



**Le téléphone mobile aujourd'hui
usages et comportements sociaux
2^{ème} édition**

Rapport final
Juin 2007

DISCOURS & PRATIQUES
Société de Conseil et de Recherche appliquée

Ont collaboré à ce travail de recherche

Olivier AÏM

Camille BRACHET

Julien TASSEL

Sous la direction de

Anne JARRIGEON

Joëlle MENRATH

membres du GRIPIC /CELSA

Sommaire

INTRODUCTION	5
PARTIE I. LES METAMORPHOSES DE L'OBJET MOBILE	8
I. Un seul objet à la fois : effets de l'usage contre la démultiplication des potentialités techniques	9
1. Une dynamique de « convergence » ?	10
2. Un objet multiple pourtant vécu sur le mode de l'unicité	12
II. Panoplies d'objets communicants : comment fonctionnent les arbitrages ?	14
1. Ressemblances et complémentarités des outils communicants	15
2. Les mobiles des arbitrages : ressorts d'une rhétorique communicationnelle	19
III. Ce que l'objet fait au sujet : les revers de la maîtrise	29
1. Défaillances, hésitations et erreurs : indices d'une maîtrise conditionnelle	30
2. L'objet comme partenaire ou l'usage comme négociation	33
3. La quête prophétique d'un objet qui gravite dans la sphère corporelle	37
4. Un objet à incorporer plutôt qu'à lire : ce que révèlent les difficultés d'apprentissage	40
IV. Le mobile est-il toujours aussi personnel ?	45
1. Une 'boîte noire individuelle'	45
2. Vers un objet d'exposition et de scénographie... muséales	47
PARTIE II. PARTAGES TELEPHONIQUES : LES DYNAMIQUES COLLECTIVES D'USAGE D'UN OBJET INDIVIDUEL	52
I. Usages collaboratifs du mobile : les dessins collectifs	52
1. Le mobile, une « affaire de famille »	53
2. Partages mobiles entre amis et plus si affinités... le mobile dans la définition des collectifs	61
Conclusion : pour en finir avec le mythe d'une atomisation de la société	66
II. Vivre-ensemble : la fin des incivilités mobiles ?	66
1. Des convenances en cours de cristallisation	67
2. Des règles tacites d'usage : le ressort de l'exemplarité ou les jurisprudences par l'action	72
3. Le mobile, un bon moyen de parler de la civilité contemporaine ?	76
4. Le mobile, un objet hors les lois ?	78
PARTIE III. ACTIONS MOBILES ET EXPERIENCES CONTEMPORAINES : L'INTERVENTION DU MOBILE DANS L'ESTHETIQUE DE LA VIE QUOTIDIENNE	87
I. La gestualité contemporaine : nouveaux éléments chorégraphiques	88
1. Un renouvellement de la gestualité contemporaine	88
2. Une personne au téléphone : une attitude inoubliable	90
II. Un nouvel art moyen multimédia : les images mobiles en pratique	92
1. Images amateurs et amateurs d'images : une pluralité de pratiques mobiles	94
2. Les images mobiles, des images « précaires »	98
3. La production des événements ordinaires	100
4. Une désacralisation de la photographie et du film de famille	103
5. De la mise en scène à la performance : les ressorts du « sensationnalisme » mobile	104
6. Un outil de la réflexivité	108

III. L'action, un ressort de l'expérience mobile :	111
1. Le mobile face à ce 'ce qui advient'	112
2. Le mobile, un engin à réaction	114
3. Une machine à concrétiser	116
4. Un opérateur de frontières symboliques : les 'rites' mobiles	117
5. Un appareil de conversion des situations ou 'l'effet télécommande'	119
6. L'usage du mobile, une expérience fictionnelle ?	120
Conclusion : Le modèle du jeu, un autre analyseur de l'expérience mobile	127
 CONCLUSION	 128
 8 FEMMES AU TELEPHONE	 133

Introduction

En 2005, une première étude sociétale sur les usages et les représentations du téléphone mobile est réalisée par le GRIPIC à la demande de l'AFOM. Les travaux de recherche scientifique circulaient surtout dans le monde universitaire et certains comportements sociaux autour du mobile restaient à explorer. Les résultats de cette première édition ont connu un succès médiatique aussi important qu'inattendu, ce qui renforçait l'une des découvertes des chercheurs du GRIPIC : les gens étaient particulièrement curieux et attentifs à ce qui concernait l'introduction de ce nouvel objet de technologie dans leur vie quotidienne.

Deux ans plus tard, alors que l'équipement des Français frôle la saturation, que les évolutions techniques ont démultiplié les fonctionnalités du mobile et que les pratiques commencent à se diversifier, de nouvelles questions vives se posent. Le mobile n'a pas suscité de discours en terme de révolution (sociale ou technique), contrairement par exemple à l'informatique ou plus précisément à Internet. Il s'est plus discrètement glissé dans nos vies, occupant une place de plus en plus importante dans nos interactions de tous les jours et touchant nos pratiques de communication ordinaire. Devenu comme peu d'autres objets techniques, 'objet d'intérêt philosophique' sous la plume de philosophes tels que Maurizio Ferraris, Giorgio Agamben, ou Miguel Benasayag et Angélique del Rey , introduit dans le monde des arts visuels par des artistes expérimentaux qui en font un objet médiatique privilégié pour interroger notre rapport aux images, le mobile voit s'étendre les champs d'investigation qui le concernent.

« Un mobile, ça sert à téléphoner ! »

Petite phrase désormais banale et qui semble rappeler sur un mode humoristique et souvent moraliste et que le mobile joue précisément aujourd'hui bien d'autres rôles !

Quel type d'objet faut-il considérer lorsqu'on parle du mobile en 2007 ? Comment ont évolué ses usages dans les différentes sphères de la société ? Menace-t-il toujours autant la civilité et les formes du vivre-ensemble comme le laissent penser certains discours et l'inquiétude exprimée concernant son usage à l'école ? Comment finalement analyser les ressorts de l'expérience mobile contemporaine ?

Autant d'interrogations qui nécessitaient de 'retourner sur le terrain', non seulement pour y observer des évolutions en cours, mais également pour introduire de nouveaux paramètres et décaler un peu le point de vue développé en 2005. Ainsi, par exemple, nous a-t-il paru important dans cette seconde édition de prêter une plus grande

attention aux questions générationnelles, ou de prendre au sérieux la place du coût et des relations à l'argent qui se trouvent non pas à la marge mais bien au cœur des usages mobiles. D'autres thèmes sont venus du travail empirique, comme la décision de se pencher sur l'intervention du mobile dans l'esthétique quotidienne, non plus sous l'angle des représentations du mobile au cinéma, dans les fictions romanesques ou encore dans la publicité comme nous l'avons fait en 2005, mais bien du point de vue de ce que le mobile suscite par ses nouvelles fonctions : un renouveau des pratiques amateurs de production visuelle.

Réalisée dans le cadre de la société Discours & Pratiques, par trois chercheurs de la première équipe, Anne Jarrigeon, Joëlle Menrath et Julien Tassel, associés à Olivier Aïm et Camille Brachet, tous membres du GRIPIC, cette deuxième édition s'inscrit dans la suite de la première, dont elle prolonge les questionnements et reprend une large part de la méthodologie.

Comme en 2005, notre approche reste très qualitative et ne vise pas à produire de grandes lois macro-sociologiques, ni des catégories d'utilisateurs, mais se focalise sur les situations concrètes d'usage du mobile et sur ce qui, dans les discours, permet de saisir ses 'imaginaires'. Associant observations directes dans des situations que nous avons voulues contrastées et significatives à la réalisation d'entretiens semi directifs approfondis, nous proposons un regard anthropologique sur les usages contemporains du mobile. Regard qui ne fait pas l'économie d'une prise en compte de la matérialité de l'objet lui-même et des productions audiovisuelles auquel il donne lieu.

Pendant six mois, nous avons donc réalisé une centaine d'entretiens auprès de jeunes (à leur domicile, dans leur établissement scolaire, dans les cafés, dans des squares selon leurs habitudes), de seniors (chez eux ou au restaurant), de familles (à leur domicile le plus souvent), et de personnes, hommes et femmes de tous milieux, entre 30 et 50 ans (à leur domicile, dans des cafés, dans des trains).

Nous avons tenu à diversifier les localisations géographiques et avons pour cela étendu notre enquête à tout le territoire : nous nous sommes rendus à Paris et dans sa banlieue tout d'abord, mais également dans de nombreuses villes de province et leur agglomération (Aix-en-Provence, Lyon, Marseille, Quimper, Rouen, Strasbourg) pour les zones urbaines, dans le Beaujolais, en Creuse et dans des lieux de vacances (comme la station de ski de Serre-Chevalier) pour les zones 'rurales'.

Lorsque c'était pertinent, nous avons privilégié les situations d'observation suivantes :

Situations d'attente : files d'attente, arrêt de bus, hall de gare et d'aéroport...
Situations de transit : train, bus, tram, métro ...
Situations de vie au domicile
Situations actives dans la ville : les magasins
Situations de détente : parc, cafés, restaurants, promenades...
Situations d'urbanité exceptionnelles : fêtes, concerts, manifestations...
Situations de vie collective organisée : cour de lycée, cour de collège, hall d'université, musée...
Situations de travail observables dans la ville.
Situations de prises de parole spontanées au sujet du mobile : conversations de comptoir, café, réunions entre amis...

L'axe de recherche concernant le mobile comme 'nouvel art multimédia' s'est en outre nourri d'une étude d'un corpus de 'pocket films ' réalisés par les artistes dans le cadre des différents festivals (Pocket film organisé par le Forum des images ou encore le Mobile Film festival), mais comprenant également des films mobiles diffusés sur des sites internet comme Youtube et Daily motion, ainsi que les images, fixes ou animées, qui nous ont été montré au cours des entretiens focalisés sur cette question.

L'enquête auprès des adolescents nous a entre autre conduits à explorer d'autres formes médiatiques comme leurs blogs, ou leurs échanges sur MSN.

Ce rapport de recherche présente la synthèse de nos analyses. Nous adoptons pour en présenter les résultats les trois axes suivants :

1. Les métamorphoses de l'objet mobile
2. Les partages téléphoniques : les dynamiques collectives d'usage d'un objet individuel
3. Actions mobiles et expériences contemporaines : l'intervention du mobile dans l'esthétique de la vie quotidienne

Partie I. Les métamorphoses de l'objet mobile

En 2004, une partie de notre étude sur les usages et les représentations du téléphone mobile avait consisté en une approche de type anthropologique qui visait à mettre au jour les ressorts de nos relations au téléphone mobile en tant qu'objet. Il s'agissait de comprendre ce qui caractérisait les spécificités concrètes de ce « dispositif technique, social et symbolique », par-delà ce qu'en produisaient les « discours fonctionnalistes »¹. La « polyvalence revendiquée » de cet objet technique particulier rendait déjà prégnante à l'époque la complexité des usages et des imaginaires qui se construisaient autour de l'idée d'un objet à tout faire. Horloge et même réveil, agenda, répertoire, carnet de note ... autant d'objets secondaires constitutifs en 2004 de ce téléphone mobile auxquels les gens s'attachaient de manière particulièrement forte. Les usages non téléphonés donnaient lieu à de nombreuses boutades, plus ou moins articulées aux fonctions réelles. « Bientôt il pourra faire rasoir ou même épilateur ! », nous avait même dit un interviewé.

Qu'en est-il en 2007, alors que le spectre des fonctionnalités s'est largement étendu et que les promesses des opérateurs et de constructeurs de mobile rivalisent les unes avec les autres dans la perspective d'une complexification toujours plus grande de ce qu'est un mobile ? Il ne s'agit plus simplement d'agenda, d'ordinateurs électroniques ou de GPS. La photographie mobile n'en est plus à ses balbutiements. Voici ouverte l'ère de l'écoute musicale, du filmage et de la diffusion d'images en tout genre, même télévisées. Cela n'exclut pas la cohabitation d'usages désormais plus classiques, mobilisant un très petit nombre de fonctionnalités. **La phrase « un téléphone, ça sert à téléphoner » peut même presque être érigée en maxime constitutive de la morale mobile en voie de stabilisation**, et qui consiste en une sorte de revendication de ce qu'est 'l'essence' de cet outil. La polyvalence de l'outil revendiquée par les utilisateurs en 2004 s'est inversé aujourd'hui en un minimalisme revendiqué. Il paraît donc important de se pencher à nouveau sur la manière dont cet objet singulier est investi par les sujets qui l'utilisent pour comprendre à quoi tient ce qui peut sembler un paradoxe pratique : **le mobile est à la fois décrit et utilisé par les gens comme un ensemble d'objets spécifiques, suscitant des usages et des effets différenciés, tout en restant fondamentalement pour eux un objet unique, intégrateur, « total », pour le dire dans des termes anthropologiques.**

¹ *Le téléphone mobile aujourd'hui : usages, représentations, comportements sociaux*, rapport final CELSA-AFOM, 2005.

Plusieurs pistes seront développées ici, dans le prolongement de celles de 2004. La démultiplication des fonctionnalités tend à produire plusieurs phénomènes auquel cette première partie sera consacrée : il s'agit tout d'abord d'une **catalyse de l'inventivité des usagers**, contraints de plus en plus nettement à réinventer l'objet au fur et à mesure de la mobilisation des objets qui le constituent (partie 1. Un seul objet à la fois : effets de l'usage contre la démultiplication des potentialités techniques). Le mobile trouve toujours sa place de fait dans des panoplies d'objets quotidiens et en particulier dans des panoplies d'objets médiatiques ou communicants. La communication interpersonnelle, caractéristique de la communication téléphonique, n'est plus l'unique entrée possible. Sans être devenue minoritaire, elle doit être replacée dans un contexte d'élargissement des outils que propose le mobile de manière concurrentielle non seulement avec le téléphone fixe, mais aussi avec internet (en particulier MSN), les appareils photo numériques, les balladeurs MP3 et parmi eux le célèbre I pod de Apple ou encore la télévision... (partie 2. Hybridité de l'objet et agencement des fonctionnalités mobiles).

Cette complexification croissante du mobile et la créativité qu'elle suppose de la part des utilisateurs invite à réinterroger ce qui se joue entre les sujets et cet objet qui parfois tient lieu de prothèse prolongeant le corps de son possesseur, mais parfois lui résiste, lui échappe, le trahit, contribuant à produire ce qui ressemble à de véritables relations de pouvoir que les moments d'apprentissage ou de dysfonctionnement rendent particulièrement visibles (partie 3. Ce que l'objet fait au sujet : l'ambivalence de la maîtrise).

Il s'agira finalement d'envisager ce qu'il en est aujourd'hui de cette hypersonnalisation de l'objet que nous avons mise en évidence en 2005, à partir de pratiques dissonantes qui invitent à le considérer non plus seulement comme un objet singulier et surtout intime, mais bien comme un objet d'exposition au sens quasi muséal du terme. (partie 4. Objet personnel, objet d'exposition : le mobile comme musée)

I. Un seul objet à la fois : effets de l'usage contre la démultiplication des potentialités techniques

Le mobile est un dispositif technique qui concilie de façon miniaturisée des fonctionnalités renvoyant jusqu'à lui, et aujourd'hui encore, à des objets distincts : horloge, agenda, répertoire, messagerie électronique, bloc note, GPS, appareil photographique, caméra, écran de télévision, balladeur et même récemment poste ou transistor puisque les nouveaux mobiles sont équipés de haut parleurs parfois très

performants et permettent d'écouter la radio ... Avant de s'intéresser aux logiques médiatiques et aux ressources individuelles qui font privilégier le recours à certains outils plutôt qu'à d'autres et en particulier l'usage du mobile plutôt que celui des autres objets techniques dont il peut concurrencer ou redoubler les fonctions, il s'agit d'envisager les opérations par lesquelles chaque sujet dessine son mobile parmi les potentialités, voire réinvente des objets mobiles différents selon les moments et les lieux de l'usage.

Ce qui frappe à observer ce que les gens font et ce qu'ils en disent, c'est un double mouvement : le mobile est capable d'intégrer de plus en plus de fonctionnalités mais les gens n'en utilisent qu'un nombre limité : par leur usage, ils « fabriquent » au sens de Michel de Certeau² à chaque fois un objet unique.

1. Une dynamique de « convergence » ?

Le téléphone portable est un objet qui ne cesse de se perfectionner ; comme toutes les technologies, les mutations vont très vite. Ainsi, il est aujourd'hui possible de multiplier les activités à partir d'un seul téléphone mobile. Certains utilisateurs reçoivent et envoient des mails depuis leur portable, surfent sur Internet, regardent des vidéos. D'autres ont la possibilité de le faire, mais sont, pour diverses raisons, encore très réticents ou encore hésitants. Pour Benjamin, avoir accès à ses mails sur son mobile est une habitude dont il ne pourrait plus se passer :

« C'est vraiment pratique car comme je ne suis pas souvent chez moi et que je bouge beaucoup, je peux prendre connaissance de mes mails en toutes circonstances, et donc ne pas rater les plus urgents. »

Quant à la possibilité de regarder des vidéos, c'est pour certains un bon moyen de s'occuper pendant de longs trajets : « J'habite loin de Paris et je fais quotidiennement de longs trajets en transport en commun : pouvoir regarder des films sur mon téléphone rend ces temps de trajets moins pénibles. » D'autres comme Julien se montrent plus réticents : « Si je suis en dehors de chez moi, c'est que j'ai autre chose à faire que regarder la télé. Si je veux regarder la télé je rentre chez moi ; c'est un portable aussi, c'est pas une télé ! » Pour David, le principal frein à l'utilisation de ces fonctions est soit un coût trop élevé (Internet), soit un véritable risque tarifaire :

² Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Arts de faire*. Tome 1. Paris : 10/18, 1980.

Nous privilégions ici une approche créative des usages, c'est-à-dire une approche poétique au sens étymologique (poien signifie fabriquer) dans la lignée des travaux de Michel de Certeau qui s'opposait en son temps aux réductions déterministes à la fois sociales et techniques. Il se demandait par exemple ce que « fabriquaient » les gens lorsqu'ils regardaient la télévision, alors que nombre de penseurs les considéraient comme des récepteurs passifs voire manipulés par les médias. Nous envisageons toujours le sujet dans sa capacité à inventer l'objet dont il use et non pas comme des 'activateurs de programmes'.

« J'ai la télé mais je ne la regarde jamais car j'ai peur de payer ! Mais c'est sympa d'avoir la télé, si c'était vraiment gratuit, je pense que je la regarderai dans le bus. En tout cas, je vais changer de portable et je reprendrai un modèle qui propose la télé. »

La visiophonie fait également partie de ces possibilités émergentes offertes par le mobile : Julien utilise occasionnellement cette fonction avec des amis éloignés géographiquement, « pour trinquer » comme il dit :

« Avec Antoine et Anthony on s'appelle pour boire un verre ; on trinque et on raccroche car c'est assez cher, c'est le double du tarif voix. »

Le portable offre de nombreuses potentialités qui s'inscrivent peu à peu dans les habitudes des utilisateurs, et qui contribuent à renforcer sa place centrale dans la « boîte à outil communicationnelle » dont nous parlions en introduction.

L'accès à Internet, aux mails, à la télévision, à MSN sur le téléphone portable installe cet outil dans une dynamique de « convergence médiatique ». Ce terme recouvre des sens différents. Dans les discours des professionnels, le terme est utilisé principalement pour qualifier la fusion du fixe et du mobile, et la concentration des entreprises productrices de contenu et de celles qui les diffusent. Arnaud Lagardère, par exemple, annonçait, il y a quelques mois, qu'il souhaitait « rapprocher les activités d'édition de magazines, audiovisuelles et numériques » de son groupe pour « relever les défis du numérique et de la convergence des médias » par la mise en œuvre d'une « stratégie de complémentarité »³. Dans les récits des utilisateurs, aussi technophiles soient-ils, le terme « convergence » est totalement absent. **Si au sein des discours professionnels, cette notion de convergence est pertinente pour désigner une réalité technique, elle ne rend pas compte des usages réels. Il apparaît en effet que les outils de communication et multi-médias, s'ils sont interchangeables dans certaines situations, sont très loin d'être équivalents pour les utilisateurs, qui n'ont quasiment jamais un sentiment de double emploi, quel que soit le nombre d'outils dont ils disposent, et très rarement le sentiment qu'un outil en remplace un autre.** Les parents de Marie-Ange et ceux de Jean-Eude, élèves de CE1 dans le 7^{ème} arrondissement à Paris ont beau avoir chacun dans leur poche un mobile doté d'un appareil photographique très performant, c'est avec leur appareil photo numérique qu'ils vont photographier le spectacle de Noël à l'école. Prendre avec soi ce jour-là cet appareil est une façon de se préparer à l'événement, et de lui donner de l'importance, par contraste avec les petits spectacles improvisés par les enfants que le mobile reconverti en appareil photo permet de saisir sur le vif. Plutôt que des doubles-emplois, ce sont plutôt des phénomènes de rejet qui sont évoqués par les utilisateurs, comme on parle d'une greffe qui n'aurait pas pris :

³ « Arnaud Lagardère impose la convergence à son groupe », *Le Monde*, 15 septembre 2006.

« la radio ou la musique pour moi ça n'a pas pris : ça fait doublon avec mon Ipod »

Si les pratiques des objets communicants et multi-médias semblent donc résolument divergentes, l'idée de la convergence peut toutefois avoir valeur de mythe. C'est le cas le plus souvent chez les plus jeunes des utilisateurs interrogés, qui peuvent apprécier l'idée d'un « concentré de technologies ». Ainsi David, un jeune infirmier de 26 ans, préférerait « avoir un seul outil qui fait tout ». Chez les plus âgés, l'idée est souvent tenace que si un appareil fait tout, il ne sait pas tout faire très bien. Ainsi Armando, un gardien de nuit de 55 ans, nous explique-t-il que « la qualité est dans la spécialisation », tandis que beaucoup comme Pierre, un homme retraité de 72 ans considèrent qu'« un outil ne doit servir qu'à faire une seule chose : un téléphone pour téléphoner, un appareil photo pour photographier, un fax pour faxer... »

On trouve foison de tels énoncés « moralistes », au sens dix-septémiste de fabrication de belles phrases sur les mœurs et la condition de l'homme... et de ses outils communicants : les utilisateurs soulignent le poids énorme qu'il a pris dans leur vie et ils se présentent selon des profils marqués par la mise en avant d'une sorte d'hédonisme du portable (toutes les fonctions m'intéressent, et plus il y en a, mieux c'est) ou par la revendication inverse d'une sorte d'ascétisme (le portable-juste-pour-téléphoner), qui est soutenue par un discours du gadget :

« en général, plus il y a des gadgets, moins les fonctionnalités du téléphone sont bonnes »
« il faut savoir où est l'essentiel dans un téléphone portable »

La revendication affirmée des « fonctions de base » chez les utilisateurs provient également des décalages éprouvés entre les promesses, telles que les formulent les constructeurs et les opérateurs, et la réalité : certains utilisateurs sont frustrés de l'inadéquation qui existe parfois entre une potentialité annoncée comme argument de vente, et la réalité de la pratique. David, cet utilisateur plutôt séduit par une possibilité de terminal universel, a choisi un téléphone mobile offrant la possibilité technique de lire des fichiers musicaux ; après utilisation, il regrette un défaut de conception :

« J'aimerais bien écouter de la musique sur mon téléphone, mais c'est désagréable car je n'ai qu'une seule oreillette et comme c'est un branchement spécial, je ne peux pas utiliser de casque standard »

2. Un objet multiple pourtant vécu sur le mode de l'unicité

Qu'y a-t-il de commun entre faire des photos, appeler un collègue de travail, envoyer un SMS à un ami dont l'anniversaire nous a été rappelé le bon jour par une sonnerie spécifique, ou encore écouter de la musique dans les transports en commun ?

Certaines des fonctions du mobile sont plus évidentes que d'autres dans les perspectives de communication ouvertes par l'usage téléphoné. Il s'agit de tout ce qui facilite en amont et en aval ces échanges (répertoire, agenda, horloge...) ou ce qui constitue des formes d'échanges en soi comme les SMS ou les MMS. D'autres demandent une véritable conversion imaginative et gestuelle, comme les nouvelles fonctions multimédias liées à l'image et au son : faire une photo en effet implique une attitude qui n'a rien à voir avec celles mobilisées par l'appel ou les SMS, si ce n'est l'importance du pianotage sur le clavier pour faire tous les réglages nécessaires. Une fois ce geste unique du pouce frénétiquement agité sur une zone généralement située en dessous de l'écran, les gestes se différencient permettant dans le cas de la photo de viser pour cadrer plus ou moins précisément un sujet, en portant le téléphone devant soi, le plus souvent le bras légèrement replié. **Le mobile est alors physiquement transformé en appareil photo : les gestes momentanés le reconfigurent en même temps qu'ils redéfinissent la situation en une situation photographique.**

A chaque utilisation, ce qui pourrait apparaître comme une juxtaposition plus ou moins articulée de fonctions parmi lesquelles l'utilisateur choisit l'outil qu'il considère comme approprié, ressemble en réalité bien plus à une réinvention de l'objet tout entier qui devient une messagerie, un appareil photo, un balladeur. **L'image de la « boîte à outils » que nous avons proposée en 2004 ou encore celle du « couteau suisse » lancée avec succès par Serge Tisseron et visant à désigner l'objet multi-fonction sont à nuancer aujourd'hui. En situation, il apparaît que les outils potentiels sont très efficacement 'recouverts' par celui qui est concrètement mobilisé.**

Les récits des personnes interrogées le confirment : rien de plus « désagréable », « paniquant », « pénible », que de voir son téléphone sonner alors qu'on est en train d'écrire un sms ou de faire une photo : la polyfonctionnalité est alors vraiment vécue comme une perturbation, qui réside dans le fait de devoir interrompre une activité pour reconvertir l'objet en téléphone. Voilà un jonglage mobile qui ne se présente pas comme fluide, ni plaisant, si l'on en croit les manifestations d'exaspération ou de véritable panique (« zut... comment je fais ??? ») que l'on recueille en observant les utilisateurs dans les espaces publics.

Même si la polyfonctionnalité du mobile reste un des lieux communs des blagues à propos du mobile, et condense parfois certaines critiques qui lui sont adressées sur le mode de la gadgetisation, force est de constater que le mobile reste pour beaucoup malgré tout un téléphone et même plus précisément SON téléphone ! **Nombreux sont**

les gens qui se demandent pourquoi le téléphone mobile continue de s'appeler comme ça, mais de fait personne ne fait circuler d'autres noms. La créativité nominative ne rejoint pas dans le cas du mobile la créativité des usages.

Ainsi, en dépit de sa multi-fonctionnalité, le mobile n'est pas conçu comme un agrégat de fonctions : cet outil reste un téléphone...mais qui est doté d'une étonnante capacité de métamorphose : à travers leurs gestes concrets et leurs récits, les utilisateurs l'inventent et l'investissent comme un seul outil à la fois : machine à écrire des sms, appareil photo, simple téléphone...

Si chacun dessine les contours de son mobile personnel, en le produisant selon les occasions en objet total différent, il semble possible aujourd'hui de faire apparaître les facteurs qui structurent les logiques d'usage articulant ces 'objets' entre eux, ainsi qu'avec d'autres objets médiatiques par rapport auxquels ils font sens.

II. Panoplies d'objets communicants : comment fonctionnent les arbitrages ?

- « Avec mon fixe, je n'appelle que mes grands-parents qui n'ont pas de portable. »
- « Le fixe c'est pour joindre les administrations ».
- « Les SMS, je ne m'en sers que pour envoyer des blagues. »
- « Le mail c'est uniquement pour transmettre des documents. »
- « Jamais je regarderai la télé sur un portable, c'est bien trop petit ! »
- « Pourquoi j'utiliserai mon portable comme balladeur ? j'ai un super i pod ! »

L'émergence de certaines possibilités offertes par la technique modifie les pratiques d'arbitrage entre les outils communicants; la réflexion ouverte en 2004 sur les arbitrages entre les différents outils proposés mérite d'être prolongée dans une approche plus générale de l'économie des échanges⁴. Nous nous intéresserons donc ici de manière privilégiée à la dimension communicante de l'objet mobile, en tant qu'elle s'inscrit dans des pratiques médiatiques plus larges faisant intervenir d'autres dispositifs techniques comme internet, et en particulier les services de messagerie et de conversation instantanées, la télévision et bien évidemment le téléphone fixe.

L'économie des usages permet de faire émerger par-delà la très grande variabilité des configurations individuelles, certains traits caractéristiques des pratiques de communication contemporaines dans lesquelles le mobile trouve sa place de manière

⁴ Nous avons mis en place une méthodologie particulièrement appropriée à l'observation de cette écologie des échanges: le carnet de contact individuel. Nous avons remis aux enquêtés un carnet dans lequel ils ont consigné tous les échanges effectués au fur et à mesure, en en décrivant le contenu, le contexte, et ce qui a motivé le choix du mode de communication utilisé. Nous avons alors une trace précise des échanges et des arbitrages effectués dans le choix des outils, ce qui constituait un matériau précieux à analyser. Des entretiens ont été effectués en complément afin de permettre aux enquêtés d'apporter les précisions nécessaires à une meilleure exploitation du contenu du carnet.

d'autant plus privilégiée qu'il propose des solutions alternatives à certains modes de communication en place. Une telle attention fait ressortir les valeurs du téléphone mobile par rapport aux autres outils communicants.

1. Ressemblances et complémentarités des outils communicants

Il faut tout d'abord préciser que le contexte de multiplicité des outils concerne le mobile dans ses rapports avec d'autres appareils (le téléphone fixe, l'ordinateur, le balladeur MP3) avec d'autres outils (MSN, Skype, mails...) mais également dans ses rapports internes avec ses diverses fonctions. Du point de vue des usagers, le mobile trouve sa place dans des agencements de moyens de communication faisant jouer à la fois des rapports de ressemblance qui conduisent à des substitutions ne serait-ce que momentanées et des rapports de complémentarité, qui rendent inséparable l'usage du mobile de celui des autres outils communicants. **Un critère important est l'anticipation des conditions de l'échange qui conditionne très fortement le choix d'un objet parmi les objets possibles (ordinateur, téléphone fixe, téléphone mobile...) et en ce qui concerne le mobile en particulier quel objet portable va être constitué (une messagerie, une boîte mail, un téléphone à proprement parler...).**

1.1. Des usages 'ressemblants' ...

Les arbitrages concrets que font les utilisateurs entre les outils nous indiquent la valeur réelle qu'ils leur prêtent : les outils ne sont pas équivalents pour les utilisateurs, mais parfois l'un peut parfois 'faire office' d'un autre... Les constructeurs et les opérateurs sont très attentifs à ces « ressemblances d'usage », qui sont l'un des ressorts de l'innovation, et surtout un indice fort de son acceptabilité sociale. Ainsi, au Japon, l'idée du téléphone mobile-porte-monnaie est-elle née de l'observation d'une pratique des usagers du métro : pour passer plus vite les bornes, certains avaient noué leur carte magnétique à leur mobile, de façon à la retrouver sans mal dans leur poche ou au fond de leur sac. Cet usage du mobile comme carte de paiement ressemble fort ... à ce qu'il est devenu quand la puce magnétique en question a été intégrée dans la petite boîte.

Les récits recueillis et les observations menées nous permettent de pointer certaines de ces ressemblances dans l'usage, mais aussi les subtils déplacements qui s'opèrent aussitôt que deux outils semblent « faire la même chose ». Ces redéploiements de territoire, dont ne nous donnerons que quelques exemples ici, vont parfois contre les idées reçues sur ce à quoi « sert un portable ».

MSN sur mobile peut par exemple jouer le même rôle que les échanges par portable (appels ou sms).

- **dans le cas des échanges dits de « coordination »**, c'est-à-dire visant à organiser le quotidien des rencontres. Cela est visible au point que certaines pratiques attribuées au portable sont réappropriées par MSN ; on 'bipe' un interlocuteur avec son mobile, comme on 'wizze' ⁵ sur MSN.
- **dans le cas d'échanges de pur contact**, où le contenu importe moins que le simple fait d'être « connecté » avec l'autre ⁶ : depuis MSN, le mobile n'a plus l'apanage du mode de communication « connecté », où il s'agit avant tout d'être en lien, comme l'explique Julie 18 ans :

« Quand j'arrive chez moi, je laisse tomber le mobile, parce qu'on se parle sur MSN toute la soirée, avec mes potes ».

L'email donne lieu comme le sms à des pratiques qui sont vécues sciemment comme des sollicitations discrètes. Comme le dit Marie-Thérèse, 75 ans, « l'avantage des sms c'est qu'on ne dérange pas l'autre tout en le joignant – avec le mail, c'est pareil ». **Le mobile, à rebours de la valeur qu'on lui prêtait d'outil de la joignabilité maximale est devenu, comme le mail, l'outil de la joignabilité non intrusive.**

Le mobile est souvent utilisé en place et lieu du fixe, sur son territoire – la maison : cet usage qui va parfois contre les règles d'économie indique que le mobile est devenu l'outil du bavardage et du confort téléphonique alors que ces qualités étaient jusque-là plutôt attribuées au fixe.

Appeler un mobile au lieu d'un fixe personnel est devenu aujourd'hui une pratique courante : « je dérangerai moins en appelant sur son mobile, plutôt que sur son fixe à la maison, c'est moins personnel... », explique Marie, 47 ans, en parlant d'une connaissance qu'elle retrouve toutes les semaines dans une association de quartier. **Remplissant aujourd'hui de façon totalement admise socialement son office de 'joignabilité sélective', le mobile n'est plus le moyen la voie d'accès la plus intime à la personne.**

⁵ Un WIZZ est un moyen d'attirer l'attention d'un contact : cela se matérialise par une impression de vibration de l'écran associée à une sonnerie particulière.

⁶ L'usage « connecté » est, selon Christian Licoppe, celui par lequel « on assure une présence en exprimant un état, une sensation, ou une émotion, plutôt qu'on ne construit une expérience partagée en racontant des événements passés et en donnant des nouvelles », C. LICOPPE, « Sociabilité et technologies de communication. Deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles », *Réseaux*, Vol.20, N°112-113, 2002.

Enfin, pour clore cette liste non exhaustive des usages ressemblants, il faut bien sûr évoquer ces téléphones mobiles qui, à condition qu'on les tienne devant soi à l'horizontale, ressemblent à s'y méprendre à des appareils photographiques. Mais ce cas nous permet précisément de pointer un des déplacements subtils de territoire dans les pratiques, qui empêche de parler de concurrence, ou de remplacement. Une observation attentive indique que les pratiques de photo mobiles ne se confondent pas vraiment avec les pratiques préexistantes, mais que de nouvelles photographies font leur apparition et se généralisent.⁷

1.2. ... aux usages complémentaires : de l'enchaînement à la saturation des activités

Les outils semblent donc en réalité très complémentaires et s'articulent selon une pluralité de configurations qui n'impliquent pas vraiment de remplacement, de substitution et encore moins de disparition. Les récits d'usage, tout comme les carnets de contacts, montrent que les utilisateurs passent facilement d'un appareil ou d'une fonction à l'autre. Sur MSN, il est par exemple courant d'engager une conversation téléphonique lorsque la discussion écrite se prolonge ou bien que le débit n'est pas assez rapide pour l'un ou l'autre des protagonistes:

« Sur MSN quand j'ai un truc qui s'étend, je dis « attends je t'appelle » ».
« Souvent quand je parle à quelqu'un qui écrit trop lentement ça m'énerve et je l'appelle. »

Pour une raison souvent de nature économique, les conversations sur portable sont parfois transférées sur des fixes, en fonction des types de forfaits, mais aussi de la relation qu'entretiennent les participants.

Généralement, l'enchaînement des différents outils est réfléchi et organisé dans le but manifeste d'en optimiser les possibilités : **ainsi nous vérifions la performance d'un outil au moyen d'un autre**. Les mails sont souvent suivis d'appel de vérification. Les appels ont désormais acquis une nouvelle valeur : celle de confirmation des échanges écrits. C'est vrai autant dans le monde professionnel que dans les relations amicales, où la parole finit souvent par avoir le dernier mot...

« Tu as vu ce que je te dis dans mon dernier mail ? »
« T'as reçu mon sms : t'as vu, c'est éclatant, non ? »
« Oui, donc, comme je te dis dans mon message, tu as entendu, j'ai vu la directrice de l'école, et il n'y a pas classe vendredi : tu l'as bien noté ? »
« Donc, comme dit, je vous envoie ça par mail et je vous envoie le numéro de téléphone par sms, et on se rappelle de toute façon »

⁷ Voir infra Partie III, 2. Un nouvel art moyen multimédia

Sous couvert d'optimisation et de vérification, beaucoup de « bruit » : reconfirmation inutiles, commentaires redondants, redites...Commenter ce qu'on s'est écrit, ou les messages oraux qu'on s'est laissé est une activité en soi, conditionnée par une logique d'« emballement » souvent repérée dans les usages du portable, et pour laquelle la rationalité a peu de valeur explicative.

La complémentarité se joue aussi dans des pratiques de superposition, qui témoignent d'un goût certain pour le multi-appareillage, d'une prédilection pour la poly-activité, et/ou d'un attachement fort à certains objets : quand, par exemple, l'écoute de musique sur l'Ipod est associée à la pratique d'un jeu sur portable, ou quand « on est sur MSN », outil par excellence du moindre investissement et de l'activité parallèle, comme le disent Marie ou Adeline :

« Je lui parlais et en même temps, j'étais sur le site de la Redoute. »
« En gros, je suis un peu connectée à MSN le soir. Je le mets à côté quand je regarde la télé, j'aime bien quand je fais autre chose. »

La logique de complémentarité est également à l'œuvre dans les manières de communiquer en général, et non seulement dans les usages des outils entre eux. **Si la communication mobile peut refléter des pratiques de communication plus générales, elle peut également s'inscrire en porte-à-faux par rapport aux modes de communication ordinaires d'un individu.** L'exemple de Stéphane est tout à fait significatif : soumis à beaucoup de sollicitations, ne sachant trop comment se soustraire à celles qui se présentent de manière directe, comme les rencontres ou les conversations de visu, il tend à adopter une forme d'indisponibilité absolue concernant le mobile. Stéphane ne répond quasiment jamais, oublie de charger son téléphone, le perd régulièrement, n'écoute jamais ses messages, lit à peine ses SMS. Il ne faudrait pas en déduire qu'il utilise peu cet objet ; bien au contraire, il appelle beaucoup, laisse de longs messages à ses amis dont il n'écoute pas forcément les réponses. Il renverse ainsi par sa relation au mobile, cette obligation de présence très forte à laquelle il se contraint lorsqu'il voit les gens « en vrai ».

Les quelques cas présentés jusque-là montrent bien une dynamique de conjugaison des différents outils selon plusieurs modalités :

- **la discrimination ponctuelle de fait, sans qu'il soit réellement possible de parler de logiques concurrentielles ou des pratiques de substitution sur le long terme**

- **la continuité voire la superposition des activités** pouvant aller jusqu'à une véritable **saturation**, comme dans le cas de Philippe, un jeune photographe qui passe une partie de ses journées devant son ordinateur et le portable à la main. Il écoute de la musique par le biais d'un Mac G5 lui-même relié à des enceintes, il « surfe » sur internet à la recherche d'informations professionnelles (bourses, concours de photographies, nouveautés techniques ou artistiques, programmation culturelle) tout en gardant ouvertes chacune de ses boîtes électroniques, et notamment MSN. Son mobile sonne souvent, il répond toujours sans interrompre ses activités de fond (musique, MSN). Il peut en même temps feuilleter des magazines, grignoter un sandwich ou fumer une cigarette sans véritablement que la nécessité d'arbitrer ne s'impose à lui. En revanche, si la communication présente des enjeux particuliers pour lui, il revient spontanément vers un usage moins démultiplié afin d'être le plus efficace possible. **La saturation devient alors un frein auquel il remédie, en fonction de ses objectifs ce qui nous conduit** à envisager ce qui motive les arbitrages du point de vue des échanges communicationnels.

2. Les mobiles des arbitrages : ressorts d'une rhétorique communicationnelle

Les mobiles qui sous-tendent, consciemment ou non, l'arbitrage des outils de communication diffèrent bien évidemment selon les gens, mais il est possible d'indiquer les éléments du cadre qui structurent ces pratiques et qui réactivent généralement les spécificités des différents outils. Ainsi apparaissent les contours d'une rhétorique contemporaine, c'est-à-dire l'ensemble des techniques de communication visant un certain effet.

Il paraît impossible d'accoler des valeurs stables aux différents outils. Le SMS, pour ne prendre que cet exemple, se présente comme un véritable foyer d'antithèse : à la fois distant et proche, important et futile, prosaïque et intime, il trouve sa place dans des stratégies de communication diverses. Il ne s'agira donc pas ici de décrire de manière modélisée les champs couverts par chacun des outils de communication par rapport auxquels s'agencent ceux produits par le mobile, mais bien d'indiquer les éléments structurant les motivations des utilisateurs pour privilégier tel ou tel outil à tel ou tel moment.

2.1. D'outil à outil ou le principe de la symétrie des contacts

L'un des éléments forts de cette rhétorique concerne les affinités entre outils et ce quelles que soient leurs caractéristiques : nous avons tendance à respecter un principe de symétrie communicationnelle. De même que se sont cristallisés des pratiques mettant directement en lien des outils techniques comme l'indique l'expression désormais toute faite « de portable à portable », que peuvent employer même des personnes âgées novices dans la téléphonie mobile, nous répondons spontanément à un mail par mail, à un SMS par SMS, à un message vocal par un appel pouvant donner lieu à un autre message vocal. Ce principe de symétrie, s'il peut être déjoué de multiples manières est une des caractéristiques fortes de nos rapports aux objets communicants.

2.2. Les usages des autres

Le destinataire joue un rôle important dans le déploiement d'une rhétorique communicationnelle qui organise de manière primordiale la répartition des contacts. **Dans la perspective d'une analyse des arbitrages entre outils et donc entre objets, l'autre apparaît d'abord dans l'anticipation nécessaire à l'arbitrage sous la forme de son propre équipement technique.** Par exemple, les utilisateurs de MSN constituent des 'communautés' : pour utiliser ce moyen de communication de manière performante, il faut que les interlocuteurs potentiels soient eux-mêmes connectés. David, infirmier, utilisateur régulier de téléphone portable, explique privilégier MSN le soir avec ses collègues : « Le soir en rentrant du boulot, je me connecte directement sur MSN car je sais que mes collègues le font donc on se retrouve pour discuter ou pour organiser une sortie éventuelle. » Lorette, étudiante, précise : « Le week-end, je passe par MSN pour organiser les sorties car mes amis sont connectés. En semaine, ils n'ont pas tous Internet, donc j'utilise davantage mon portable. »

Les autres outils nécessitent eux aussi une prise en compte accrue des habitudes de ses contacts ; ainsi Clarisse privilégie d'emblée le SMS avec un ami qui n'entend pas sonner son téléphone portable : « Je lui envoie des SMS car quand je l'appelle il ne répond pas ; il n'entend pas car son truc est sur vibreur. » Morgane, qui a un forfait illimité après 20h, prend soin d'envoyer un SMS à 22h30 à une amie qui est susceptible de dormir.

La connaissance de l'équipement de l'autre est nécessaire à l'usage de certaines fonctionnalités du mobile, comme les MMS ou la visiophonie. La plupart des

utilisateurs n'ont d'ailleurs que quelques partenaires pour ce type d'échanges, comme le rappelle Emmanuel :

« Moi en fait je n'ai que deux amis avec qui c'est possible. Donc on s'amuse un peu, on se fait des blagues. Ca ne peut pas jouer un rôle plus important pour l'instant, mais bon, c'est déjà pas mal ! »

La considération de l'équipement de l'autre dans les logiques d'arbitrage configure une forme de panoplie plus étendue puisqu'elle ne se réduit pas à la boîte à outils du seul utilisateur. **D'une certaine manière, les objets de l'autre sont en jeu aussi bien que nos propres objets, et forment pour chacun de nous, une panoplie augmentée.**

Outre son équipement, ce sont aussi les compétences de l'autre que nous cherchons à saisir pour mieux l'atteindre : « sait-il ou non lire les sms ? » est une question que l'on se pose encore souvent avant même que ne s'initie ce mode d'échange.

Il s'agit aussi pour mieux toucher notre destinataire de savoir estimer le temps dont il dispose, ainsi que la teneur du temps qu'il passe à proximité des outils de communication. Cette nouvelle exigence produit une forme de savoir inquiet sur l'état du destinataire, qui s'exprime pour Pierrette, 73 ans, parlant de sa fille, comme pour Pierre, 36 ans, parlant de son chef, par la question : « quel est le meilleur moyen de le joindre et à quelle heure pour pouvoir échanger ? »

2.3. L'effet de présence

L'autre n'est pas réduit, loin s'en faut à son équipement technique ou à ses compétences, ou à son temps de disponibilité. En réalité l'une des dimensions qui influe fortement sur le choix de l'objet pour l'atteindre ou au contraire pour l'esquiver, c'est l'effet de présence associé à chaque outil. Si l'appel téléphonique lorsqu'il aboutit et permet de parler à son interlocuteur produit un effet de présence considérée comme plus pleine, les messages écrits semblent au contraire incarner une présence plus évanescente, plus fluctuante ou moins fiable. Tous opposent en effet la plénitude de l'appel à l'incomplétude du SMS, du MMS et de MSN. Le mail a une position intermédiaire, s'apparentant à l'échange épistolaire, non dénué toutefois de possibilité d'ambiguïté et de malentendu, mais impliquant davantage le corps des interlocuteurs et enjoignant plus fermement à la réponse. Nous avons en outre déjà souligné combien MSN était considéré par la plupart de ceux qui s'en servent comme un mode de communication peu engageant. Lucie souligne par exemple :

« Moi ça m'énerve MSN, les gens sont là, mais bon, en passant, et ils s'en vont sans prévenir »

La polydestination de ce mode de communication joue également un rôle dans cette minimalisation de la présence de l'autre, là où l'appel téléphonique semble garantir, lorsqu'il aboutit à une conversation, un échange « plus vrai ». La voix incarne la présence de l'autre. C'est l'un des miracles que soulignait déjà Marcel Proust en évoquant la première fois qu'il lui a été donné de parler avec sa grand-mère au téléphone.

L'écrit peut par ailleurs incarner la présence sous forme de trace ou d'indice. De fait, si l'on garde certains SMS ou si l'on archive ses mails précieusement, c'est parfois pour revivre cette présence de l'autre qui échappe au flux communicationnel.

2.4. Les enjeux temporels

Il est banal de rappeler combien le rapport au temps est important dans l'orchestration de sa communication. **Plusieurs temporalités sont à l'œuvre : de la gestion du passé par les traces ou l'archive à l'organisation du futur en passant par l'épreuve du présent.** Le SMS et MSN autorisent un rapport d'instantanéité, tout en permettant comme la messagerie vocale ou encore les mails de gérer un temps différé. Aux savoirs des agendas que nous avons mis en évidence dans le rapport 2005 et qui consistait à optimiser ce que le mobile permettait de savoir sur les activités des autres et leur éventuelle disponibilité, s'ajoute une **multiplicité de modes de prise en compte de notre propre temps et des effets produits sur le temps de l'autre.** Chez beaucoup d'utilisateurs, c'est bien le temps à disposition qui conditionne la sélection d'un moyen de communication plus que d'un autre, dans un contexte où le rythme commun semble s'accélérer de plus en plus.

Gilles Lipovetsky expose une certaine vision du lien entre temps et vie quotidienne à une époque qu'il qualifie de « temps hypermodernes » :

« Le nouveau sentiment d'asservissement au temps accéléré ne se déploie que parallèlement à une plus grande puissance d'organisation individuelle de la vie. »⁸

Ainsi, le SMS, le mail et MSN sont spontanément privilégiés lorsque l'utilisateur dispose de peu de temps car ce sont des moyens de communication considérés comme moins chronophages que les autres. L'engagement est plus diffus, l'intensité de la relation moins accaparante. Clara trouve qu'il est plus facile d'abréger un échange sur MSN que de mettre fin à une conversation téléphonique: « C'est plus rapide de partir si quelqu'un te tient la jambe ! ».

⁸ G. LIPOVETSKY, *Les Temps hypermodernes*, Grasset, Paris, 2004, p.114

Le mail est également un moyen de communication considéré plus souple qu'une conversation téléphonique d'un point de vue temporel: « Je l'envoie quand je veux, c'est silencieux ça ne dérange pas ». Pour cette raison, le SMS, qui est souvent valorisé pour sa discrétion et pour cette souplesse d'usage, l'est aussi pour sa rapidité lors de la transmission d'une information : l'échange est précis et se fait sans perte de temps. Lorette affirme privilégier les sms dans certains contextes par souci d'efficacité :

« C'est plus rapide, cela permet de ne pas perdre de temps dans une vraie conversation avec le fixe : On ne me tient pas la grappe. »

De la même manière, le mail permet de transmettre très vite une information ; l'efficacité de ces deux moyens de communication est liée à l'absence de feed-back direct. A cela s'ajoute la possibilité d'évacuer les règles sociales liées aux temps : on peut joindre par SMS ou mails quand on le souhaite, même en pleine nuit. Aude, qui travaille de nuit, envoie régulièrement des sms pour sonder l'ouverture communicationnelle de ses interlocuteurs potentiels : « Je lui ai envoyé un texto à 2h du matin pour voir s'il dormait car j'avais envie de discuter. »

Quant aux appels, ils s'ancrent nécessairement dans la temporalité du quotidien ; en cela ils sont plus contraignants. C'est une raison évoquée pour choisir un autre outil, plus souple dans son utilisation.

La capacité de certains outils à laisser des traces, à pouvoir constituer des archives jouent en leur faveur dans des échanges : ainsi on peut garder ses SMS ou ses mails, mais pas facilement ses messages vocaux.

Les différents outils peuvent en outre trouver leur place dans une certaine successivité -ainsi la séquence suivante semble-t-elle particulièrement courante : j'envoie un mail, puis j'en avertis le destinataire par SMS, si la personne ne répond pas au bout d'un certain temps, je finis par l'appeler.. Le SMS quant à lui, après avoir acquis un premier statut dans l'organisation et l'anticipation des rendez-vous (notamment des rendez-vous téléphonique sur le fixe pour éviter de tomber sur la mauvaise personne du foyer !) trouve également une place privilégiée dans les messages de remerciement après un moment passé ensemble, une fonction appelée par certains « le SMS d'after ».

2.5. Les organisations matérielles

La matérialité spatiale joue également un rôle important dans l'arbitrage entre les différents outils de communication. Il ne s'agit pas ici de poursuivre l'analyse spatiale que nous avons mise en œuvre dans le premier volet de notre étude, en 2005. Nous

nous interrogeons à l'époque sur la prétendue ubiquité mobile défendue par certains sociologues à l'instar de Jauréguiberry⁹, et sur ce que le mobile fait advenir des lieux de communication. Ici, il s'agit de souligner **l'importance de la spatialisation des différents outils** en ce qu'elle atteint leurs relations et la manière dont les utilisateurs les chorégraphient. Chez la plupart des enquêtés, l'espace de vie à proprement parler organise les modes d'écoute de la musique, la consommation des images, les pratiques informatiques et par répercussion leur usage du mobile.

Voici l'exemple de Louise, étudiante, qui habitait chez ses parents et était toujours connectée à MSN ; par conséquent beaucoup de ses échanges passaient par ce moyen de communication. Aujourd'hui elle a déménagé pour poursuivre ses études dans une autre ville et habite dans son propre appartement. Bien qu'elle possède une connexion Internet, elle n'est presque jamais connectée. L'année dernière, son ordinateur était toujours allumé puisqu'il lui servait à écouter sa musique : elle plaçait des disques dans le lecteur CD de son ordinateur dès qu'elle était dans sa chambre. Elle écoute désormais de la musique sur son Ipod qu'elle a directement branché à sa chaîne et n'allume plus aussi spontanément son ordinateur.

D'une manière générale, nous avons remarqué un lien très fort entre l'usage fait de l'ordinateur et leur rapport aux autres outils : en effet, les personnes ayant un usage intensif de leur ordinateur sont souvent connectées et sont très réactives concernant les mails. Le mail et MSN semblent être des moyens performatifs pour ce type de profil, alors qu'ils ne le sont pas pour les personnes peu confrontées à l'ordinateur : les exemples de Maud et de Nathalie, respectivement ethnologue et journaliste, constituent une bonne illustration. Elles travaillent toutes les deux toute la journée sur ordinateur et sont donc sédentaires : elles se décrivent comme très réactives au mail, et comme joignable sur leurs téléphones fixes. L'une n'a pas de téléphone portable, et l'autre ne l'utilise que très rarement. Outre l'omniprésence de l'ordinateur, la sédentarité est une donnée qui induit des comportements particuliers. En effet, les personnes souvent chez elles privilégient largement des outils liés au domicile, peu mobiles, tels que le fixe et Internet (mail et MSN), alors que les personnes mobiles privilégient largement le portable. Ainsi David dit utiliser davantage son portable depuis qu'il travaille :

« Je suis moins chez moi donc moins connecté ; j'utilise beaucoup plus mon portable dans les transports par exemple. Avant je passais plus de temps sur MSN, donc j'avais moins besoin de téléphoner aux personnes auxquelles je parlais régulièrement sur MSN. »

⁹ F. JAUREGUIBERRY, *Les branchés du portable*. Paris : PUF, 2003.

Nathalie quant à elle s'est mise à privilégier le mail au mobile, dans un souci de discrétion parce qu'elle partageait son espace de travail avec ses collègues :

« J'ai longtemps été réticente aux mails, mais mon cadre professionnel a déclenché mon adhésion à ce moyen de communication. Comme j'ai longtemps partagé mon bureau avec d'autres personnes, les conversations téléphoniques étaient dérangeantes, alors que le mail est silencieux. »

Pour des raisons similaires, elle attribue au téléphone portable une valeur ajoutée par rapport au fixe : il permet de sortir du bureau et de s'isoler pour avoir une communication privée.

Ce qui mérite d'être retenu, c'est finalement la très grande adaptabilité des pratiques aux configurations matérielles dans lesquelles elles prennent place. Les individus ne cherchent pas nécessairement à faire plier les machines ou à organiser l'espace pour conserver leurs usages anciens, ils peuvent en changer et même parfois conserver des modes de faire qui semblent irrationnels ou très compliqués plutôt que d'ajuster leur environnement à ce qui à tort serait décrit sous le seul angle des besoins ou de l'optimisation technique.

2.6. L'importance ambivalente du coût

Il en est de même de l'argument économique très fréquemment évoqué par les sujets lorsqu'elle est abordée la question de l'usage des outils de communication. Que ce soit d'une manière affirmée et assumée, ou bien d'une façon plus sous-jacente, la problématique du coût semble au centre des arbitrages.

Les carnets de contacts analysés témoignent d'une large importance accordée à la à ce qui est perçu comme de la « gratuité » : c'est une des raisons massives qui influencent le processus de décision. MSN est souvent plébiscité pour sa gratuité en journée chez les jeunes qui ont des forfaits illimités le soir seulement ; le mobile est l'outil qui s'impose dans ces périodes de gratuité tant attendues. David se saisit en priorité de son portable le soir « car c'est illimité », il privilégie MSN en journée « car c'est gratuit ». Quant à Lucie, elle bipe son copain qui la rappelle dans l'instant avec son propre portable car elle fait partie des contacts qu'il peut appeler de manière illimitée. Dans la même logique d'optimisation, elle bipe sa sœur qui la rappelle sur son fixe avec sa box de manière illimitée.

L'émergence des formules illimitées réorganise profondément les logiques de choix ainsi que la hiérarchisation des outils .

Mais l'importance des questions financières dans les discours et les déclarations volontaristes sur l'optimisation des dépenses ne doit pas tromper sur la place réelle que joue l'argent dans les usages du téléphone mobile.

La relation au coût est fondamentalement ambivalente : ceux qui valorisent d'une manière ou d'une autre la pratique gestionnaire ne doivent pas toujours être pris aux pieds de la lettre. Par ailleurs nombreux sont ceux qui avouent volontiers ne pas savoir et même ne pas vouloir s'occuper de cela et se laisser emporter. Les maîtres du jeu côtoient ceux qui préfèrent échapper à cette contrainte organisationnelle forte.

« Je n'ai pas du tout envie d'organiser mon temps en fonction du forfait. Je sais bien que ce serait mieux mais tant pis. Je préfère payer ma liberté ! », déclare Cécile, 35 ans.

Plus généralement, le forfait délimite des **scènes sociales particulières** dont le propre est que la sociabilité y est placée sous le signe du coût - que ce soit des cadres d'échange social où parler est « gratuit », ou considéré comme tel (les heures d'illimité), ou bien au contraire dans des espaces de parole où parler (ou échanger par sms, ou par mms) coûte cher.

En analysant la manière dont se vit la sociabilité via le téléphone mobile, on s'aperçoit en effet que le prix est bien autre chose qu'une référence extérieure à laquelle l'utilisateur confronterait les valeurs fonctionnelles de l'outil (pour appeler ça me coûte tant, entre telle et telle heure ou appeler c'est gratuit de telle à telle heure). **Le prix intervient dans la valeur que l'on prête à l'échange, dans la répartition symbolique des rôles des acteurs de l'échange et dans la détermination spatio-temporelle de l'échange – autant d'effets qui sont familiers de tous :**

« Je n'appelle pas maintenant parce que ça va me coûter trop cher »
« Je n'appelle pas telle personne avec mon mobile parce qu'elle est bavarde »
« C'est le moment d'appeler parce qu'on est en illimité ».

Mais **ce qui se conçoit moins facilement est que le coût peut intervenir comme « valeur ajoutée » : le coût est un élément qui « donne du prix », comme on dit, à l'échange ou sans parler d'échange, à l'usage de son mobile.** C'est le portable-plaisir que l'on s'offre après une journée trop difficile, « comme je me paye un taxi parce que vraiment j'en peux plus », explique Jean-François, 33 ans. La dépense alors n'est pas seulement acceptée, comprise, et référée à la valeur d'un service : elle est vécue comme un plaisir compensatoire, un cadeau que l'on se fait à soi-même et dont l'excès même est perçu comme gratifiant. Le plaisir est celui, précisément, de la transgression, comme l'explique Olivier, 29 ans :

« Parler sur son téléphone mobile trop longtemps, c'est comme quand on se dit allez, un dernier verre, ou quand on n'arrive pas à se séparer et qu'on laisse passer les métros les uns après les autres pour continuer la conversation. »

Dans le cas des relations interpersonnelles, l'appel ou le message envoyé fonctionnent à la manière d'un don qui a sa rétribution symbolique : il n'est jamais tout à fait indifférent pour l'émetteur, ni pour le récepteur que le message émane d'un portable ou d'un fixe gratuit. Ainsi, Charlotte, 21 ans, nous explique-t-elle que ça l'énerve que sa copine l'appelle pendant ses heures d'illimité « parce que comme elle paye pas, elle peut dire n'importe quoi et parler pendant des heures », ou à l'inverse Jean-Marie, 57 ans, reconnaît que « quand on l'appelle d'un portable pour prendre des nouvelles, ça fait particulièrement plaisir, parce que ça coûte ». **Là où le 'gratuit' déprécie la valeur de l'acte de communication, le faisant apparaître comme un « acte gratuit » dans tous les sens du terme (qui ne coûte rien et qui n'a pas de raison d'être), le 'payant' peut lui conférer une plus-value symbolique.** Quand l'on se place du côté de la parole 'payante' au sens figuré, comme on dit d'un effort qui va porter ses fruits, **la communication téléphonique mobile se présente donc comme une scène sociale qui n'a guère d'équivalent, si ce n'est... la cure psychanalytique, autre scène où l'on paye pour parler, et la parole a plus de prix parce qu'elle coûte.**

2.7. Enfin les messages ... ou la question des contenus

Pour finir, il ne faudrait pas négliger la manière dont les outils sont élus en fonction de leur capacité à supporter et à conformer des contenus. La question de l'information proprement dite joue autant que les formes de liens et l'efficacité de la communication dans l'arbitrage entre les différents outils.

Erwan l'exprime particulièrement bien lorsqu'il érige en principe de **ne jamais passer de ce qu'il appelle un outil « supérieur » à un outil « inférieur », c'est à dire un outil** qui produit des pertes d'informations. De ce point de vue, le mail semble plus précis que les autres formes écrites, même s'il demande souvent à être confirmé de vive voix, comme nous l'avons déjà souligné.

Les adeptes les plus fervents de MSN ou des conversations par SMS se plaignent en revanche souvent de la déperdition, des malentendus voire des « embrouilles » générés par ces modes de communication. **Ce fut l'une des découvertes de notre enquête de terrain auprès des jeunes que les adultes imaginent si habiles dans la mobilisation de ce qui est souvent décrit comme un langage spécifique.** En réalité, outre le temps d'apprentissage assez long de la part des adolescents pour se faire à ces modes d'expression et la grande variabilité des formes à la fois sur le plan

des tendances qu'il est de bon ton de connaître et sur le plan de la créativité individuelle (la dimension idiomatique de ce type de langage ne doit en effet pas être niée), il faut reconnaître qu'ils ont souvent du mal à se comprendre :

« Ah la la, il y en a qui exagèrent, leurs messages on dirait des rébus »
« Des fois on a l'impression de réinventer les hiéroglyphes ! »
« Moi en fait, je n'ose pas le dire, mais je ne comprends pas toujours les textos et même sur MSN. Mais bon là on peut redemander. »

Certains nous ont même demandé parfois de déchiffrer à leur place, pensant qu'en tant qu'expert du téléphone mobile, nous pourrions les aider !

Les malentendus font partie intégrante de la communication, et ne doivent pas être rejetés dans le domaine de l'échec ou des parasites. Certains médias offrent des marges de manœuvre plus ou moins importantes ou se prêtent plus ou moins bien aux manipulations, aux consensus. Le SMS de fait, par le format court qu'il impose, nécessite une gestion subtile de l'écriture (quelles qu'en soient les modalités). S'il se prête mieux que l'appel à la transmission des numéros, il risque bien plus souvent de produire des quiproquos.

Conclusion :

Les différents mobiles sous-tendant les arbitrages entre les différents outils de communication ne dessinent pas de configurations figées et ne permettent pas vraiment d'associer de valeurs fixes aux outils. Ils indiquent toutefois la manière dont s'organise une véritable rhétorique individuelle, mobilisant des outils multimédias, selon un nombre de critères limités, mais réinterprétés à chaque fois par les sujets. Les motifs ou mobiles des arbitrages évoqués jusque-là ne doivent pas totalement occulter ce qui relève de la matérialité des objets et de l'attachement qu'on leur porte. Si le portable peut devenir un balladeur MP3 au quotidien pour quelqu'un qui n'en possède pas ou qui possède un simple lecteur, l'heureux possesseur d'un Ipod ne détrônera pas cet objet de sa fonction, comme nous l'ont signifié de nombreux interviewés :

« Moi j'ai un Ipod, je n'ai pas besoin d'un téléphone pour écouter de la musique ! »

Cela va parfois plus loin. Certains s'arrangent pour que leurs objets puissent s'aligner, comme Paul, heureux de découvrir qu'il peut mettre en réseau sa Play Station Portable avec son portable Sony Ericsson Walkman :

« Comme ça je peux utiliser les données de ma carte sony sur l'un ou l'autre. C'est bien pour la vidéo parce que l'écran de la PSP est plus grand. Mais bon pour l'instant je n'ai qu'une carte mémoire pour deux, alors je ne peux pas encore utiliser les deux en même temps ! »

Sophie quant à elle avoue prêter une grande attention à la cohérence formelle et non seulement fonctionnelle de ses objets de technologie.

« Je préfère mon Ipod évidemment pour la musique, mais en fait j'ai pris un portable LG chocolate blanc parce que je trouve qu'il lui ressemble »

Le mobile ne saurait donc être réduit à un ensemble d'outils de communication mobilisés dans la perspective d'une optimisation ou d'une meilleure efficacité de l'échange.

III. Ce que l'objet fait au sujet : les revers de la maîtrise

En 2005 nous avons envisagé l'objet téléphone mobile à partir de trois approches qui permettaient de rendre compte de différentes dimensions : la première consistait à analyser ce que l'objet signifiait. Il s'agissait d'une approche sémiotique qui avait permis de mettre en évidence la « polysémie » du portable à la fois dans les modes de présentation de soi du sujet et dans les représentations cinématographiques, littéraires et publicitaires. La seconde approche, plus sociologique, consistait à interroger le pouvoir de distinction de l'objet. Cela nous avait conduit à montrer comment le portable, institué en objet singulier par l'individu permettait en retour de le singulariser, en constituant une véritable « signature de soi ». Une approche ethnographique avait permis de mettre en évidence les enjeux liés aux interactions faisant intervenir le mobile. Les disciplines communicationnelles et les scénographies sociales mises au jour relevaient de cette approche. Il s'agit ici de décaler le point de vue et d'envisager l'objet téléphone mobile non plus en tant que tel, par sa « biographie » par exemple, révélatrice de son statut dans notre culture, mais de nous intéresser plus spécifiquement aux relations que nous entretenons avec cet objet particulier dans une perspective dynamique. **Le point de vue développé dans ce qui suit consiste à penser l'objet dans l'action qu'un individu engage avec lui dès lors qu'il s'agit de l'utiliser.**

Le téléphone mobile n'est pas seulement un ensemble de fonctionnalités juxtaposées et pouvant être activées selon la volonté du sujet. Il est avant tout un objet matériel, pesant un certain poids, occupant un certain volume et mobilisant dans son usage à la fois des compétences techniques spécifiques de l'utilisateur et un engagement corporel fort. Nous avons déjà souligné que peu d'objets trouvaient de manière aussi évidente et régulière leur place près du corps du sujet. De ce point de vue, le portable ressemble bien plus à une montre ou à une paire de lunettes qu'à un ordinateur. Il est d'ailleurs, dans de nombreux cas, véritablement considéré comme un prolongement du

corps voire de l'être. Comment analyser cette métaphore de la prothèse ou de la greffe souvent employée ?

« Lui il a son portable greffé dans la main »
« Les adolescents, quand on leur prend leur portable, on dirait qu'on leur vole leur âme »

Autant de propositions qui incitent à se pencher sur le **phénomène d'incorporation auquel donne lieu le téléphone mobile**. Phénomène d'autant plus intéressant qu'au moindre dysfonctionnement, la belle continuité entre le sujet et l'objet se trouve mise à mal. S'amorcent alors les pratiques de bidouillage, les malentendus voire les conflits dont sont familiers ceux qui n'y arrivent pas, qui n'y comprennent rien, ceux à qui cet objet quotidien mène finalement la vie dure.¹⁰

Nous avons indiqué combien les sujets sociaux participent à la définition des objets en les réinventant au fur et à mesure qu'ils en font usage. Nous avons d'ailleurs beaucoup insisté sur cette dimension lors de la première étude, en montrant précisément par quelles opérations le portable, objet industriel de grande série, était progressivement transformé en chose unique par son possesseur. Renversons la question et demandons nous alors non plus ce que les sujets font aux objets, mais bien ce que les objets font aux sujets lorsqu'ils les manipulent. Cela suppose de s'intéresser précisément aux rapports physiques qui s'établissent, se nouent, se font et se défont entre le corps vivant et le corps inerte. L'observation des gestes joue un rôle central de ce point de vue, puisqu'elle permet de saisir quelque chose de cette relation physique sujet-objet qui loin d'être neutre, participe à la construction des êtres humains en tant que sujets.

1. Défaillances, hésitations et erreurs : indices d'une maîtrise conditionnelle

Dans l'étude précédente, notre point de vue nous avait conduit, à raison, à produire l'utilisateur du téléphone mobile comme un expert de l'ingénierie communicationnelle d'une part, mais également comme un spécialiste de sa propre mise en scène, comme une sorte d'ingénieur des situations. Ceci était vrai et l'est toujours, avec cette nuance supplémentaire que l'utilisateur jongle de mieux en mieux avec des outils de communication toujours plus nombreux, selon des modalités qu'il revient à chacun de

¹⁰ Ce passage de notre étude s'appuie tout particulièrement sur une focalisation sur les dimensions matérielles de l'objet et les modes de préhension auxquels il donne lieu. Nous avons privilégié dans cette optique un intérêt pour la place du corps dans la relation à l'objet, ainsi qu'une enquête centrée sur les modalités d'apprentissage auprès d'un public hétérogène comprenant de véritables experts de tous âges, souvent de grands utilisateurs, des utilisateurs qui se considèrent comme « normaux », c'est-à-dire qui ne rencontrent pas de difficultés particulières, mais également des utilisateurs perdus, empêtrés voire récalcitrants.

co-construire, en fonction de situations, des interlocuteurs, ou des conventions en vigueur, qui peuvent varier en fonction des groupes et milieux sociaux qu'il fréquente. L'attention que nous portons désormais à l'objet saisi dans l'action permet de renouveler le regard porté sur le rapport entre l'utilisateur et le téléphone. On découvre que l'hypermaîtrise que nous avons décrite n'empêche pas, bien au contraire, les hésitations, les moments de doute et les « ratages. »

Sur son blog¹¹, Pierre propose le test du smartphone HTC S620. Il détaille toutes les spécificités de l'appareil et semble parfaitement maîtriser la question : les caractéristiques de l'écran, des hauts parleurs, de l'appareil photo, des boutons, du pad, des connecteurs, du clavier, des logiciels, des batteries et des différentes options de connectivité de l'appareil sont méticuleusement passées en revue. Pierre semble parfaitement à l'aise avec ce genre d'objet, jugeant par exemple que « le système retenu pour les caractères accentués à sélectionner dans une liste à l'écran, comme sur le TyTN, n'est pas idéal. »

Il fait ainsi montre publiquement de sa capacité d'expert et se situe bien au delà de la figure de l'utilisateur 'maître de son appareil' que nous avons dessinée dans la précédente étude. Comment expliquer, dans ces conditions, qu'il n'arrive pas à entrer le numéro de série d'un logiciel prévu pour être utilisé avec son mobile ? :

« Le problème avec le clavier, c'est que je n'arrive pas à entrer le numéro de série. Ce numéro comporte des chiffres et des lettres en majuscule, et je n'arrive à taper que des chiffres et des minuscules. J'ai tout essayé pour basculer en majuscules et je n'y arrive pas. Donc pas moyen de rentrer le code d'activation et donc pas moyen d'utiliser le soft : Si tu trouves une solution, je suis preneur ! », explique-t-il dans les commentaires.

Nous pouvons donc avoir une expertise et pourtant, ponctuellement, le temps d'une opération ou d'un mauvais jour, ne pas y arriver. « Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, mais je n'arrive pas à envoyer de SMS, m'explique, un soir, Vanessa. Je mélange les mots, je me trompe de destinataire. »

Julien qui maîtrise d'habitude plutôt bien les nouvelles technologies, ne s'est quant à lui jamais fait à son ancien téléphone :

« J'en ai changé pour ça, confie-t-il. Je ne supportais pas les menus, je m'étais habitué à un téléphone précédent, et quand je voulais envoyer des SMS, je me retrouvais toujours à faire une mauvaise manip', c'est un autre menu qui s'ouvrait systématiquement. Je perdais un temps fou, ça m'énervait, ça me rendait dingue. Je devais m'y reprendre à plusieurs fois, et parfois, par empressement, je refaisais la même erreur. En fait, je pensais m'y faire avec le temps, mais l'erreur revenait sans arrêt, je ne pouvais pas me débarrasser de cette habitude, c'était machinal. Pourtant, je suis plutôt à l'aise avec ce genre de choses. Alors j'ai changé de téléphone, j'ai

¹¹ http://ouziel.blogs.com/pierre/2006/10/test_du_htc_s62.html

même changé d'opérateur pour avoir un nouveau téléphone qui me plaise. Avec le nouveau, ça va, je n'ai plus de problème. »

Ces comportements, qui montrent que sous certaines conditions, nous ne maîtrisons plus aussi bien le téléphone portable qu'à son habitude, restaient du domaine de l'impensé dans la précédente étude, et nous nous en remettons, pour les expliquer, à la maladresse de certains utilisateurs, séparant immanquablement ceux qui savaient de ceux qui ne savaient pas utiliser l'objet. Il faut dès lors remettre en question une vision dichotomique des utilisateurs de mobile : d'un côté les incapables et de l'autre les experts. L'usage n'est jamais complètement évident, même chez ceux qui le vivent sur le mode de la facilité. Les ruptures générationnelles mises en évidence notamment par l'Observatoire TNS Sofres tendent à renforcer cette idée reçue d'une segmentation des savoirs et des savoir-faire alors que nos observations révèlent une **porosité des expériences de maîtrise allant plutôt dans le sens d'une continuité des pratiques.**

Notre enquête focalisée sur les adolescents et les jeunes va dans le même sens : ils ne forment aucunement un groupe d'experts, aussi à l'aise les uns que les autres dans l'usage des nouvelles technologies, contrairement à ce que défend Pascal Lardellier¹². S'ils ont grandi dans un environnement technologique très différent des générations précédentes, ils n'en sont pas pour autant uniformément capables de tout maîtriser. Il en est du mobile comme des autres objets technologiques. Dans chaque groupe, nous retrouvons un expert ou plusieurs experts de référence mais aussi celui à qui personne ne demande rien : « il est nul, il ne comprend rien ! », « oh la la celle-là, c'est pas la peine, elle fait le minimum et encore, je pense qu'elle fait semblant »...

Contrairement aux idées reçues, les adolescents ne savent pas tout faire. Nous avons été étonnés au cours de notre travail de terrain de découvrir qu'aucun d'entre eux ne savait se servir du mode T9 pour ne prendre que cet exemple.

« T9 je ne comprend rien, c'est galère ce truc. »
« Ah ouais j'ai essayé de me faire expliquer, mais c'est trop relou¹³. »
« J'essaie mais ça me fait n'importe quel mot, je comprend pas, franchement. »

Ils essaient sérieusement d'écrire des messages avec ce mode T9 aussi mystérieux pour eux que le sont les « emoticon » ou les abréviations caractéristiques de leurs SMS pour les non initiés.

¹² Pascal Lardellier prétend parler de toute une génération de jeunes, alors qu'il a travaillé précisément avec ses étudiants en IUT de communication, qui constituent de fait un groupe assez peu représentatif des jeunes Français. *Le pouce et la souris. Enquête sur la culture numérique des ados*. Paris : PUF, 2006

¹³ « Relou » verlan de « lourd », signifie « pénible ».

Si les pratiques des jeunes paraissent plus fluides aux adultes, c'est moins en raison de leur expertise ou de leur compétence technique que parce qu'ils entretiennent une relation dédramatisée avec les objets de technologie. Les difficultés ne sont pas vécues sur un mode hyperbolique mais donnent lieu à des pratiques d'ajustement, de « bidouillage », de rapprochement. **Ce qui départage les « technophiles » de ceux qui ne le sont pas, c'est moins l'évidence de l'accès au dispositif ou les compétences techniques que la façon de vivre les échecs ou les petites défaillances techniques. Les compétences techniques du sujet ne peuvent à elles seules permettre de comprendre ce qui se joue dans leur usage de l'objet.**

2. L'objet comme partenaire ou l'usage comme négociation

Prendre au sérieux ce qui se joue dans notre rapport au mobile comme objet conduit à ne pas négliger la tension qui traverse l'usage entre une résistance réactivée de l'objet qui semble doué d'une sorte de vie autonome et le fait qu'il est conçu pour s'adapter au corps du sujet, donc pour se faire oublier en tant qu'objet.

2.1. Des objets techniques quasiment érigés en sujets

Les défaillances fréquemment évoquées font apparaître une dimension essentielle du rapport sujet-objet : la relation n'est pas vécue comme unilatérale. Non pas, bien entendu, qu'il y ait une réelle volonté de la part de l'objet de faire quelque chose au sujet, mais que le sujet se situe dans une relation telle avec l'objet qu'il se trouve empêché ou entravé par lui. Ça lui 'fait quelque chose' de ne pas y arriver.

La manière dont les gens racontent ces situations où ils n'y arrivent pas est caractéristique. Dans les récits, ils donnent à l'objet un rôle actif, le personnalisent. C'est souvent l'objet qu'on incrimine lorsqu'on n'arrive pas ou plus à effectuer la manipulation souhaitée.

« Quand je lui demande d'ouvrir quelque chose, d'appuyer sur un bouton... Chaque fois que j'appuie sur un bouton, il le perçoit mal. Il le perçoit deux fois ou pas du tout. Sur l'autre ça allait, mais celui-là ne prend pas les trucs, il a une mauvaise sensibilité le clavier... C'est le clavier, je déteste le clavier, il est vraiment contre moi, il y a un truc. Je perds un temps fou, donc j'écris de moins en moins de sms. »

Cette personnalisation peut également s'exprimer par des termes admiratifs, comme chez Nicolas qui évoque précisément la résistance (physique) son premier mobile Nokia :

« Ah celui là, c'était du solide . Il m'a tout fait : le saut du cinquième étage, le plongeon dans la piscine, et même une fois j'ai traversé un lac avec, et bien après, il était encore vivant ! »

Dans les moments 'difficiles' de l'usage, semble du coup s'instaurer une **relation descriptible comme une relation de pouvoir**. Toute une sémantique du contrôle, de la surveillance, de la maîtrise se donne à entendre dans les interviews et les conversations. Si d'un côté nous contrôlons notre téléphone, nous maîtrisons nos communications, nous vérifions que le SMS a bien été reçu au moyen d'accusés de réception, nous gérons les options et les forfaits, de l'autre l'objet peut se montrer particulièrement récalcitrant.

La vengeance des objets constitue d'ailleurs un thème classique de la science fiction ou du film d'horreur. C'est le ressort du scénario de *Phone*, film sud-coréen réalisé par Ahn Byeong-gi (2002), qui met en scène la jeune journaliste Ji-Won, forcée de changer de numéro de téléphone parce qu'elle enquête sur des scandales pédophiles et est harcelée par un déséquilibré. Mais le changement de numéro n'empêche pas les coups de fils dérangeants de continuer. Pire, la voix au bout du fil a elle aussi changé : outre les menaces, Ji-Won entend des hurlements. Elle décide d'enquêter et découvre que les précédents possesseurs du numéro sont tous décédés de façon mystérieuse. *You've Got a Call - One Missed Call* de Chakushin Ari (2004) propose un scénario assez proche de *Phone* : Yumi et Yoko participent à une fête pour célibataires. Le téléphone de Yoko sonne et annonce un appel de sa propre utilisatrice, Yoko. Le message laissé sur la boîte vocale semble provenir de Yoko elle-même, mais est daté du surlendemain et se termine par un terrifiant hurlement de jeune femme. Les deux amies sont quelque peu inquiétées par cet appel ; mais la peur n'intervient réellement que deux jours après, lorsque Yoko passe un coup de fil à Yumi et prononce les mots du message anticipé... Yoko hurle, et se jette depuis un pont sur un train qui passe. Très vite, il s'avère que les événements correspondent à une légende urbaine connue d'autres étudiantes que Yumi rencontre ... Sur un mode parodique, la comédie *Hellphone*, de James Huth, (France, 2007) met en scène un lycéen qui acquiert un mobile démoniaque, capable de posséder et de manipuler celui qui l'écoute.

Utiliser son téléphone, c'est toujours amorcer un engagement spécifique entre la matérialité de l'objet et le corps. **Les gestes que les utilisateurs entreprennent peuvent être compris comme autant de tentatives de négociation.**

Les « récits d'échec » le montrent bien, car il focalisent sur le moment où on sort de l'évidence d'un objet utilisable par tous avec facilité. Ils rompent avec la promesse publicitaire, qui, en mettant en scène des utilisateurs experts qui maîtrisent avec une facilité absolue toutes les dimensions de l'outil, nous fait sans cesse oublier que « c'est dur de s'en servir ».

Le 'dialogue avec l'objet', très courant, est l'une des modalités de cette négociation :

« Quand je lui demande de faire ça, il ne veut pas. », nous explique par exemple Dorian, 35 ans.

Une multitude de tentatives apparaît, qui sont autant **d'expérimentations** pour tenter de remédier au problème : dans le processus de négociation engagé avec l'objet, nous tentons d'appuyer ici plutôt que là, à gauche plutôt qu'au centre de la touche, entre les touches si cela marche mieux et cela peut prendre un tour très affectif : énervement, irritation, détestation :

— Explique moi ce que tu fais quand tu appelles ?

— Je le prends, je vais à la lettre qui correspond. Généralement c'est là que les problèmes commencent parce que je tape par exemple « Julien », donc je tape « J », « U », pour passer au-delà des Jean-Pierre, Jean-Luc, etc. « JU », il y a toi en premier. {erreur du portable} C'est absurde ! Je suis obligé de recommencer à zéro, et là, je le déteste !

Mes gestes, depuis que j'ai ce nouveau téléphone, sont très déterminés par les erreurs que je fais... enfin par les erreurs qu'il fait. C'est-à-dire que je suis obligé de ... j'ai toujours l'impression que si j'y vais droit comme ça {il presse la touche en plaçant son doigt perpendiculairement à l'appareil}, j'appuie sur deux touches à la fois alors qu'en fait ça marche mieux.

Là j'appuie sur « 2 » par exemple : je veux appuyer sur « 5 », et puis il y a « 2 » [qui s'affiche]. {il me montre} Enfin, là, « 5 », ça marche. Mais quand ça ne marche pas, alors je fais « 5 » et « 2 » à la fois, j'essaie d'appuyer au centre [entre les touches]. Mais ça c'est tout nouveau, mais ça me met juste en rage parce que ça me fatigue.

— Et pour envoyer un SMS ?

Même cérémonial. J'ai une touche de raccourci qui me permet d'aller directement à l'ouverture d'un message. Ça, je le fais. Et c'est même la touche la plus simple, parce que comme j'appuie en haut [il n'y a pas de problème]. J'en écris beaucoup. Avec cet écran, tu vois, si j'essaie de taper, l'apostrophe elle marche au deuxième coup. J'essaie. Je me retrouve avec la majuscule alors que je n'en voulais pas. Ce genre de conneries. Et ça maintenant ça dure des heures. Et ça, va falloir que ça change. Ça va changer. »

2.2. Le mobile : un objet qui fonctionne à notre insu

Les modalités de la négociation avec l'objet reposent sur sa capacité à opposer de la complexité, de l'opacité, de la résistance au sujet manipulateur. Il est possible de retrouver ces rapports de pouvoir et l'expérience de l'usage comme négociation dans de nombreux dispositifs techniques. Le mobile accroît sans doute cette potentialité de résistance, parce qu'il se prête plus facilement que d'autres objets aux jeux de la métamorphose. Par bien des aspects, il réaffirme sa relative autonomie : il peut s'éteindre dans notre dos, il appelle depuis nos poches, ainsi qu'en témoigne Anne :

« Comme mon prénom commence par A je suppose que je suis en tête de liste dans pas mal de répertoires. Et bien je peux dire qu'il y en a qui dépensent leur argent pour moi ! Je reçois des appels de poche, des appels de bar, de rue... je raccroche vite pour ne pas user trop le forfait des inattentifs »

Le mobile peut sonner ou vibrer à tout moment. Les gens vérifient à tout instant sa présence, mettent la main à la poche, fouillent dans leur sac, jettent un œil sur l'écran ou même le gardent à la main, le faisant glisser de droite à gauche.

« J'ai le geste de la poche, explique Mathieu. Quelques fois, je ne le sens pas, donc je m'arrange toujours pour que ce soit dans la poche la plus serrée. Pas la poche arrière. C'est la principale chose : d'avoir toujours le contact visuel ou tactile. »

Cette compulsivité des gestes de vérification révèle une certaine angoisse provoquée par la vie parallèle que semble mener le téléphone mobile. L'appellation courante « téléphone portable » occulte d'ailleurs cette dimension d'autonomie. Ainsi dénommé, il a moins l'air de pouvoir nous échapper.

Il est intéressant d'évoquer un exemple en contrepoint. En Creuse, où le réseau est loin de couvrir uniformément tout le territoire, les gens semblent moins inquiets de ce que leur téléphone peut faire en leur absence. Toutes les personnes rencontrées dans le cadre des interviews devaient d'ailleurs aller chercher leur mobile dans leur voiture pour le montrer à l'enquêteur : ainsi David nous a-t-il dit en rentrant avec son mobile à la main : « de toute façon il ne capte pas ici, alors pas de souci, il ne peut rien arriver. »

Le design de miniaturisation tend souvent à accentuer une forme d'angoisse chez son utilisateur qui doit s'assurer de sa présence concrète, alors qu'il confine à la disparition. Sur les pages d'un site marchand qui permet à des acheteurs de donner leurs impressions sur les portables vendus, on trouve par exemple ces deux remarques à propos du même appareil :

« Ce téléphone est si fin que lorsque je le glisse dans ma poche je tâte toujours pour vérifier qu'il y est bien »
« Impressionnant : dans la poche, il disparaît. »

Les actes vérificateurs réaffirment finalement implicitement le statut objectal du mobile qui s'inscrit pourtant dans le prolongement du corps par toute sortes de moyens : c'est une autre manière d'échapper à cette réduction immatérielle. Nous ne vérifions pas si nos mains ou nos oreilles sont bien en place : l'inscription du mobile dans la prolongation du corps, mode ultime d'incorporation qu'il faut interroger, trouve ainsi des formes de contradiction sans cesse réactivées. Il s'agit désormais de mieux comprendre les caractéristiques matérielles du mobile auxquelles sont sensibles les sujets et qui les engagent corporellement dans des pratiques spécifiques. Les relations de « pouvoir » entre les objets et les sujets à l'œuvre dans le travail de négociation dessinent précisément l'espace d'intervention de l'ergonomie et design, souvent liés à une idéologie de la transparence technique.

3. La quête prothétique d'un objet qui gravite dans la sphère corporelle

L'évolution de l'objet téléphone portable vise sur le plan ergonomique à une recherche d'émancipation des corps de l'encombrement imposé par les premiers modèles. Les sujets semblent particulièrement sensibles aux innovations qui touchent leur mobile, et ils font montre à leur propos d'une certaine expertise. Voyons en quoi les promesses d'une continuité sans entrave entre le sujet et ses objets, continuité qui passe par la production d'objets considérés comme des prothèses devant se faire oublier, rencontrent des usages et des discours qui réaffirment finalement le statut de l'objet dans son opacité et sa capacité d'instituer le sujet en tant que tel.

Les premiers téléphones « portables » étaient des téléphones de voiture, et ce, de 1956 (combiné U43) aux premiers analogiques qui prenaient la forme de petites mallettes (fin des années 1980). L'affranchissement du véhicule apporte au téléphone portable le succès qu'on connaît. Il lui permet surtout de graviter directement dans la sphère corporelle : c'est dès lors un objet qu'on emporte, puis qu'on porte avec soi, un objet fait pour être directement et le plus possible en contact avec le corps.

La miniaturisation des appareils témoigne de la volonté de rendre l'objet de plus en plus (trans)portable — toujours plus léger, toujours plus mince. Elle l'assure également d'une relation sans entrave avec le corps. Le design fonctionnel qui cherche à adapter le téléphone à la morphologie témoigne bien évidemment de la même volonté. Un des critères qui revient le plus souvent sur les forums qui discutent de la sélection de tel ou tel téléphone portable est ainsi la « prise en main ». Une bonne « prise » paraît essentielle à nombre d'utilisateurs.

« On touche la perfection. Une prise en main exemplaire. Une finesse incroyable et un design sans pareil. »

« A ce prix là c'est de très bonne facture. Très élégant et extra fin, très bonne prise en main. »

« Je viens de l'avoir et il est génial prise en main rapide »

« Exemplaire », « bonne », « rapide », il s'agit de faciliter le contact, de faire de la manipulation du téléphone une expérience fluide, efficace, voire « agréable » :

« Le revêtement et la texture des touches sont vraiment agréables, il faut l'avoir en main! Les deux seuls bémols sont le clapet de l'APN, excroissance au dos du téléphone et qui ne cesse de s'ouvrir »

La langue allemande qui ne parle pas de mobile pour évoquer le portable mais de « Handy », (das Hand : la main), insiste très précisément sur la dimension préhensile de l'objet. Le nom de l'objet est dérivé de la partie du corps pour laquelle il est conçu scellant dans le langage de manière indissociable le rapport corps-objet.

Le téléphone a une forme qui le rend préhensile, pour que la main s'y fasse ; les accessoires s'adaptent eux aussi plus aux organes corporels auxquels ils sont dédiés : oreillettes épousant la forme du conduit auditif, micro qui adopte la ligne du visage, micro adapté à la bouche et aux lèvres. L'un des enjeux du design est de rendre cette négociation plus facile, plus naturelle, de ne pas produire d'accident dans l'expérience de l'utilisateur.

Ce travail, censé libérer le corps, n'en abolit pas pour autant le caractère contraignant du téléphone portable, qui reste toujours pour certains un « fil à la patte », produisant parfois un sentiment d'aliénation qui se manifeste concrètement. Certaines formes sont ainsi écartées parce qu'elles occasionnent des gestes spécifiques, jugés inutiles et pénibles, comme l'indique Paul :

« - Ce que je ne voulais pas, c'était de clapet. Le clapet, je trouve que c'est un geste en plus : l'ouvrir, le fermer. En plus j'ai le soupçon que c'est fragile : ça se casse, le clapet.
Enfin j'ai jamais eu de téléphone à clapet, mais quand je le vois chez les autres, c'est un geste qui me fait chier, dont je me dis que je n'aimerais pas le faire. »

D'autres exemples permettent de rendre compte de l'importance accordée à la manière dont l'objet va aller avec son propre corps. Caroline explique par exemple que, bien souvent, l'antenne de son téléphone portable la « dérange » : c'est une excroissance que bien souvent elle voudrait « ne pas avoir ».

Les utilisateurs sont particulièrement attentifs à ce genre de choses : il leur importe de pouvoir juger de l'adaptabilité de l'objet à leur propre corps : le poids, la matière, les dimensions, la taille des touches, les outils de pointage ou de navigation, la taille de l'écran, le mode d'ouverture (clapet, slider), l'existence d'antenne, d'encoches qui permet de décrocher plus vite, de boutons latéraux pour prendre des photos plus rapidement, de boutons d'accès direct à certaines fonctions qui permettent de raccourcir la chaîne de manipulation à effectuer leur important. Les « avis des consommateurs » sur les sites marchands fourmillent de ce genre de remarques :

« Autres défauts en vrac : les touches, là encore très design avec l'éclairage bleu, ne sont pas pratiques du tout, la moindre trace de doigt sur l'écran est très gênante pour la visibilité, on ne sent pratiquement pas le vibreur. »
« C'est un bel appareil compact qui peut se glisser dans toutes les poches et sa matière lui donne un aspect plus sérieux et moins "gadget". Beaucoup trop de menus et de sous menus, pour le son par exemple, on le règle de trop de manières différentes et à partir de trop de sous menus différents, on ne s'y retrouve pas »
« Seule petite surprise de prime abord, sa longueur plus importante que le commun des mobiles, ma sa finesse compense largement, et puis il ne faut rien exagérer, ce n'est pas non plus un appareil soviétique !!! Au final : un bel objet que ce soit au niveau du design ou de la technologie. »
« très bon appareil, mais le seul problème les traces de doigt se voit sur la coque de l'appareil » (sic)

« Il est plus étroit tout aussi fin, l'effet miroir est à tomber et c'est tellement bon de le tenir! (...) Mais que celui qui le tient une seconde dans ses mains ne craquent pas !!! » (sic)
« Ce nouveau Moto est un très bel objet mais attention aux traces de doigts ! »
« le jeu au niveau du clavier , il est présent dans tous les modeles mais qu'est ce que ça m'énerve lol c'est pa grand chose mais a 400 euro le telephone c agacan » (sic)
« Le seul bémol : la coque en inox qui ce raye très vite et garde les traces de doigts. » (sic)

Il ne faudrait pas déduire de ces exemples que les sujets épousent les conceptions du design fondées sur une évacuation des problèmes, des contrariétés, de la résistance. En réalité, si les sujets jouent aussi volontiers le jeu de l'expertise matérielle d'un objet qu'ils arriment à leur propre corps, c'est qu'elle les institue fondamentalement comme sujet à satisfaire dans un mouvement qui à la fois doit rapprocher les objets de lui et en même tant ne pas compromettre sa propre intégrité, comme le font effectivement les prothèses qui à la fois prolongent, accroissent, décuplent ou remplacent des éléments du corps, tout en réorganisation sa propre perception intime.

Comme on peut le voir sur les quelques exemples recensés, les « traces de doigt » sont maintes fois décriées. Matérialisant le contact entre le corps et l'objet, elles sont vécues comme quelque chose qui le parasite, soit qu'elles en gâchent l'esthétique, soit qu'elles en empêchent l'utilisation optimale (cas de la visibilité). Plus que pour tout autre objet usuel (mettons à part les objets d'art), le marketing qui entoure les objets technologiques nous invite à ne pas en perturber la pureté esthétique, synonyme bien souvent de puissance ou de vitesse. La trace de doigt, dans cette optique, replie l'ensemble des connotations positives (luxue, technologie de pointe, art, puissance) exprimées par l'objet technique sur sa dimension usuelle, utile, c'est-à-dire sur sa dimension vulgaire. Cette dimension incontestable qui renvoie à notre amour des beaux objets, n'est pas la seule, du point de vue de la relation entre l'individu et son mobile. Les traces de doigt sur le mobile et le fait qu'elles dérangent renvoient précisément à cette extériorité de l'objet par rapport au sujet. Elles révèlent une frontière constitutive du territoire du soi, selon l'expression d'Erving Goffman¹⁴.

En conclusion, le mobile peut tour à tour être considéré comme un quasi sujet avec lequel il faut négocier de manière symbolique, comme un objet matériel avec ses caractéristiques plastiques auxquelles personne n'est tout à fait insensible en terme de tacticilité, de portabilité mais également d'esthétique. Même Georgette, 83 ans, propriétaire depuis 3 ans d'un portable, qui lui a été imposé par sa fille et qui s'en sert peu avoue avoir choisi un petit modèle « pour faire comme

¹⁴ E. GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris : Minuit, 1977

les jeunes », et imagine que si elle en changeait, elle en prendrait un « avec un couvercle, c'est tout de même mieux ».

Le portable s'il peut également se faire oublier et devenir une sorte de prolongement de corps (de l'oreille, de la bouche, de la main : on l'essuie d'ailleurs sur son pantalon comme on y frotte ses mains), est sans cesse ramené à **sa préhension tactile qui en fait une petite boîte à écran et à touches**, sur laquelle on appuie. **Les processus d'apprentissage, la facilité qu'éprouvent certains ou au contraire les résistances de nombreux autres révèlent une tension qui traverse l'usage entre la manipulation d'un objet et la mise en œuvre de modalité de lecture de ce qui se passe sur l'écran.** « Il est petit pour avoir autant de fonctions ! », s'exclame Georgette qui essaie depuis trois ans de faire fonctionner au mieux son téléphone mobile. **C'est bien l'articulation entre un objet unique, constitué extérieurement de peu d'éléments et pensé formellement selon un modèle classique de continuité ergonomique, et un système interne complexe d'agencement de fonctionnalités qui pose problème.** Après avoir mis de côté la question des signes portés par les mobiles, il est temps d'y revenir pour mieux explorer le processus général d'incorporation des savoirs mobiles.

4. Un objet à incorporer plutôt qu'à lire : ce que révèlent les difficultés d'apprentissage

La nécessité d'apprendre l'objet montre aussi comment la négociation s'engage. Cette négociation met en jeu des capacités à appréhender le fonctionnement technique du téléphone (interface, etc.). Qu'est-ce qui est à apprendre, lorsqu'on manipule un téléphone ? Tout de suite, se profile une distinction entre objet matériel et interface, présente dans les discours techniques comme dans ceux des utilisateurs.

La navigation par menus, la façon dont on peut envoyer des messages par SMS, la manière dont on peut utiliser telle ou telle option : mettre le flash sur l'appareil photo, changer de sonnerie quand telle personne appelle, écouter son répondeur. Toutes les options que les notices et modes d'emploi regroupent habituellement sous le terme de « configuration », ou de « fonctions » : utiliser le « journal d'appels », le « répertoire », les « jeux », les « applications », le « navigateur », les « messages », le « calendrier », l'« appareil photo », les « réglages » sont bien des procédures qu'il s'agit de maîtriser.

Mais penser le téléphone portable uniquement à travers son interface, c'est entretenir l'illusion d'une technique disponible immédiatement, sans l'intervention d'une quelconque matière. Ce serait reprendre à notre compte, en tant que chercheur,

l'idéologie de la transparence : comme si les techniques se suffisaient à elles-mêmes, comme si elles ne donnaient pas lieu à manipulation, comme si les objets n'avaient aucune épaisseur. **Or c'est précisément dans l'articulation entre une manipulation et la compréhension d'un système auquel donne accès de manière plus ou moins logique ou évident l'interface que se joue l'usage technique du téléphone mobile.**

Michèle, 58 ans, vit à Mareil-Sur-Mauldre, un village de banlieue parisienne (78). Cela fait une dizaine d'années qu'elle utilise un téléphone portable. Elle ne se trouve pas très habile avec le téléphone, même si elle avoue avoir fait des progrès depuis qu'elle s'est mise à l'informatique. Pour elle, les deux activités sont similaires, et le fait de s'être confrontée au mode de fonctionnement de l'ordinateur lui facilite celui du téléphone :

« Maintenant que je touche un peu à l'ordinateur, ça me semble plus facile de me débrouiller avec le téléphone, parce que c'est un peu le même style de fonctionnement, surtout les nouveaux téléphones qui ont beaucoup de possibilités. **Le problème, c'est cette histoire de cliquer sur un truc et que ça réponde à ce que tu veux en fait.** L'ordinateur m'a fait comprendre pas mal de choses »

Ce qu'elle met en rapport, dans cette description entre ces deux objets, ce n'est pas une structuration ou un mode d'architecture précis, mais un geste qui lui permet d'entrer en contact et en négociation avec la machine : « cliquer sur un truc et que ça réponde à ce que tu veux ». Ce geste est au fondement de ses expériences personnelles de négociation.

Qu'est-ce qu'on apprend, au juste, lorsqu'on apprend à se servir de son mobile ? Il semble bien que la plupart des termes techniques employés dans les notices d'utilisation des mobiles ; « naviguer », « surfer », « réactiver », « envoyer », « récupérer des mails », « bloquer le numéro », « afficher », « transférer », « supprimer », « répondre », « enregistrer » « saisir » masquent l'interaction la plus couramment utilisée avec le téléphone : le geste d'APPUYER. On apprend à appuyer et on apprend surtout à comprendre les implications que ce geste entraîne. La difficulté vient du fait que ce geste, toujours le même, prend des valeurs et des significations différentes en fonction du moment où il est fait. **L'interface apparaît dès lors comme un système d'assignation du sens, qui permet de donner un sens variable à l'action unique d'appuyer pour permettre la manipulation de données et d'informations.**

Pour évoquer cette réalité, Michèle parle du « langage » du téléphone :

« Parce que c'est vrai que je ne lis pas toujours les choses... Le téléphone te donne des informations. Tu vois, t'as un message, ça c'est facile, je prends les icônes et je choisis les icônes que je veux. « Quitter », « sélectionner », c'est tout ça le langage. L'autre téléphone était plus compliqué. C'était un autre langage. Celui-ci par contre est beaucoup plus simple, car si je fais exactement ce qui est écrit, ça marche, je réussis. Dans l'autre ce qui est écrit ne correspondait pas à ce qu'il fallait faire. Là j'ai des petites images dans mon téléphone, je n'ai plus besoin de réfléchir »

Dans le cas du mobile, il ressort de manière particulièrement nette qu'une approche en terme de lecture des interfaces ne permet pas de comprendre pourquoi les gens parviennent ou non à utiliser les différentes fonctions. Michèle exprime également très bien pourquoi ceux qui y arrivent ne parviennent pas toujours à transmettre leur savoir à ceux qui n'y arrivent pas. Ils ont totalement incorporé les relations qui peuvent s'établir entre le même geste du pouce et le fait qu'il corresponde à chaque fois à des actions différentes :

« Des fois je t'ai demandé, mais tu ne me réponds jamais bien parce que c'est tellement évident pour vous [les jeunes] que tu vas trop vite : tu fais tac tac tac, et puis le truc est passé, je n'ai rien vu. Alors j'ai repris, j'ai recommencé, et puis les choses se sont éclaircies car j'ai compris. En essayant de bidouiller moi-même et puis en faisant attention, car je suis comme tout le monde, parfois je ne suis pas attentive aux choses. Mes copines sont plus douées que moi, car elles font toutes de l'ordinateur depuis plus longtemps. »

En effet, les signes indiqués sur les touches du clavier ne sont généralement pas pratiqués comme des signes à lire : la gestuelle prévaut à l'intellection des fonctionnalités de l'objet, et ce, chez les personnes âgées comme chez les plus jeunes. Ceux-ci s'empressent souvent d'oublier ce qu'ils ont accepté de regarder très provisoirement comme des signes à lire et sont donc bien maladroits dans leur tentative d'apprentissage aux aînés :

Ainsi de Martin, 22 ans, que nous avons observé alors qu'il répondait à la demande d'une dame âgée (85 ans) qui lui dit qu'elle aimerait elle aussi se servir des messages écrits et pas seulement « faire avec la voix » :

- C'est facile, dit le jeune homme, pour faire A par exemple, vous appuyez là.
- Où ça là ? répond la vieille dame qui a chaussé ses lunettes
- Sur le 2, et pour faire R vous faites 7, et pour faire deux R vous faites deux fois 7 ; pour le M vous appuyez sur le 6, etc... et comme ça vous choisissez toutes les lettres des mots que vous voulez écrire et ensuite vous choisissez à qui vous voulez l'envoyer et puis vous faites envoyer, dit-il tout en manipulant d'une main et avec une particulière dextérité le portable – comme s'il s'agissait de faire la preuve de la facilité par l'exemple, et en ne se privant pas de faire une démonstration de sa prouesse (voyez comme je suis habile)
- Donc, récapitule la dame âgée, pour le A c'est 2, le R c'est 6
- Non, le R c'est 7, je vous ai dit.
- Ah. Et le J, c'est combien alors ?
- C'est 5
- Donc A 2, J 5, et le R déjà ? Oh là là j'y arriverai pas. Je crois que je vais rester avec la voix, c'est quand même plus pratique.

Martin acquiesce, pressé, et prend congé sans chercher à comprendre l'objet du malentendu.

La performativité du geste semble dissociée de ce qui se passe sur l'écran qui mobilise un savoir intermédiatique particulier, une compétence de l'ordre de la reconnaissance des mêmes principes de fonctionnement, c'est à dire une pratique des objets par rapport auxquels fonctionne formellement et techniquement un mobile. La navigation des téléphones mobiles ressemble à celle qui gère une partie des interfaces informatiques, notamment en ce qui concerne l'activation des liens et la hiérarchisation en menus déroulants. Dans la plupart des cas, la reconnaissance des ressemblances de fonctionnement permet une transposabilité pratique sur le mode : « de toute façon, c'est toujours pareil ! » Cependant Georgette, qui n'a jamais utilisé d'ordinateur de sa vie et dont la découverte du mobile à plus de 80 ans n'a pas été sans poser de problèmes, avoue ne pas comprendre ce qui se passe sur l'écran qu'elle observe pourtant avec attention :

« Je ne comprends pas. J'ai une petite enveloppe en haut, ça doit quand même vouloir dire qu'il y a un message, non ? Et bien je fais ce qu'il faut pour l'écouter : 1, 2, 3 ça va tout seul. Et la dame me dit que je n'ai pas de nouveaux messages. Non mais c'est des menteurs ! »

Une des difficultés de déchiffrages des signes portés par les écrans et les touches du mobile tient au mélange des niveaux de motivation des signes. Certains semblent plus « naturels » que d'autres, comme le « petit téléphone vert », qui s'interprète facilement comme un signe positif d'ouverture, par opposition au rouge qui correspond à une fermeture, dans la plupart des cas. La « petite enveloppe » de Georgette correspond bel et bien à un message qu'elle donne à lire par une icône qui fonctionne par métonymie et qui s'oppose au « petit rouleau » indiquant sur la plupart des mobiles les messages vocaux, et réactivant un imaginaire pourtant obsolète de la bande audio. D'autres signes sont beaucoup plus arbitraires et ne se laissent découvrir que par explication ou expérimentation tâtonnantes, comme le fonctionnement du mode T9.

« C'est facile, il suffit d'appuyer sur la touche en bas à gauche pour faire défiler les mots possibles », explique Guillaume, 25 ans, à sa mère qui ne comprend pas comment se servir de qu'on lui a dit être une manière plus rapide de rédiger des SMS. **L'articulation entre l'organisation sémiotique de l'écran et celle du clavier semble réinventée par les parcours de lecture physiquement organisés par les utilisateurs qui tendent de fait à spatialiser leur approche de l'objet** : ainsi on ne sait pas dire ce qui est écrit sur la fameuse touche, mais on la visualise et surtout on la trouve du doigt très machinalement.

C'est l'une des dimensions très forte liée à l'apprentissage par incorporation au sens strict. Le tâtonnement, le « bidouillage », l'expérimentation correspondent à

ces modalités d'engagement physique de ces techniques intellectuelles. La lecture à proprement parler semble moins importante, et se retrouve à un autre niveau dans la faible utilisation des notices pour ce genre d'objet. Si Georgette ou encore Michèle ont tenté de se référer au « livre », selon l'expression de la première, ce fut sans succès, tant ce mode de médiation semble peu approprié à l'acquisition des gestes. Mais ceux qui peuvent leur montrer ne savent pas vraiment expliquer comment s'est produit l'apprentissage pour eux tant ils ont acquis les réflexes leur permettant de naviguer.

Conclusion

Le mobile est finalement un objet technique dont les modes d'incorporation relèvent d'une négociation physique et symbolique avec l'objet. Apprendre à s'en servir et maîtriser son mobile consiste à pouvoir associer les mêmes gestes à un ensemble de fonctionnalités comprises dans une boîte miniature qui oppose parfois de la résistance. L'approche développée ici consistait à prendre au sérieux les modalités concrètes de cette relation ambiguë à l'objet mobile qui se transforme en fonction de la **dynamique d'incorporation et d'excorporation** en quasi sujet partenaire, puis en objet réaffirmé dans son objectalité instituant pour l'expérience de soi du sujet qui développe d'ailleurs à son égard un certain nombre de compétences d'expertises. L'incorporation permet de rendre compte de l'ensemble des modalités réflexes qui structurent les usages du mobile. Il semble important de réaffirmer, comme nous l'avons constaté lors du travail de terrain que cette incorporation, si elle est plus ou moins facile ou rapide selon les sujets, dépend également fortement de l'objet. Elle n'est donc jamais évidente, ni définitive puisque des moments d'excorporation peuvent avoir lieu, quelle que soit la maîtrise apparente de l'utilisateur. **Il en est du portable comme d'une paire de chaussures : neuve elle peut faire mal aux pieds, il faut s'y faire. Incorporée, elle se fera oublier, mais pourra à la moindre occasion se rappeler à son propriétaire et lui faire éprouver ainsi les limites de son propre corps.**

Après avoir ainsi renversé notre manière d'envisager l'objet par rapport à l'étude précédente, en se demandant non plus comment l'objet était produit par les sujets, mais bien ce qu'il faisait aux sujets dans un rapport de négociation quotidienne qu'il serait absurde de vouloir faire disparaître¹⁵, revenons un peu sur une des dimensions spécifiques de l'objet mobile par rapport à son propriétaire : sa personnalisation.

¹⁵ C'est l'un des grands projets du design qui heureusement échoue pour le bonheur des utilisateurs plus attachés qu'on ne le croit à leurs difficultés.

IV. Le mobile est-il toujours aussi personnel ?

En 2005, l'une des caractéristiques fortes du téléphone mobile semblait être sa dimension personnelle. Nous avons scruté les opérations par lesquelles cet objet était transformé par les individus pour devenir un véritable objet intime, qui, nous l'avons rappelé, gravite comme peu d'autres dans la sphère corporelle de son propriétaire. D'objet de série produit industriellement, le mobile devenait progressivement une chose unique, singulière et singularisante, un objet qui ne se prête pas facilement, et dont il est difficile de se débarrasser. La difficile mise au rebut participait de ces rites intimes nombreux par lesquels nous nous assurons une relation unique avec « notre » portable.» A la fois **lieu d'archivage et boîte à secret, il se présentait comme une sorte de boîte noire individuelle**, pouvant révéler de son possesseur les petits événements de sa vie quotidienne. Si cette dimension d'archivage du quotidien semble toujours très forte, et même réactivée par des pratiques contemporaines, il semble qu'une nouvelle logique ait vu le jour permettant d'interroger la dimension réellement personnelle de l'objet.

1. Une 'boîte noire individuelle'

Le mobile reste pour beaucoup le lieu du secret qui expose d'ailleurs au risque d'être découvert. L'exploration des mobiles comme technique de surveillance d'un individu s'est même généralisée de la police ... au couple. En cas d'incident, retrouver le mobile d'une personne permet en effet généralement d'avoir accès à beaucoup d'informations sur elle. Au sein d'un couple, la relation d'une personne au portable de l'autre est tout à fait révélatrice de cette dimension : combien d'histoires d'adultère ont-elles par exemple été révélées par un SMS indiscret ou un numéro qui s'affiche de manière répétée ?

« Ils se sont séparés, elle le trompait. Il a commencé à avoir des soupçons jusqu'au jour où il a vu sur son portable... », Sébastien, 30 ans.

« Olivier ne laisse jamais traîner son portable, contrairement à moi. J'estime que je n'ai rien à lui cacher, mais bon. Lui, ça m'intrigue. Une fois j'ai regardé et je suis tombé sur un SMS bizarre : il avait déjeuné avec une fille et ne me l'avait pas dit. Du coup, je n'ai pas osé lui demander... », Cécile, 35 ans

« Si on « tombe dedans » c'est affreux, on peut tout reconstituer... les questions se multiplient. Faut pas être jaloux », Marc, 40 ans

Laisser son portable bien visible, c'est indiquer sa confiance ; le cacher, le ranger, c'est au contraire potentiellement éveiller les soupçons : de nombreuses stratégies visent à lutter contre cette éventuelle **traîtrise du portable. Une trahison qui peut d'ailleurs se manifester de manière particulièrement gênante dans les lapsus ou actes manqués auxquels donne parfois lieu le téléphone mobile.** Anne, 30 ans, raconte qu'elle a envoyé à sa mère un message d'amour adressé à son compagnon :

« Heureusement, il n'était pas trop torride, mais une fois c'était plutôt des reproches parce qu'on était en pleine dispute, et là, j'ai pas trop envie que ça sorte d'entre nous. J'étais mortifiée ! »

D'une manière générale, il semble que les utilisateurs gèrent leurs archives en anticipant le regard des autres. Certains effacent systématiquement tous leurs messages pour décourager les explorations. D'autres prennent soin de ne pas laisser trop longtemps certains messages qui « pourraient et mal interprétés », comme le souligne Julien, 28 ans. Au cours d'une interview, un trentenaire nous a avoué que sa campagne lui avait fait effacer les images « coquines » qu'il avait dans son mobile pour que nous ne puisse pas les voir ! Elle nous l'a confirmé par la suite :

« C'est trop personnel ! On ne peut pas montrer ça quand même. En temps normal, je ne dis pas, mais là pour une enquête ! »

L'espionnage de la boîte à secret est en outre devenu un ressort dramatique particulièrement efficace au cinéma, comme on le découvre avec surprise dans le dernier James Bond, *Casino Royale* (2006), réalisé par Martin Campbell. Dans les films précédents, l'agent 007 n'était pas le consommateur de mobile dont rêvent les opérateurs : quand il lui arrivait d'être équipé d'un portable, il ne l'utilisait jamais pour téléphoner, fidèle à son personnage de héros injoignable, qui refait surface après quelques péripéties en ayant neutralisé seul un certain nombre de menaces planétaires. Or, voilà que dans *Casino Royale*, James Bond est non seulement inséparable de son mobile, mais amoureux, si bien que le portable y joue son rôle le plus contemporain, à la croisée de l'identification policière et de l'espionnage du jaloux. C'est en fouillant dans le portable de celle qui lui a brisé le cœur, qu'il s'aperçoit 1. qu'elle l'aimait sans doute 2. que le méchant s'appelle Mr White. Comme traditionnellement dans les films d'action des dernières années, où tout l'enjeu est de gagner le combat de la communication, le mobile sera l'arme fatale, mais cette fois-ci, c'est en tant que boîte à secret – rôle inédit qui indique le déplacement de valeur sociale de l'objet.

Le portable reste aujourd'hui encore un lieu d'investissement intime majeur, pour lequel les pratiques de dissimulation constituent des révélateurs. Cette dimension s'est même creusée au point de produire des pratiques qui relèvent du travail du deuil, comme celle de conserver le plus longtemps possible le mobile d'un disparu¹⁶.

¹⁶ M. FERRARIS, dans son essai, *T'es où ? Ontologie du téléphone mobile*, fait lui aussi entre investissement intime et pratique de la relique, en évoquant une pierre tombale en forme de téléphone dans un cimetière israélien : « Pour moitié, en l'état actuel, le téléphone est une archive (que de choses on peut apprendre du portable d'un autre, si seulement on est indiscret !). Une tombe en forme de mobile, dans un cimetière israélien semble le suggérer sur un ton à la fois péremptoire et macabre. D'un côté, assurément, elle exprime une espérance de communication, le désir d'entretenir le contact, vu que le

Tous les interviewés concernés en témoignent, il est tout particulièrement difficile de supprimer le nom du défunt de sa liste de contact. « J'ai mis deux ans à pouvoir effacer le nom de mon père », dit Stéphane, 30 ans. Elisabeth, 37 ans, elle, ne s'est toujours pas résolu à supprimer le nom de son ami proche défunt, à qui d'ailleurs elle envoie parfois des sms, comme autant de bouteilles jetées à la mer, bien qu'elle sache que le numéro a été réattribué. Autre pratique de la relique auquel se prête cette machine à enregistrer, les opérateurs de téléphonie mobile reçoivent couramment des demandes de copie du message d'accueil du défunt, ou du dernier message que celui-ci a laissé à un de ces destinataires.

Il faut noter que des pratiques à rebours de cet investissement intime se développent, notamment chez les adolescents.

2. Vers un objet d'exposition et de scénographie... muséales

Notre enquête focalisée sur les adolescents et les jeunes invitent à nuancer cette hyperpersonnalisation du mobile. L'appropriation personnelle reste forte, mais elle est très souvent perturbée par les **conditions réelles de possession** de l'objet qui s'avère de plus en plus souvent considéré comme **éphémère**.

2.1. Un objet éphémère

Au fur et à mesure de nos rencontres avec des jeunes et des adolescents, nous avons été frappés de découvrir que bon nombre d'entre eux n'avaient qu'un portable de remplacement :

« Ah celui-là, c'est provisoire : j'en attends un mieux pour remplacer celui que j'ai perdu. »
« Moi j'ai fait tomber le mien dans la neige au ski, on essayait de le faire sonner pour le récupérer, mais on n'entendait rien. Ce mobile, c'est celui de ma mère, on se le partage. »
« Moi je me suis fait voler le mien il y a deux mois, alors pour l'instant j'ai repris celui de mon copain Ferdinand, c'est toujours mieux que rien ! »

Vols, casse, perte, échanges... le portable chez les jeunes apparaît souvent comme un objet précaire, voué à circuler. Les circuits peuvent devenir compliqués, comme l'indique le témoignage de Paul, 15 ans :

« Ah, celui-là, c'est celui d'Ibrahim. C'est sa mère qui lui avait filé quand elle a pu changer, mais comme entre temps, on lui en a donné un autre, il l'a passé à Ferdinand qui me l'a donné ! »

téléphone est ouvert. D'autre part, elle donne le nom du défunt : c'est un enregistrement, comme n'importe quelle autre pierre tombale », Paris : Albin Michel, 2005.

Ce qui importe en réalité, c'est bien moins l'objet précis, que d'avoir un mobile « qui fonctionne ». Toutefois, même quand les mobiles font l'objet d'une attention particulière, ils conservent leur caractère éphémère. Le **consumérisme** autour des mobiles contribue paradoxalement à désacraliser l'objet. Nombreux sont en effet ceux, jeunes ou moins jeunes pour le coup, à aimer en changer souvent. C'est par exemple le cas de Boyan, 20 ans, vendeur, qui possède trois mobiles différents et qui pour cela jongle avec trois opérateurs :

« Comme ça je peux assortir mon mobile à mes tenues, ou en fonction des lieux où je vais, bon ça dépend aussi du crédit qui reste sur chacun d'entre eux ! »

Nous pouvons aussi citer Sylvain, 20 ans :

« Pour moi, le portable, c'est comme un accessoire : je pense qu'il faut en changer souvent. D'ailleurs je me débrouille pour en avoir un pour l'hiver, noir de préférence, et un pour l'été, plus gai, gris par exemple. Je les revends, j'ai un plan dans un magasin. »

La recherche du meilleur ou au dernier mobile peut donner lieu à de véritables compétitions, comme dans l'entourage de Laura, 14 ans :

« J'ai une copine, enfin une connaissance, qui était dégoûtée. Elle était jalouse de mon portable, parce qu'il était tout neuf et super beau. Elle en a voulu un mieux, mais elle s'est trompée. Moi ça m'a fait rire : elle avait sans faire exprès acheté le modèle en dessous du mien ! »

Laura sera par ailleurs vexée que sa mère décide de s'offrir le même modèle qu'elle, lui faisant ainsi perdre son exclusivité. Elle trouve en revanche logique que son frère ait un meilleur portable qu'elle puisqu'il est plus grand et que lui « a commencé plus tard ! »

On retrouve finalement autour du mobile les mêmes phénomènes que ceux de la mode vestimentaire, entre « imitation et distinction »¹⁷. Ceux pour qui cette logique d'apparence fonctionne (ce n'est évidemment pas le cas de tous les jeunes, certains mettent au contraire un point d'honneur à n'avoir que des mobiles « pourris ») sont pris entre un désir d'avoir le modèle le plus original, le plus performant, le plus remarquable et le souhait d'être à la mode, ce qui relève nécessairement d'un certain conformisme.

Pour toutes ces raisons, **le fameux « doudou » des adolescents change souvent de forme ! Si l'objet mobile semble donc de moins en moins personnel, il s'avère ne pas être du tout investi comme un objet intime.**

¹⁷ G. SIMMEL, « La mode », in *Philosophie de la modernité*, rééd. Paris : Seuil, 1981

2.2. Les « partages audiovisuels »

Sur le terrain, les adolescents nous ont toujours montré leurs mobiles sans gêne, nous autorisant sans réserve à fouiller dans leurs menus, à regarder leurs messages, à visionner leurs vidéos. En réalité, il tendent à produire le terminal lui-même comme un **véritable espace de mise en scène identitaire et d'exposition de soi**, rompant avec la logique de boîte à secret.

Le mobile est un outil pour réaliser des **collections audiovisuelles** qui s'inscrit dans la tendance plus générale de 'l'égo casting'. Les adolescents passent en effet du temps à sélectionner des sonneries, à choisir des musiques, à s'échanger des logos¹⁸. Ils téléchargent des vidéos, se les font passer par différents moyens, le plus prisé étant le système bluetooth. Fabriquant de **petits objets multimédias à leur image, ils constituent pour les autres de véritables petits musées destinés à être visités**. Paul, 15 ans, nous invite par exemple à découvrir sa passion pour la pêche par l'intermédiaire d'un photomontage, de petits films et d'icônes triées sur le volet. Laura et Victoria comparent leurs photographies des concerts de Diam's et de Bénabar. Gaetan se met en scène comme un véritable fan de foot, téléchargeant les « pubs Nike pour avoir les actions sportives », avec en version « inédite l'hymne de l'OM ! »

L'une des dimensions fondamentales des usages du mobile concernant les images est en effet que **tout ce qui s'archive sur un téléphone n'a de sens que si cela peut être montré**, comme l'indiquent les propos suivants, tirés des interview :

« Moi je fait un peu tourner les vidéos, après je les efface. », Julien, 28 ans
« Des fois je mets mes photos sur mon ordi, mais après je les remets sur mon portable, dans l'ordi, je ne peux pas les montrer, ça ne sert à rien ! », Mathieu, 17 ans

De fait, les mobiles passent de mains, en mains, on se penche sur les écrans, on regarde ensemble pendant que le propriétaire « fait la visite guidée ». Lors d'entretiens collectifs, à chaque fois qu'un interviewé m'a montré quelque chose, les autres ont demandé à voir aussi ! S'ouvraient alors de grands **moments de visionnage collectif**.

Le mobile sert en outre à produire de petits concerts publics : chacun fait entendre ses goûts musicaux, ce qui n'est pas sans poser des problèmes de saturation sonore, comme nous avons pu le constater dans les cafés ou les Mac Donalds où les jeunes nous donnaient rendez-vous.

¹⁸ Il est mal vu d'avouer payer pour cela. Nous n'avons donc rencontré que des adolescents qui avaient soi-disant eu leurs logos ou leurs sonneries par des copains. Ceux qui peuvent téléchargent des fichiers et les font ensuite circuler, dans une logique générale de rentabilisation et de partage sur laquelle nous reviendrons dans la Partie II.

Le mobile est un objet sans équivalent dans l'univers des adolescents. Très beau cadeau, il fait totalement partie de leur quotidien. En revanche, il n'est pas pour eux l'objet d'un investissement trop personnel ni trop intime. **Il en est de leurs mobiles comme de leurs blogs : rien de très confidentiel n'y est produit, mais plutôt une forme d'exposition publique de soi et de son univers.** Les nouveaux usages filmiques et photographiques réactivent d'ailleurs l'un des ressorts de la photographie et du film de famille mis en évidence par Roger Odin : le fait que les appareils de prise de vue, puis les moments de diffusion, permettent d'organiser un « **jeu à plusieurs** », dans lequel les interactions et les moments passés ensemble priment sur le contenu de ce qui s'échange¹⁹.

Ces usages très courants chez les jeunes peuvent également être observés, de manière plus exceptionnelle chez les adultes.

Le mobile apparaît en 2007 comme un objet doté de capacité de métamorphose. Devenant tour à tour une machine à écrire des SMS, un appareil photo, un réveil, une messagerie électronique ou encore bien, sûr un téléphone, il est vécu comme un objet unique, à chaque fois réinventé comme plein par son utilisateur. Ce n'est donc plus l'image du « couteau suisse », élaborée par Serge Tisseron qui semble le mieux rendre compte de la polyvalence de l'objet.

Les nouveaux usages s'inscrivent dans une **panoplie augmentée** qui comprend les objets dont disposent les destinataires des messages. **Les logiques d'arbitrage entre les différents outils communicants de cette panoplie ne relèvent pas simplement d'une quête d'optimisation mais bien d'une recherche d'effets sur l'autre** faisant intervenir une pluralité de facteurs. Parmi eux, **le coût joue une place importante et ambivalente**. Le souci d'une gestion économique rencontre également des formes de déni pouvant conduire à des débordements ou à des dépassements.

La posture de maîtrise que nous avons mise en évidence en 2005 nous semble aujourd'hui plus précaire en ce qui concerne le rapport à l'argent, comme en ce qui concerne les relations à l'objet en tant que tel. Si maîtrise il y a, il s'agit d'une **maîtrise**

¹⁹ R. ODIN, « Les films de famille : de merveilleux documents. Approche sémio-pragmatique », in *Le film de famille. Actes du colloque*, sous la direction de Nathalie Tousignant. Bruxelles : Publication de la Faculté Universitaire de Saint-Louis, 2004

conditionnelle. Une attention portée aux récits d'échec, aux 'ratages' et aux difficultés d'apprentissage nous permet d'envisager l'usage du mobile comme une '**négociation**' au cours de laquelle il se trouve quasiment érigé en partenaire. **Trouvant sa place de manière privilégiée dans la sphère corporelle de son propriétaire, le mobile se trouve en réalité pris dans une dynamique d'incorporation et d'excorporation : il passe du statut de prothèse s'inscrivant dans la continuité du corps à celui d'objet extérieur qui éventuellement oppose de la résistance.**

Ces nouvelles dimensions n'étaient sans doute pas absentes de notre relation à l'objet en 2005, mais nous n'avions pas exactement envisagé le mobile sous l'angle de ce qu'il pouvait nous faire. En revanche, **il est un changement qui mérite d'être souligné avec force : d'hyper individuel, voire intime, le mobile est devenu, pour certains et notamment les jeunes, un objet qui ne relève plus du tout d'une logique du secret ou de 'boîte noire individuelle', mais bien un lieu d'exposition quasi muséale. Le 'partage audiovisuel' est en effet devenu très important dans les nouvelles pratiques mobiles et montre qu'il organise des jeux qui se jouent à plusieurs.** C'est désormais sur cette dimension collective des usages du mobile, longtemps considéré comme un objet d'usage singulier que nous allons nous pencher.

Partie II.

Partages téléphoniques : les dynamiques collectives d'usage d'un objet individuel

En 2005, le mobile, outil personnel par excellence, faisait plutôt l'objet d'usages individuels. La joignabilité 'directe' des personnes attirait d'ailleurs une large partie des attentions, notamment de la part des chercheurs qui évoquaient le mobile sous l'angle d'un 'contact permanent'²⁰. Représentant dans bon nombre de discours la déliquescence du lien social et de nouvelles formes d'incivilité menaçant le 'vivre-ensemble' contemporain, le mobile était associé à un discours sociologique dominant sur l'atomisation d'une société de plus en plus individualiste.

Nous avons déjà montré comme les gens s'arrangeaient avec leur joignabilité, en déployant une multitude de stratégies singulières. Nous avons également mis au jour un écart important entre l'importance de l'incivilité dans les discours et la réalité beaucoup plus harmonieuse des pratiques. En 2007, il semble qu'un pas ait été franchi : **aux modes de faire individuels se superposent de véritables usages collectifs voire collaboratifs, notamment autour du partage des forfaits et des pré-payés**. En outre, **des règles de savoir-vivre mobile se stabilisent et des formes de 'convenances' émergent**, remettant en question certains des mythes autour de la téléphonie mobile. Il s'agit donc ici d'explorer ces **nouvelles sociabilités mobiles** et d'envisager sous un jour différent la question des civilités de cet objet à la fois plus banalisé, plus partagé mais également de plus en plus souvent 'incriminé'.

I. Usages collaboratifs du mobile : les dessins collectifs

On ne peut désormais plus seulement considérer le mobile sous le seul angle d'un usage singulier ou individuel. De nombreuses situations permettent de comprendre les logiques de partage qui se sont progressivement mises en place. Nous exploiterons ici plus précisément deux de nos enquêtes 'focalisées', celle sur les usages du mobile en famille et celle concernant les pratiques des adolescents. La première permettra d'indiquer les ressorts des usages collaboratifs du mobile, la seconde d'indiquer la manière dont le mobile intervient dans la production des collectifs contemporains.

²⁰ J. E. Katz, M. Aakhus, *Perpetual contact. Mobile Communications, Private talk, Public Performance*. Cambridge : Cambridge University Press , 2002.

1. Le mobile, une « affaire de famille »

Le mobile occupe une place aujourd'hui incontournable dans les familles, quels que soient leur niveau de vie, leur localisation géographique ou plus globalement leur milieu social. Il fait l'objet d'une attention collectivement exercée aussi bien de la part des adultes que des enfants et sert de manière générale la dynamique familiale. Le rapport aux coûts joue un rôle prépondérant dans l'organisation des formes de collaboration téléphonique. Il trouvera donc une place privilégiée dans notre approche. Nous considérons en effet que les relations d'argent ne se situent pas à la marge des usages mobiles mais bien au centre, qu'elles les configurent voire les structurent et de ce fait relèvent d'une étude sur les comportements et les interactions sociales. Précisons que le rapport au coût recouvre pour nous à la fois la simple prise en compte du coût des actes téléphoniques ('je pense au prix que ça coûte/je n'y pense pas'), mais surtout la perception de ces coûts ('c'est coûteux/peu coûteux'/gratuit). Cette perceptions distingue souvent des coûts 'objectifs'. Ainsi, les forfaits 'illimités' sont bien payants, mais sont généralement perçus comme des formes de 'gratuité'.

1.1. Le coût au cœur des usages familiaux

Le rapport au coût est tout d'abord **un très bon indicateur** de la valeur prêtée par les membres de la famille aux échanges téléphoniques familiaux par rapport aux appels amicaux ou professionnels. Il sert en quelque sorte à produire les relations familiales comme des relations privilégiées.

Le rapport au coût **discrimine véritablement les modes de sociabilité familiaux/non familiaux**, et ce, de façon très dissymétrique pour les parents et les enfants. En effet, pour, les parents « quand on aime on ne compte pas ». Le mode d'échange téléphonique dans la famille proche se définit par une absence de comptabilité. Ces échanges se caractérisent, selon les termes de Florence Weber²¹, par un fonctionnement de « **spirale d'échange auto-entretenu** », **routinisée, propre à une logique de « maisonnée** » où le don et le contre-don sont indistincts, contrairement à une logique de parentèle qui serait fondée sur la réciprocité inter-personnelle.

Chez les 'enfants' qu'ils soient adolescents ou plus âgés, les échanges téléphoniques familiaux font l'objet d'une **comptabilité affective** qui est une pratique totalement assumée, et qui distingue les échanges familiaux des échanges avec les copains. La pratique qui consiste à « évaluer » ses relations en fonction de leur coût est présentée

²¹ F. Weber, *L'économie domestique, entretiens avec Julien Ténédos*. Aux lieux d'être, Paris : 2006.

comme une sorte d'évidence. Les interviewés opèrent avec une grande facilité une « traduction comptable » de leurs relations affectives :

- « Au début du forfait, j'appelle ma grand-mère avec mon portable, mais pas à la fin... » (étudiante, 25 ans)
- « Je vais pas gâcher un sms pour ma mère » (lycéenne, 18 ans)
- « Je réponds jamais à ma sœur quand elle m'appelle, parce que je préfère ne pas gâcher et avoir plus pour mes copines ... » (étudiant, 20 ans)

En outre, les types de relations contractuelles avec l'opérateur (forfaits avec ou non formules illimitées et prépayés) constituent un **'cadre' particulièrement constituant** pour les échanges en famille. Le résultat des enquêtes portant sur les types de relations sociales qui se développent via le mobile au Japon²² indique que le keitai renforcent les liens entre proches plutôt qu'entre des membres éloignés de la famille, ou des connaissances lointaines.

Nous faisons quant à nous un constat un peu différent, qui fait intervenir la variante du coût, jamais évoquée par ces chercheurs japonais. On note certes un **effet d'entraînement** (ou 'd'emballement') dans les échanges téléphoniques entre proches, au sein de la famille, comme au sein d'autres cercles. Les questions d'organisation tendent à s'« externaliser » au moyen du téléphone mobile qui devient l'outil par excellence de la coordination : on reporte au moment téléphonique la prise de décision, les circonstances de rencontre ...

- « Je t'appelle et on verra ce qu'on fait ce soir. »
- « On s'appelle pour se dire où et quand on se retrouve ou si je viens te chercher ou pas à la sortie du lycée. »

Et la fréquence exponentielle des appels de coordination autorise une autre forme d'échange téléphonique : les échanges qui visent à partager sur le moment une situation vécue. On s'appelle et plus on s'appelle pour s'organiser, plus on peut s'appeler pour faire part d'impressions.

Mais notre enquête a aussi révélé que **le mobile est bien un moyen d'entretenir des liens familiaux distants**. Ces liens sont même parfois conditionnés de façon particulière par la relation au coût de la communication téléphonique, comme dans cette famille africaine recomposée qui vit en banlieue, avec peu de moyens, et dont les 2 enfants adolescents ont des mères éloignées géographiquement du domicile de leur père.

Le moment dans la soirée où l'on passe à illimité est un seuil structurant pour les habitudes du foyer. Depuis l'illimité, l'heure du repas a été avancée pour que chacun puisse être libre pour appeler ou recevoir un appel. Le garçon de 16 ans ne donne jamais de rendez-vous à ses copains pendant cette plage horaire parce qu'il sait qu'il

²² M. Ito, D. Okabe, M. Matsuda, *Personal, Portable, Pedestrian. Mobile Phones in Japanese Life*, The MIT Press, Massachusetts Institute of Technology : 2005

aura peut-être l'occasion de parler à sa mère qui travaille de nuit mais reste joignable sur son portable.
Le père, quant à lui, fait des photos et a appris à les télécharger sur Internet : les appels téléphoniques sont consécutifs aux échanges d'images par mails : « comme ça on commente les photos par téléphone le soir. »

On le voit à travers cet exemple, les dispositifs de forfait et de cartes ménagent de véritables **scènes sociales** qui sont à la fois des moments et des cadres de rendez-vous réguliers entre des personnes qui se voient peu, comme le sont des réunions à date fixe ou des activités où l'on sait d'avance que l'on va retrouver telle ou telle personne (des cours de gym, la brocante, un voyage en métro...)

« Comme il me reste toujours 30 min - 1 heure à la fin du mois avec mon forfait, j'en profite pour appeler ma cousine des Pyrénées : maintenant c'est devenu notre RV, à la fin de chaque mois, on papote avec le temps qu'il me reste sur le forfait. », Jeannine, 72 ans, Alsace.
« On n'a même pas besoin de se le dire mais on sait qu'on va s'appeler une fois pendant les WE avec mon illimité », deux sœurs éloignées géographiquement, dans une famille marocaine en banlieue parisienne.

Ces forfaits ont alors force de 'programme', de la même manière qu'un programme télé peut infléchir les habitudes de vie : Anne, 32 ans, me dit qu'elle s'arrange tous les soirs pour que l'heure de son dîner coïncide avec l'heure de sa série préférée sur France 3, comme Marie, 40 ans, fait en sorte de dîner plus tard car 21 heures est l'heure de l'illimité, où elle appelle son amoureux souvent en déplacement sur son mobile.

1.2. Le mobile familial

La famille est surtout le cercle relationnel privilégié pour la mise en place d'une pratique aujourd'hui très répandue : **l'optimisation collective des communications téléphoniques**. La régulation de sa consommation ne passe plus aujourd'hui seulement par la restriction, mais aussi par **une gestion stratégique des avantages de chaque membre du réseau social**, en famille comme entre amis. Claire, 37 ans, institutrice, explique par exemple :

« Depuis que tout le monde a un portable, je me dis qu'il faut savoir profiter aussi des forfaits des autres : pas forcément téléphoner moins, mais téléphoner mieux... »

Dans le cercle familial, cette gestion stratégique est facilitée par la cohabitation : ainsi le week-end Paulette utilise-t-elle systématiquement le mobile de son mari pour appeler les fixes et les portables 'compatibles, alors que lui utilisera son mobile à elle, tous les soirs de la semaine.

Optimiser son forfait nécessite de **dépasser le niveau strictement individuel** et de penser en termes de **combinatoire collective entre plusieurs canaux et plusieurs types de forfaits**. Les types de relations contractuelles avec l'opérateur (forfait ou pré-

payés) interviennent alors dans les arbitrages comme des outils de communication : appellera-t-on d'un fixe, ou d'un mobile illimité le soir ?

« J'appelle ma copine SFR le soir parce que je paye pas à partir de 20 heures, et le WE c'est elle. Mon frère lui m'appelle toujours la journée du téléphone fixe de son travail » (Aurélié, 18 ans)

Enfin, la prégnance de la question du coût a contribué au développement au sein du domicile familial **de pratiques d'usages partagés** : à l'instar du rôle que joue le fixe pour les communications vers des fixes, certains mobiles au sein des foyers assument très facilement le rôle de mobile 'familial'. C'est le mobile professionnel du père, ou un mobile avec un type de forfait choisi pour donner lieu à un usage abondant et familial qui se trouve élu mobile collectif. Il a alors sa place consacrée dans l'appartement ou la maison pour que chacun puisse l'utiliser.

1.3. Le mobile, outil de co-gestion.

Le mobile se présente finalement en famille comme un **outil de co-gestion** entre les parents et les enfants

Il se présente en effet tout d'abord comme un **objet de transaction** : les dépenses liées au mobile sont la première chose dont on parle. Dans chaque famille interrogée, on recueille le récit d'un dépassement spectaculaire, qui est le fait d'un ou des enfants, ou bien celui d'un des deux parents.

« Au début, ça pouvait être des dépassement de 200, 250 euros : tu te souviens, quand tout ton argent de Noël y est passé et que tu as dû emprunter à Mami ? dit Isabelle en s'adressant à son fils Kevin, 19 ans. L'argent, c'est pas son truc ! »

Ces récits sont souvent catastrophistes et exagérés (l'autre parent, ou l'enfant lui-même intervient pour rétablir la vérité), mais empreints d'une grande complaisance : on rit des « exploits » du petit dernier, on raconte les « bêtises » de sa femme dans les premiers mois de son abonnement, comme des souvenirs appartenant à la mythologie familiale. Cette co-gestion est vécue par les parents comme l'occasion d'un **apprentissage à la gestion** pour les enfants, comme le souligne par exemple Yvonne à propos de ses deux filles de 16 et 19 ans :

« Mon mari et moi préférons qu'elles gèrent elles-mêmes. C'est pour ça que nous n'avons jamais opté pour le forfait bloqué : cette dépense, il faut aussi qu'elle ait une fonction pédagogique. Elles s'occupent de tout toutes seules : payer la facture, gérer les dépassements, et changer de forfait s'il le faut. Evidemment, en cas de dépassement, je les aide en douce (mon mari, lui, est plus radical). »

La relation maternante d'apprentissage à la gestion devient un modèle de relation qui peut se nouer autour du téléphone. C'est une relation que certaines

mères clientes souhaitent ou apprécient de voir s'installer avec l'opérateur : c'est ce que nous dit, par exemple, cette mère célibataire de 43 ans (infirmière) :

« Quand ma fille a dépassé beaucoup, j'ai une grande discussion avec elle, on essaye de trouver des solutions ensemble, et ensuite ça rentre dans l'ordre, jusqu'à qu'il y ait un nouveau problème, lié par exemple à une nouvelle fonction qu'elle découvre. Moi, c'est pareil, j'apprécie que mon opérateur m'appelle pour me dire que j'ai de fréquents dépassements et qu'il y a une solution plus avantageuse à trouver »

Cet apprentissage est souvent mis en relation par les interviewés avec celui que dispensent les enfants aux parents – l'initiation à la technologie. Ce double apprentissage (apprendre à gérer/initier aux nouveautés technologiques) conduit les membres du foyer à assumer des **rôles très clairement définis et facilement revendiqués**.

Le rôle le plus évident est celui de '**gestionnaire en chef**', qui est très souvent incarné la mère, pour qui le téléphone est tout à la fois **cordon ombilical, cordons de la bourse, rênes du foyer**....

Parmi les familles que nous avons rencontrées se distinguent deux manières d'occuper ce rôle : soit la gestionnaire en chef conçoit ses fonctions comme transitoires, et veille à l'évolution des solutions contractuelles vers plus en plus d'autonomie, soit, à l'inverse, la prise en charge est totale, et cette relation est un moyen de garder un lien fort avec des enfants, prêts à quitter le nid. Le coût du téléphone sert alors à garder contact, quand il devient inopportun d'utiliser ce moyen de communication pour rester en lien avec son fils ou sa fille. Marie-Thérèse dont le grand garçon a quitté la maison pour faire des études d'ingénieur dit par exemple :

« Parler, une fois par mois, du forfait et du dépassement (que je paye) est une façon de parler avec mon fils de ses amis, des personnes à qui il téléphone, de ce qu'il fait le soir – autrement il ne me dit rien, et râle quand je l'appelle trop souvent pour lui demander des nouvelles »

Quant à Paulette, mère d'une famille recomposée de 7 enfants, elle assume son rôle à la façon d'un courtier. Dès le début de l'entretien, elle nous le dit tout net : « je suis la gestionnaire de la famille pour le téléphone », rôle qui consiste pour elle à conseiller les uns et les autres de ses enfants et des enfants de son compagnon, âgés de 17 à 24 ans, dans le choix du forfait, à prendre à sa charge les forfaits des 4 enfants (qui ne sont pas les plus jeunes) qui préfèrent rembourser tous les mois leur mère plutôt que « s'embêter à payer une facture tous les mois à un opérateur » , comme le souligne Julie, 20 ans.

Ce rôle produit son symétrique : celui de l' **'administré consentant'** . Ainsi Virginie, 26 ans, qui est mariée depuis 6 mois, continue-t-elle de faire administrer son forfait par sa mère :

« Elle ne m'emmène pas son linge, mais c'est tout comme, parce qu'elle a toujours son abonnement à mon nom, et elle me rembourse tous les mois.... Et c'est pratiquement la moitié de son salaire qui y passe, mais ça la soulage de pouvoir en parler avec moi au moment de payer. Je suis son Jimminy Criquet. »

Un autre binôme apparaît associant les 'experts' aux 'novices'. Marine, 19 ans, souligne par exemple :

«C'est toujours à mon frère qu'on demande dans la famille quand on veut changer de téléphone ou de formule contractuelle, c'est lui qui collectionne les brochures, ou qui connaît tous les sites comparatifs sur Internet.»

Elle demande également à son frère de l'accompagner dans son magasin de téléphonie mobile, ou s'il n'est pas disponible au moment voulu, de la préparer à l'échange avec le vendeur :

« Il m'a dit, tu lui demandes 3 choses, si c'est 3G +, combien de méga pour l'appareil photo, et surtout tu prends pas un coulissant ».

A l'instar de Marine, nombreux sont ceux qui s'arment de conseils d' « experts » de leur entourage pour se préparer au choix : on note une tendance au « choix sur-équipé », pour employer un terme utilisé par les sociologues et anthropologues des relations marchandes²³, et qui désigne le savoir préalable qu'on fait intervenir dans l'interaction avec le vendeur. Or, l'expertise d'un proche est un élément-clé de l'équipement du choix : il suffit d'observer les scènes d'échange avec les vendeurs pour constater que les chalands font très souvent référence à un conseiller personnel, ou consultent une liste de questions, ou d'indications.

Face à l'expert se trouve évidemment son inverse, c'est-à-dire une personne qui s'annonce ou s'affiche comme **néophyte**, « n'y connaissant rien », par contraste avec celui qui est consulté en cas de problème ou de situation de choix.

1.4. Les relations familiales mobiles

Les usages du mobile en famille apparaissent comme l'expression inversée des modes de relations familiales. Deux configurations se sont dessinées dans les familles que nous avons rencontrées.

²³ F. Cochoy, *Sociologie du packaging, ou L'âne de Buridan face au marché*. PUF, Paris : 2002, et Th. Debril, S. Dubuisson-Quellier, « Marée », « Charcuterie Traiteur », Le rayon traditionnel en grande surface, lieu d'experimentation », *Ethnologie française*, N°1, 2005.

- Dans la première, **le foyer est un centre pour les membres de la famille, un espace de réunion familiale quotidienne, et de dialogue.** Les appels sur mobile entre les membres de la famille servent presque exclusivement à l'organisation du quotidien et à la réassurance. Les sms (surtout entre la mère et les enfants, ou entre les parents) permettent par exemple des échanges affectifs qui ne peuvent pas se dire. « Tu sais je t'aime ma fille, même si je le dis pas », écrit une mère à sa fille de 15 ans, après une dispute à propos d'une sortie refusée.

Les usages familiaux du mobile sont vécus comme une forme 'd'externalisation' des relations directes. Il est l'outil qui prend en charge les 'excédents', ce qui ne se vit pas dans les relations de face-à-face : les rendez-vous qu'on n'a pas pris précisément, les mots d'excuse ou d'affection qu'on ne s'est pas dit.

Pour autant, **ces appels et ces messages s'inscrivent naturellement dans la spirale des échanges quotidiens – comme si le média était inexistant : ils sont majoritairement perçus comme peu coûteux, même quand ils sont fréquents (pour les parents, rappelons le).**

- Dans la deuxième configuration, le foyer est un point de rencontre parmi d'autres. C'est le cas pour les familles recomposées, ou pour les familles avec de 'grands enfants'. Les appels couvrent tout le spectre des échanges et concernent un plus grand nombre d'acteurs. Ils servent à **organiser un quotidien plus complexe et imprévisible**, à maintenir des liens parfois distendus, et à remplacer la présence. Pour les familles recomposées, le mobile permet l'accès direct à la personne.

Le mobile devient alors une forme de centre et de plaque tournante pour les différents membres. Ces appels sont aussi ceux que l'on maîtrise le moins et que l'on croit les plus dispendieux.

Un autre élément important mérite d'être souligné quant à l'intervention du mobile dans les rapports parents-enfants. Il s'agit de la **dissymétrie des relations « mobile »** déjà à l'œuvre dans les différentes formes de comptabilité affective que nous avons mises en évidence plus haut. La famille est en effet un cercle où les relations téléphoniques via le mobile ne sont pas réversibles. Des parents vers les enfants, le mobile a une vocation centripète. Il permet de centraliser les relations familiales. Le mobile apparaît comme une sorte de « veilleuse ». Des enfants vers les parents, le mobile a une vocation centrifuge. Il permet d'être en famille tout en restant en contact avec ses copains, comme le dit sans ambiguïté Claire, 18 ans :

« C'est grâce à mon mobile que je supporte les repas de famille le dimanche, avec mes grands parents, ça dure des heures, c'est l'horreur, alors j'envoie des sms sous la table à mes copines pour leur dire »

Cette dissymétrie se traduit de façon manifeste par le type de pratiques téléphoniques à l'œuvre entre parents et enfants : ce sont bien évidemment les parents qui 'appellent', tandis que les enfants « bipent » !

Cette dissymétrie constitutive des rapports parents-enfants se ressent par ailleurs dans les représentations qu'ils donnent de ces rapports. Alors que les parents font du mobile un outil de surveillance discrète et de réassurance favorisant la prise d'autonomie progressive de leurs enfants, les **adolescents quant à eux n'évoquent ce contrôle exercé par les parents**. Jamais il n'en a été question en entretien, contrairement à ce que nos lectures nous avaient fait imaginer. Corinne Martin qui a consacré sa thèse de doctorat « aux représentations sociales du mobile chez les jeunes adolescents » avait en effet mis en évidence l'existence d'une tension à l'œuvre autour des questions d'autonomie²⁴. Bonnes relations, confiance, absence... les parents semblent se sentir rassurés par les portables et les adolescents, le plus souvent très pragmatiques, jouent le jeu, comme le confirme Julien, 15 ans, à qui nous avons dû poser explicitement la question :

« On prévient, comme ça on est tranquille ! »

Ibrahim, 15 ans, souligne :

« Moi, ça a du m'arriver une seule fois que ma mère m'appelle et n'arrive pas à me joindre. Le reste du temps ça marche bien »

En réalité, ils tirent parti de tout ce qu'offre le mobile pour déjouer les modalités de « contrôle social » qu'il permet de réaliser, ainsi qu'invite à le penser Ferdinand :

« En fait quand je ne veux pas parler avec ma mère, je ne sais pas, parce que j'ai trop bu ou quoi. Et bien je me dépêche de lui envoyer un texto, ça coupe court. On se débrouille quoi, ce n'est pas un problème. »

Finalement, le **mobile intervient selon des modalités variées dans la réaffirmation des relations familiales**. Les familles lui accordent une place importante et dessinent nettement des formes majeures d'usages collaboratifs.

²⁴ C. MARTIN, *Représentations sociales du téléphone portable chez les jeunes adolescents et leur famille. Quelles légitimations des usages ?* Thèse de Doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, sous la direction de Jacques Walter. Université de Metz, 2004
Ses interprétations s'inspirent sur ce point des travaux du sociologue de la famille François de Singly
F. de SINGLY, *Etre soi parmi les autres. Famille et individualisation*. Paris : L'Harmattan, 2001

2. Partages mobiles entre amis et plus si affinités... le mobile dans la définition des collectifs

Une attention portée sur l'usage du mobile entre amis permet d'étendre une large partie des observations faites en famille. Le partage et l'optimisation des forfaits, mais également les prêts ou la production de mobiles collectifs dans des groupes joue en effet à plein. Le choix d'un opérateur peut même être orienté par la prise en compte des opérateurs de ceux avec qui on souhaite être le plus souvent possible en lien. De petits groupes par se dessinent donc en fonction des opérateurs grâce aux offres qui vont dans ce sens, comme les « numéros préférés », ou encore « les illimités. »

Contrairement toutefois à ce qui se passe en famille, où la hiérarchie des rôles est plus ou moins stabilisée et où le mobile tend à renforcer des liens considérés comme évidents et qui lui préexistent, il constitue un puissant opérateur de configuration des collectifs. C'est donc sur ce point que nous allons insister désormais : à partir de l'observation de l'usage du mobile chez les jeunes et en particulier chez les adolescents, il s'agit de comprendre **comment il intervient dans la constitution d'une pluralité de collectifs, allant du réseau d'anonymes au marquage des relations les plus exclusives.**

2.1. Des partages entre solidarité et hiérarchie : le mobile au sein du 'groupe'

Nous l'avons indiqué, les adolescents usent des mobiles et des forfaits des autres dans un souci d'optimisation et de rentabilité générale, comme en famille. Si le mobile en famille renforce ou révèle une hiérarchie existante et vécue comme naturelle, il n'en est toutefois pas de même entre amis, où **les rôles mobiles sont à inventer.**

En effet d'un certain point de vue, les différents mobiles disponibles au sein d'un groupe d'amis plus ou moins proches servent à produire le groupe comme tel. Ils permettent d'organiser les rencontres, d'arranger les soirées, de réactiver les liens dans une **logique de rassemblement non centripète**, puisqu'il y a rarement un seul centre, mais bien une pluralité de noyaux autour desquels se produisent les événements de la sociabilité adolescente. Les mobiles rendent possible une cohésion de la 'bande' dans laquelle l'individu s'inscrit de manière métonymique comme une **partie dans un tout**. De nombreuses fluctuations sont à l'œuvre dans ces processus

qui peuvent être comparés, toute proportion gardée, bien évidemment à une sorte d'essaim d'abeilles.²⁵

Les frontières de ces rassemblements centripètes sont d'autant plus floues que les adolescents passent beaucoup de temps à s'échanger des numéros. A chaque fois que nous avons donné le nôtre à l'un d'entre eux pour convenir d'un rendez-vous, tous les autres sortaient également leur mobile.

Ce **phénomène satellitaire** dans lequel le mobile joue un rôle fondamental, fonctionne le plus souvent par la **redondance** : les SMS s'échangent dans tous les sens, sont confirmés par des appels, sont repris sur MSN, et finalement les jeunes se retrouvent dans quelques lieux, toujours les mêmes entre chez eux, leur établissement scolaire, un ou deux cafés, le square du quartier... Un simple extrait de conversation arraché au bruit du métro parisien suffit à nous en convaincre. Il s'agit d'une jeune fille d'environ 15 ans qui répond au téléphone :

« Vas-y dépêche toi, je n'ai presque plus de batterie ça va couper ... Ah bon mais je t'ai dit sur MSN que je partais dans deux minutes, enfin que j'allais arriver dans 10 min... Mais tu étais en train de tchater, j'avais pas compris que t'étais partie ... Dépêche toi je n'ai plus de batterie... Bon mais t'aurai pu me prévenir quand même... Au fait c'est où le rendez-vous... dépêche toi... bon Ok comme d'habitude, à toute »

S'il contribue à l'existence de groupes d'interconnaissance aux frontières plus ou moins définies, le mobile tend également, et ce notamment par le rapport à l'argent qu'il instaure, à produire des rôles inédits. Parmi les figures possibles, deux se dessinent nettement : celle du '**banquier téléphonique**' qui dispose d'un forfait ou à qui il reste toujours du crédit (généralement il peut dépasser sans prendre trop de risques familiaux) et en miroir celle du '**taxeur**' sans mobile (parce qu'il l'a perdu ou se l'est fait voler) ou sans crédit (parce que le système des pré-payés les laissent toujours sur la paille, ou que leur forfait est bloqué). Ces deux figures fonctionnent dans une économie bien huilée. Cela se fait de demander un SMS ou quelques unités pour appeler, comme cela se faisait autrefois d'emprunter une carte

²⁵ Les logiques collectives sont fondamentales à l'adolescence. Il faut toutefois tordre le coup à une vision trop tribalisante de ces groupes qui véhiculent implicitement un héritage anthropologique néo colonial. Tout d'abord, les jeunes sont loin d'avoir des pratiques homogènes au sein des 'bandes' qu'ils traversent. Le terrain fait au contraire apparaître de grandes divergences, notamment en ce qui concerne les usages des nouvelles technologies en général et donc du portable en particulier. Dans un même groupe, il peut y en avoir un qui passe trois heures tous les jours sur MSN, un autre qui « déteste ça », un qui regarde la télé, alors que les autres s'en désintéressent depuis longtemps, un qui appelle tout le monde et adore les conversations téléphoniques, alors que les autres préfèrent les SMS et sont adeptes du langage le plus ésotérique pour un novice. Certains aiment faire des films et des photos, d'autres « trouvent ça nul », même s'ils ont essayé une fois, quand ils ont eu leur portable. Quelques que soient leurs différences et elles sont loin de pouvoir être niées, les adolescents se positionnent toutefois par rapport à un nombre restreint de thématiques : leur portable (taille, beauté, couleur, batterie mais aussi fonctionnalité, qualité...), leurs autres outils techniques (Ipod, MSN, jeux vidéo, télé), leur famille, leurs amis et leurs relations à l'autre sexe, la vie scolaire et bien évidemment l'argent !

téléphonique ou de demander une cigarette. La pratique est si instituée que les adolescents parlent souvent de « **prêt** » de **SMS**, alors qu'il s'agit généralement de dons. Cela atténue l'importance de la **dissymétrie que ces rapports produisent**.

Elle ne saurait être niée : il n'est pas si évident de tenir l'un ou l'autre rôle, comme en témoignent ces quatre adolescents de 16 ans, rencontrés au cours de notre enquête. D'un côté on trouve Charlie, '**le banquier généreux**' : « je peux avoir jusqu'à 200 euros de dépassement, mais bon, les amis, je ne peux pas leur refuser ». Il assume très bien ce rôle de créancier qui lui confère une place spécifique dans l'organisation des événements. Il appartient d'ailleurs à plusieurs groupes différents et se sert de son autonomie mobile pour « passer des uns aux autres ». Pour lui l'essentiel, c'est d'avoir « une sacrée bande de potes ». Julien quant à lui se présenterait plutôt comme un '**banquier scrupuleux**' : « **Je ne veux pas qu'on me sollicite juste pour ça** ». Il se fait donc souvent qualifier d'avare par les autres et avoue ne pas toujours bien vivre cette quasi obligation d'avoir à partager son forfait et son mobile.

Du côté des « taxeurs », les dilemmes ne sont pas plus simples. A côté de Clémentine la **taxeuse décomplexée** qui affirme avec aplomb : « tous mes amis ont un forfait, alors moi, je ne vois pas pourquoi j'en aurai un », on trouve Ferdinand, le **taxeur malheureux** :

« Ben t'es toujours susceptible d'être dans la merde : il faut toujours être en binôme avec un mec qui a un portable actif, t'es dépendant, c'est pénible de devoir être dans cette posture tout le temps. Le portable, il te rappelle comment tu es précaire. Vivement que je trouve une solution pour l'argent ! »

Finalement, si le mobile fait l'objet d'un partage entre amis, ce n'est pas sans poser quelques problèmes de rôles. Quoiqu'il en soit, on le voit, **le mobile participe de manière fondamentale de la constitution et de la plasticité de ces groupes** ayant des vocations plus ou moins fortes à durer. **Il organise autant la souplesse de leurs frontières en se trouvant au cœur du système organisationnel de la vie adolescente, que leur dynamique interne.**

Voyons à partir du cas des adolescents, quels autres types de collectifs il permet de configurer.

2.2. Des réseaux d'anonymes : le mobile comme outil de diffusion aléatoire

L'enquête menée auprès des jeunes nous a permis de comprendre que le mobile ne produisait pas seulement des rassemblements à partir de relations interpersonnelles, ni même de relations d'interconnaissance. En effet, le système bluetooth par exemple

dessine des sortes de réseaux de diffusion à la fois aléatoire et anonyme, comme nous l'explique Sofian, 16 ans en nous décrivant la provenance des images qu'il collectionne sur son mobile :

« Ben, en fait il y en a je sais bien qui me les a envoyée, parce que leur numéro était affiché. Mais celle-là par exemple, je ne sais pas, c'était masqué ! C'est souvent comme ça ces images, c'est comme les pornos, on peut toujours faire style, on ne sait pas comment elles sont arrivées là »

Le mobile permet donc des formes de circulation entre anonymes. La facilité avec laquelle les adolescents s'échangent ou font circuler leurs numéros et les numéros des autres conduit par ailleurs à un certain nombre d'appels « inconnus » qui ne sont pas forcément des connus masqués, ainsi que nous le raconte Clémentine :

« Moi je ne répond plus aux appels masqués, parce que ça m'arrive que ce soit vraiment des gens que je ne connais pas. C'est des copines qui donnent mon numéro, je n'aime pas ça ! De toute façon, si c'est important, les gens, ils me laissent un message, comme vous, et comme ça, quand vous avez rappelé je vous ai répondu. »

Une part d'aléatoire et d'anonymat s'est bel et bien glissée dans les usages mobiles.

2.3. Des communautés d'intérêt ou le mailing mobile

Il s'agit évidemment ici d'une utilisation faible du terme de communauté du point de vue de l'anthropologie. Le terme qualifie ici des groupes provisoirement constitués autour d'une question ou d'un événement. Antoine, 18 ans, utilise par exemple très souvent son mobile pour organiser des soirées 'clubbing' dans quelques boîtes de nuit parisiennes :

« Ben, je commence par les mailing sur internet et puis la dernière semaine, j'envoie des SMS collectifs, comme ça les gens se sentent plus concernés. Et ils ont les informations sur eux, c'est pas mal comme système ».

Cette utilisation du **mobile-mailing** est facilitée par l'organisation des répartitions dans son répertoire. Pour lui, cela suppose donc une gestion particulièrement serrée des numéros qu'il entre dans son mobile :

« Comme tout le monde, j'en prend souvent, mais après je dois faire hyper attention, parce que sinon, je ne m'en sortirais pas ».

Les professionnels commencent d'ailleurs à avoir recours à ce type d'usage de diffusion pour des dons d'organe, par exemple.

2.4. Duos et trios : les relations d'exclusivité

A l'intérieur des collectifs plus ou moins larges, se dessinent également des espaces d'exclusivité qui prennent la forme de duos ou de trios. Le mobile intervient bien évidemment dans le jeu des affinités électives à l'adolescence, qu'elles soient

amoureuses ou simplement amicales. Le mobile a un rôle central dans les relations de couple. Les adolescents s'en servent d'ailleurs de manière assez étonnante, exerçant parfois entre eux des modes de surveillance auxquels les adultes n'osent pas forcément se livrer. Connaissant bien tous les moyens de déjouer les contrôles, ils sont particulièrement attentifs lorsqu'ils ne sont plus les surveillés mais bien les surveillants.

Par ailleurs, **l'usage du mobile est un indice en soi de la valeur prêtée à la relation**. Le nombre de d'appels, la dissymétrie des échanges ou encore le mode d'écriture des SMS sont autant d'éléments faisant l'objet d'une très grande attention, comme nous l'indique Sofian :

« Les SMS, moi je les écris en abrégé bien sûr, mais pas toujours. Si c'est pour une fille, tu fais un peu plus gaffe. Si vraiment tu la kiffes, alors faut écrire correctement, et même avec la ponctuation, si vraiment t'es accro. Ce se remarque ces choses-là, les filles elles font super attention. »

Contrairement aux idées reçues, chez la plupart des adolescents, la prise en compte de l'autre est plus importante que leur mode d'écriture abrégée.

S'il semble évident que le mobile soit particulièrement investi comme moyen de consolider ou d'éprouver l'intensité d'une relation privilégiée, il est plus surprenant qu'il contribue à en produire certaines.

Le cas de Laura et Isabelle est particulièrement frappant. Amies de longue date, elles forment avec Marie un trio plutôt uni. Depuis quelque temps, elles sont toutes équipées de téléphones mobiles. Lorsque nous avons demandé à Isabelle de nous faire rencontrer une de ses amies pour une interview, elle nous a d'abord parlé de Marie. Nous avons finalement rencontré les trois jeunes filles ensemble lors d'un premier rendez-vous. Marie a découvert en même temps que nous, et avec une petite pointe de jalousie, que Laura et Isabelle s'appelaient tous les soirs pendant au moins une heure :

« En fait j'ai un super forfait illimité le soir et comme Laura est chez le même opérateur, on en profite. Des fois on ne parle pas, on regarde la télé ensemble. On se dit qu'on zappe. »

Lorsque Marie s'est étonnée de cette pratique gardée en secret, elles lui ont répondu en chœur : « mais toi tu es chez [un autre opérateur], on ne peut pas le faire ! »

Cet exemple montre bien comment le téléphone mobile, en produisant des cadres particuliers, tend à renforcer certaines relations d'exclusivité. Le forfait n'est pas le seul élément qui influe dans ce sens, l'équipement lui-même joue un grand rôle. Ainsi Mathieu, 25 ans, a-t-il pris l'habitude d'utiliser le système des appels en visio pour faire

des blagues à son « vieux pote Stéphane ». En réalité, ils ne sont que trois à posséder ce type de matériel dans leur entourage, et le troisième n'apprécie pas trop le genre d'humour que développe Mathieu. Les deux amis se sont créés des sortes d'habitude de **voisinage symbolique**. Ils se sont véritablement rapprochés par le biais de leurs téléphones qui se trouve aujourd'hui au cœur de petits rituels amicaux.

Conclusion : pour en finir avec le mythe d'une atomisation de la société

Les terrains exploités ici permettent de montrer que bien loin d'accentuer un individualisme chronique ou une atomisation de la société, le mobile fait de plus en plus l'objet d'usages partagés, notamment par le biais de l'optimisation des forfaits et des pré-payés. Cette organisation collective de la téléphonie mobile fait des utilisateurs aujourd'hui de petits opérateurs. L'économie générale au cœur du système ne doit toutefois pas laisser penser qu'il ne s'agit que de stratégies rationnelles d'optimisation. En réalité, de nombreuses zones de flou perdurent. Ce ne sont pas les rationalisations économiques qui nous intéressent mais le fait qu'elles conduisent à des formes de partage.

Ces pratiques collaboratives ne se réduisent pas aux seuls cercles familiaux ou adolescents, ainsi que l'indiquent quelques exemples pris dans d'autres univers. Ils révèlent de manière particulièrement significative de nouvelles logiques d'usage conduisant en 2007 à décaler notre approche de l'influence du mobile sur le vivre ensemble contemporain.

II. Vivre-ensemble : la fin des incivilités mobiles ?

En 2005, le mobile suscitait une multitude de discours sur ses effets 'incivils'. Il semblait cristalliser des attentes et des attentions concernant les modalités du 'vivre-ensemble' contemporain et indiquant la quête d'une « discipline communicationnelle ». L'analyse de nos entretiens nous avait conduits à mettre au jour une sorte de « communauté de rancœur » dont nous avons montré qu'elle était toutefois difficile à retrouver sur le terrain. En effet, si les plaintes, les critiques voire les exaspérations revenaient lorsque les gens parlaient du mobile, elles ne se donnaient pas à voir dans les multiples situations que nous avons observées. Le téléphone mobile apparaissait comme un révélateur cristallisant des attentes normatives en terme de civilité, que nous avons qualifiées de « quête d'une discipline communicationnelle »²⁶, alors qu'en

²⁶ *Rapport GRIPIC, 2005*

pratique le mobile donnait plutôt lieu à une forme de « déviance généralisée »²⁷. Même ceux censés faire respecter les règles pouvaient être conduits à les enfreindre, contribuant finalement à une sorte de tolérance plus ou moins généralisée. L'échange incessant des « rôles contradictoires », selon l'expression de Erving Goffman, finissait par produire une « communauté compatissante ».

Qu'en est-il en 2007 de l'incivilité mobile ? Si les manifestations de gêne ou les crispations semblent avoir globalement disparu des scènes publiques et de la plupart des lieux du quotidien, certaines **situations semblent particulièrement perturbées par une introduction devenue massive** : évoquons par exemple ce qui joue avec le mobile autour d'une caisse dans un magasin, ou dans une salle de classe. De nouvelles pratiques, notamment liées à la production et à la diffusion d'images violentes sont également des phénomènes qui doivent être analysés. Avant d'aller plus avant dans l'exploration de ces **nouvelles formes d'incrimination du mobile**, il faut d'abord souligner qu'en parallèle, **des règles de civilité semblent s'être progressivement fixées : il semble en effet possible aujourd'hui d'évoquer, par-delà la tolérance et l'adaptabilité des usages, de véritables « convenances » en cours de cristallisation.**

1. Des convenances en cours de cristallisation

En 2005, le mobile ne permettait d'invoquer les règles de politesse que sur un mode négatif. Il perturbait, selon les gens, les règles élémentaires de la civilité voire révélait « la goujaterie » des individus, selon une formule très explicite d'une de nos interviewées. En **2007 en revanche des formes positives de civilité mobile semblent se dessiner, indiquant une stabilisation des règles communes d'usage du mobile.** Ce qui frappe aujourd'hui c'est **la place de plus en plus grande de l'attention portée à l'autre** dans les usages téléphoniques alors que l'attitude générale était plus défensive lors de notre première enquête. Cette prise en compte de l'autre relève à la fois d'une **logique d'anticipation et d'un partage des savoirs sur le style d'usage de son destinataire.** C'est l'un des ressorts de la rhétorique communicationnelle évoquée plus haut : **la recherche des effets sur l'autre est aujourd'hui plus importante que la protection des effets de l'autre sur nous même.** Nos entretiens nous ont ainsi permis de lister **quelques figures d'interlocuteurs mobiles, ce qui indique en soit leur rôle central dans ce qui doit désormais être considéré comme des usages co-construits.** On retrouve donc dans les 'répertoires' des différents téléphonistes les types suivants :

²⁷ Ibid.

1. les économes : ceux qui ne vont pas rappeler mais biper, ou qui vont attendre d'être rentrés chez eux pour utiliser leur téléphone fixe
2. les interchangeables : ceux qu'on peut appeler à la pause de l'après-midi, pendant le trajet du matin, lors de l'embouteillage du soir. Ils fonctionnent par groupe sans parfois se connaître, le plombier peut alors se substituer à l'ami intime pour occuper un moment de besoin téléphonique.
3. les débordés : ceux ne répondent jamais ou raccrochent au milieu de la conversation, toujours trop pressés
4. les raccrochables : ceux avec qui il est facile d'avoir des échanges brefs, même s'ils sont très importants, comme l'amie qu'on peut appeler en pleurant entre deux réunions.
5. les 'irraccrochables' : ceux avec qui quelles que soient les précautions, la conversation va déraiser, ceux dont on ne peut se défaire
6. les efficaces : ceux qui annoncent toujours la couleur et qui vont droit au but pour ne pas perdre de temps
7. les prioritaires : ceux à qui on répond toujours
8. les réactifs : ceux qui répondent toujours ou qui rappellent très vite.
9. les discrets : ceux qui font en sorte qu'on ne sache jamais où ils sont, ni ce qu'ils font
10. les maladroits : faibles utilisateurs ou gaffeurs notoires, ils s'emmêlent, ne répondent pas au bon moment, font des mauvaises manipulations, risquent d'effacer les messages

Le rapport à l'autre est désormais central dans les usages, ainsi que nous allons le montrer en décrivant les grandes convenances contemporaines. **Il semble impossible de reconstituer la grammaire de ces convenances, tant les contours restent flous et peuvent être redéfinis en situation.** Cette adaptabilité de l'usage aux situations, aux destinataires, aux conditions matérielles de l'échange est l'une des caractéristiques qui demeurent celle du mobile. Pourtant, les termes structurants se stabilisent et certaines règles semblent pouvoir être édictées, modifiant certaines perceptions du rôle du portable dans la société, et remettant même en question les fondements de certains mythes mobiles.

1.1. Payer l'addition téléphonique ... : des convenances autour de l'argent

La première série de convenances qui peut être évoquée est une conséquence de l'importance de la relation au coût dans la structuration des usages. Nous avons indiqué en évoquant le mobile en famille que les forfaits pouvaient produire en eux-mêmes de véritables « scènes sociales », c'est-à-dire organiser des rendez-vous pour optimiser les forfaits. Cette dimension de forfaitisation des usages et les principes d'économie générale qui la sous-tendent participent de l'émergence de convenances téléphoniques qui prolongent les convenances liées aux rapports d'argent.

Des principes de politesse s'affirment au-delà des formats de la communication. **La rentabilisation consentie comme un mode pertinent de l'échange ne doit pas se manifester trop ostensiblement. S'il n'est pas inconvenant d'évoquer des arguments financiers pour « limiter les frais » de la conversation** (en passant du SMS à l'appel, du portable au fixe, ou en reportant des rendez-vous), ces négociations

ne sont pas toujours acceptées et peuvent même être considérées comme malvenues dans certains cas.

Daniel par exemple engage facilement des conversations sur son portable, même s'il garde conscience que cela est plus cher que sur du fixe, mais il ne va pas passer du portable au fixe, car cela lui paraît « impoli » et « mesquin » : « tu commences une conversation au portable, tu la finis au portable » ; « cela reste gênant de parler d'argent et de changer d'appareil ». L'autre exemple serait celui d'Omri qui va plus loin dans ses communications. Comme il n'utilise que le portable, qu'il s'en « fout de l'argent » et « des forfaits des autres », il considère que « tout le monde peut et doit payer cela » ; cela l'énervait que des gens lui proposent de le rappeler sur le fixe ; pour lui, il s'agit là d'« impolitesse », de sorte qu'il ne rappelle pas toujours.

Mais surtout, imposer à l'autre son propre remplissage du temps, du forfait, du gratuit est souvent vécu comme contrevenant à la politesse des échanges.

Il y a, en effet, une grande différence entre donner une certaine valeur à l'échange par une négociation partagée et imposer à l'autre une conversation illimitée, c'est-à-dire une conversation dont la seule motivation est la gratuité. Pour Lucille, 27 ans, l'« inconvenance », c'est lorsqu'une de ses copines l'appelle avec un forfait illimité pour bavarder : la conversation s'étire, dans la mesure où, selon Lucille, son amie utilise alors son portable comme un téléphone fixe. La convenance sociale n'est pas respectée, Lucille met fin alors à la conversation.

De même, Erwan sanctionne lourdement un de ses amis qui l'appelle pour combler son temps de forfait à lui, et son illimité : « j'ai un ami qui a Néo et qui m'appelle tous les soirs et ça me gonfle » « il n'est pas autonome ».

L'attention à l'autre passe par le fait de lui payer une conversation comme on lui paierait un café. La gratuité et l'illimité perturbent ce jeu social, comme l'usage aujourd'hui considéré comme inconvenant qui consiste à nous payer une écoute et à imposer à l'autre un temps de conversation sous prétexte que la communication est notre charge. Toute une gamme de comportements s'inscrit entre ces différents pôles.

Il en est finalement du portable comme du restaurant, payer l'addition téléphonique convoque des règles de politesse et de savoir-vivre spécifiques avec lesquelles jouent les utilisateurs. Le mobile n'invente pas de nouvelles relations, mais étend la place de cette structuration économique en dessinant un

espace relationnel dans lequel elle se rejoue. Cette structuration entre en résonance avec des convenances plus directement communicationnelles.

1.2. Une joignabilité non intrusive : le tact mobile

Nous avons montré en 2005 que la joignabilité des personnes associée au téléphone mobile était en pratique constamment déjouée par les gens. Ils déployaient des stratégies afin de se rendre indisponibles et de différer les contacts. La contrainte du rappel était toutefois si souvent exprimée par nos interviewés qu'elle dessinait les contours d'un véritable mythe.

En 2007, il n'est pas excessif d'affirmer que la **joignabilité n'est plus un mythe**. En effet, le mobile s'est progressivement institué dans les pratiques comme l'outil d'une joignabilité non intrusive et plus respectueuse de l'autre. Contrairement à ce qui s'exprimait en 2005, on ne se sent désormais plus autant 'obligé' avec le portable. Nombreux sont ceux aujourd'hui qui préfèrent ouvertement joindre les gens sur leur portable pour éviter de les déranger. Ainsi Martine, 50 ans, explique-t-elle :

« Quand je veux dire quelque chose à mon amie Elisabeth mais que je ne veux pas la déranger parce que je sais que le soir elle aime bien rester tranquille, je l'appelle sur son mobile, comme ça elle écoute le message quand elle veut ! »

En contactant l'autre sur son mobile, on n'appelle pas, on se signale : le choix d'entrer ou non dans l'échange reste entre les mains du destinataire. Pierrette, 65 ans, n'hésite pas à appeler son fils sur son mobile en pleine journée : « s'il est en réunion, ou s'il n'a pas le temps, il ne décrochera pas, mais verra toujours que je l'ai appelé ».

Le portable s'impose désormais comme un objet de discrétion et de respect du temps de l'autre. De ce point de vue, **les SMS semblent être au mobile ce que le mobile est au fixe : un outil du tact** qui redéfinit les manières de 'toucher' l'autre.

Cette souplesse confère du coup des valeurs de civilité au téléphone mobile. C'est entre ses mains que sont placées les conditions et la responsabilité de l'échange. Les conséquences supposées d'un contact sont d'ailleurs bien moins rigides que ce qu'en éprouvaient les gens en 2005 lorsqu'ils évoquaient le « fil à la patte » qu'était pour eux le mobile. Nos observations et nos entretiens font apparaître une très **grande élasticité du temps de réponse et un certain flou dans les modalités implicatives des messages**. Nous y reviendrons mais soulignons dès lors combien il est accepté aujourd'hui qu'une personne nous rappelle sans même avoir écouté notre message. C'est une des caractéristiques du mobile de nous pousser à

laisser des messages très longs alors que souvent nous n'aimons pas beaucoup les écouter.

1.3. Des raccrochages consentis

Une autre modalité de la prise en compte de l'autre s'est inscrite dans une pratique rendue désormais banale et non impolie : le **mobile facilite le raccrochage**.

« Ah je suis arrivée là, je vais devoir te laisser. »
« Zut, j'ai un problème, je te rappelle, ok ? »
« Bon je raccroche, je n'ai plus de batterie »
« Ah, je ne t'entends plus. Je capte mal... »

Autant d'expressions banales et plus ou moins de bonne foi qui font du mobile l'outil d'une communication très facile à interrompre, comme l'exprime très bien Emmanuel, 28 ans :

« Ce qui est bien avec le mobile, c'est que quand t'es pris dans un truc et pas trop disponible, tu peux le dire ; l'autre comprend très bien. »

L'image du mobile s'est finalement renversée, d'interrupteur il devient l'interrompable sans causer de dommages sur le plan des civilités. Il étend donc finalement le champ de ce qui se fait dans un contexte de changement du rapport aux différents rythmes sociaux. La politesse finit par se conformer à nouveaux besoins, comme en témoigne la journaliste Dominique de Saint Pern dans un article éloquent publié dans Marie-France et intitulé « Les bonnes manières sont de retour »²⁸ :

« Nous vivons dans la rapidité ? La politesse a pris le rythme. La pause déjeuner d'une demi-heure au self écorne l'étiquette : « je commence sans toi... » On quitte la table avant tout le monde : « J'ai du boulot ! » »

1.4. Perturber une conversation téléphonique : une 'inconvenance acceptable'

A l'époque de notre première étude, bon nombre de discours ordinaires ou scientifiques, faisaient du mobile un outil perturbateur des interactions de face-à-face. Martin Rueff par exemple soutenait une théorie de la « délocution »²⁹ : selon lui, la conversation téléphonique privait l'entourage immédiat du téléphoniste de toute participation à l'échange. Nos observations nous avaient plutôt fait mettre en évidence une épaisseur des situations de communication faite de l'enchevêtrement de l'espace de la conversation d'une part et des espaces d'interactions directes pour chacun des deux interlocuteurs. Loin de disparaître, l'environnement des téléphonistes se rappelait plus ou moins à eux selon les moments de la conversation et réciproquement.

²⁸ D. DE SAINT PERN, « Les bonnes manières sont de retour », in *Marie-France*, juin 2007

²⁹ M. RUEFF, « Qui dans ses poings a recueilli le vent ? Le téléphone portable et la structure des relations de personnes (I) et (II) », *Philosophie*, n°80-81. Paris, Minuit : décembre 2003 et mars 2004.

En 2007, cette description en terme de « porosité » des situations de communication nous semble toujours pertinente. Il semble toutefois qu'il soit bien plus accepté qu'une personne dans l'environnement d'un téléphoniste intervienne dans la conversation au risque de la perturber. « Au fait, tu peux lui dire que c'était vraiment sympa hier », dit par exemple Sophie à Benjamin en pleine conversation téléphonique. Anne, 30 ans, ne peut s'empêcher de parler à celui qui se trouve déjà au téléphone :

« De toute façon, j'ai remarqué que ça ne provoquait pas beaucoup de réaction. Si les gens veulent vraiment être tranquille, ils n'ont qu'à s'éloigner plus. »

Curieusement, **l'oralité semble « reprendre ses droits », renverser l'ordre hiérarchique supposé des espaces de communication.** Nous en voulons pour preuve le fait qu'une personne au téléphone pour être sûr de ne pas être dérangée, s'isole ostensiblement pour dissuader l'autre. Les gestes téléphoniques s'accompagnent de gestes métacommunicationnels d'excuse (par exemple on mime en silence : « c'est très important, désolé ! ») ou d'arrêt, comme ce mouvement qui consiste à tendre le bras la main à plat en direction de l'autre. Il ne s'agit pas vraiment d'une convenance, mais plutôt d'une inconvenance largement consentie.

2. Des règles tacites d'usage : le ressort de l'exemplarité ou les jurisprudences par l'action

2.1. Un non usage exceptionnel et autoproduit : monographie au Club Med de Serre Chevalier

Des entretiens et des observations menés dans des hôtels à vocation familiale³⁰ nous ont montré que le temps passé à l'hôtel est vécu par les familles comme un recentrement sur le cœur de l'expérience familiale. C'est le moment et le lieu où l'on est plus que jamais en famille, parce qu'on y partage son temps et son espace commun, dans certains cas jusqu'à la chambre qui devient chambre à 'format familial'...

Par ailleurs, à l'hôtel, le programme de la journée, celui que l'on se fait entre soi dans un Novotel ou celui que l'on compose à partir des propositions des G.O. dans un Club Med comporte pour les parents une part non négligeable de **programme éducatif centré sur les règles de civilité.** Le temps passé à l'hôtel est l'occasion pour les parents de surligner les bonnes manières et façons de se comporter en public, dans un rapport paradoxal avec le 'chez soi', qui est l'endroit où les principes s'énoncent de

³⁰ Terrains :

- 3 jours d'observations et d'entretiens dans un hôtel familial (qui propose un tarif et des chambres famille) Novotel sur la route des stations de ski dans la périphérie de Grenoble (février 2007)
- 4 jours d'observations et d'entretiens dans hôtel Club Med familial à Serre Chevalier (avril 2007)

façon absolue, sans se référer au lieu. A l'hôtel en revanche, le 'chez soi' est un point de repère pour l'énonciation des règles de savoir vivre, qui peut faire office de 'référence', ou au à l'inverse impliquer de la 'différence' dans les comportements :

« On n'est pas à la maison, tu ne hurles pas dans le couloir »
« Fais attention, on ne met pas ses pieds sur le couvre lit : c'est pas parce qu'on n'est pas à la maison qu'on doit faire n'importe quoi ! »
« Arrête de te comporter comme ça devant tout le monde, on n'est pas à la maison, franchement tu me fais honte »

Autant de remontrances adressées aux enfants que l'on peut capter facilement à la sortie des chambres ou dans le hall – quand on a quitté l'espace 'privé' de la chambre, qui reste toutefois soumis au regard des autres (le personnel de service, mais aussi les autres clients), pour se retrouver dans les 'espaces communs', où cherchent à s'agencer en un collectif harmonieux les petites collectivités familiales.

Espace public, espaces privés reconstitués, réaffirmation des règles du vivre-ensemble, vie familiale tout particulièrement partagée, continuité problématique avec le quotidien : l'hôtel familial apparaît comme un lieu propice pour examiner les éventuelles métamorphoses des usages du portable transportable et bien évidemment transporté dans ces lieux de villégiature, chargeur compris.

Or, on est amené à faire un constat frappant : **le mobile est absent ou presque de tous les lieux où on le voit d'ordinaire exposé** - les tables de restaurants, de café – et fait très rarement partie de l'attirail ordinaire du vacancier skieur, qui se compose ici de lunettes, crème solaire, cigarettes, journaux, livres, caméscope... Cette rareté de l'usage est particulièrement manifeste dans un 'village' hôtelier comme le Club Med qui reproduit pour ses 900 clients et 150 membres du personnel, dans un territoire clos situé à l'écart du village 'officiel' de Serre-Chevalier, des lieux-types de la sociabilité urbaine : plusieurs restaurants, un bar terrasse où l'on peut bronzer en prenant un verre, des espaces marchands, des couloirs aussi larges que des rues, aux allures de « passages parisiens », des terrains de jeux pour tous les âges, un night-club... Or on n'expose pas son portable et on n'en fait pas usage, ou très rarement, dans ce petit monde.

Comment expliquer cette rareté des usages, chez une population qui, comme nous avons pu le vérifier lors d'entretiens, compte bien évidemment de nombreux utilisateurs fervents ?

Commençons par évacuer une réponse possible : **s'il ne fait pas l'objet d'une régulation affichée, comme la cigarette, l'usage du mobile ne semble pas non plus concerné par les règles de savoir-vivre que l'on rappelle volontiers dans le**

lieu. Ces moments de vie familiaux ont beau être traversés par les rappels à l'ordre parentaux et l'affirmation de principes de savoir-vivre, les usages du téléphone mobile ne sont jamais évoqués. Autrement dit, l'usage du portable n'est pas perçu comme une menace pour cette expérience de vie commune élargie, comme peuvent l'être les cris des enfants dans les couloirs, ou l'irrespect de l'ordre qui préside à une file d'attente. La motivation du non-usage est d'un autre ordre : ce n'est pas l'image publique du portable qui est en jeu, et qui infléchit les comportements. **Il s'agit bien plutôt d'une réforme de soi et de ses relations avec leurs proches que tentent d'instaurer les vacanciers, réforme facilitée par le lieu, comme les cours de « body sculpt » facilitent la discipline sportive du corps.**

Ce silence des portables s'explique d'abord par **la pratique particulière de la sociabilité familiale** : le recentrement sur les membres de la famille qui est le propre de ces séjours de ski suppose chez les parents des modes d'activité dédiés, conçus comme minimalistes par contraste avec le mode multi-tâche du quotidien.

« On est là pour être à temps plein avec les enfants »
« Pour une fois, faire une chose à la fois : m'occuper des enfants »

Ainsi s'expriment une mère de 35 ans et un père de 55 ans seul avec ses 3 enfants. Faire l'économie du portable relève de cette tentative d'épuration des séquences de vie : il s'agit de s'économiser, de se concentrer sur une activité – la vie de famille.

Cette rareté des usages du mobile tient en partie à la valeur 'performative' du téléphone mobile, qui en fait un outil associé à l'action et plus particulièrement à la saturation des possibilités d'action³¹. Cette forme d'investissement dans l'action que l'outil produit au quotidien est mise en suspens par les vacanciers le temps d'une « parenthèse enchantée » - car, disent les GM, on « est là pour se détendre ». D'après nos entretiens et nos observations, ne pas utiliser son téléphone mobile dans ce lieu de villégiature ne répond pas seulement et parfois même pas du tout au besoin de se « déconnecter », c'est-à-dire au besoin de couper les liens avec le monde social du temps ordinaire. Les Gentils Membres cherchent moins à rompre avec un ethos communicationnel (être 'branché' vs être déconnecté) qu'avec un ethos pragmatique, entendu au sens fort de type de disposition à l'action : il s'agit, en n'utilisant pas son téléphone de faire autre chose – de ses mains, mais aussi de son temps.

Il est vrai que 'l'offre' du Club Med consiste à faire vivre au « G.M. » une expérience de séjour qui se caractérise elle-même par la réalisation à satiété des possibilités d'action et des besoins. Rien n'y est rare, tout y est placé sous le signe de l'illimité : les

³¹ Nous développerons plus précisément cet aspect Partie III.

boissons, la nourriture, les activités sportives, les jeux, les sollicitations festives, sont disponibles - à disposition, et à volonté - sans qu'il soit nécessaire de négocier avec son désir, de ronger son frein, ou de veiller à saisir des opportunités qui ne se reproduiront plus. « On fait ce que qu'on veut », « on est libre » et à la fois « il y a toujours quelque chose à faire », « il y a plein d'activités qui sont proposées » sont les mots d'ordre que répètent à qui veut l'entendre les G.O. mêlés à la foule des vacanciers, et que ces vacanciers adoptent sans réserve pour décrire le plaisir qu'ils éprouvent dans ce lieu. Ce plaisir tient la combinatoire particulière entre encadrement et liberté, entre formes traditionnelles du service (il y a des barmen) et gratuité (on ne paye pas les boissons), entre événement exceptionnel (ce soir il y a une soirée 'quiz' dans le hall et on dansera la danse du club med) et répétition (il y aura une soirée tous les soirs de la semaine, et on dansera encore la danse du club med).

Mais si au Club Med les alternatives au mobile sont nombreuses pour satisfaire au sentiment d'être à la fois actif et libre d'agir, cela ne suffit pas à expliquer le silence des portables, ni leur disparition des lieux où ils sont d'ordinaire exposés. Le non usage du mobile est certes l'effet d'une désaffectation permise par les dispositifs du lieu, mais il est aussi **un signe fort de disponibilité que les vacanciers produisent à l'intention de leur entourage**. Le non usage est une façon de surligner son exceptionnelle disponibilité, de la rendre encore plus visible : « les enfants savent qu'on est vraiment là pour eux, et mon mari aussi attend ça de moi aussi : la preuve, c'est qu'on essaie de pas parler boulot, et pas de portables ! » explique Séverine, 41 ans, qui dirige une petite société de communication événementielle, et qui se définit comme une « accro du mobile ». Son mari Paul fait lui aussi de son non-usage un signe ostensible, **mais dans une intention d'exemplarité** : il s'agit davantage pour lui de ne pas autoriser sa femme, par son propre usage, à renouer avec ses habitudes téléphoniques parisiennes : « **si je me mets à téléphoner, elle va se sentir autorisée.** »

Le non usage exceptionnel et autoproduit dans ce Club Med de Serre Chevalier nous rappelle de manière surprenante la possibilité d'une disparition du téléphone mobile dans un contexte contemporain où il semble s'être imposé partout au point de faire bouger les convenances et de réinventer des règles de politesse qui l'encadrent. Si des pratiques de régulations peuvent encadrer les usages dans certaines situations, elles ne sauraient être généralisées. En revanche, il est possible de retrouver dans nombre de situations autorégulées ce ressort fondamental de l'exemplarité.

2.2. Le ressort de l'exemplarité : des jurisprudences par l'action

A côté de convenances renvoyant directement à des règles de politesse ou de savoir-vivre, s'instaurent, en situation, des règles tacites d'usage. Elles ne peuvent tout à fait être considérées comme des convenances, mais correspondent bien à la production de seuils acceptables pouvant faire consensus dans certains cadres et sous certaines conditions. Bernard, un cadre supérieur de 45 ans, raconte par exemple comment, en réunion, le mobile n'est pas prohibé. Lorsqu'il vibre ou se rappelle à son propriétaire par d'autres moyens silencieux, il n'est pas mal vu de sortir discrètement pour « prendre son appel » :

« Il faut ne faut tout de même pas exagérer. Ce petit jeu peut avoir lieu cinq ou six fois, plus ce serait problématique pour le bon déroulement de la réunion. »

Michelle, cadre supérieur 57 ans, décrit le même type de pratiques si les réunions sont collectives, mais précise lorsqu'elles impliquent moins de monde :

« Dans ces cas-là, je fais clairement attention à ce que je fais. Je sais que si je réponds à mon mobile, j'invite l'autre à faire pareil. »

Il est vrai que toute manipulation du mobile chez une personne tend à susciter si ce n'est un **comportement mimétique**, du moins à ouvrir une brèche pour l'usage. A peine l'un écoute-t-il ses messages que l'autre en profite pour répondre à un SMS.

L'exemplarité semble donc un ressort essentiel de la régulation des usages du téléphone mobile. C'est même l'une des « recettes » indiquées par la journaliste Isabelle Artus aux lectrices de *Avantage* :

« Au moment de passer à table, on sort ostensiblement son téléphone en expliquant qu'on va l'éteindre pour ne pas être dérangé. Subtilissime façon de l'inviter à en faire autant. Si on attend un appel, on prévient en s'excusant par avance et on pose discrètement son portable sur mode vibreur à côté de soi, mais jamais sur la table. »³²

Si l'efficacité de la manœuvre n'est pas prouvée au point de pouvoir être véritablement érigée en nouvelle règle de courtoisie, contrairement à ce que propose l'article, il convient de faire une part belle à ces formes de **jurisprudence par l'action** permettant d'atteindre des seuils d'usage satisfaisants pour ceux qui participent à la situation.

3. Le mobile, un bon moyen de parler de la civilité contemporaine ?

Si les crispations autour des 'incivilités' liées au téléphone mobile semblent définitivement s'être apaisées dans les situations ordinaires de la vie quotidienne, et si le mobile peut même servir à dessiner les contours de nouvelles formes de courtoisie,

³² Isabelle Artus, « Osez la courtoisie », *Avantage*, juin 2007

il ne faut pas négliger la persistance de formes de nuisances liées au non respect de l'autre.

Le son cristallise certaines attentions, et ce d'autant plus que des nouvelles fonctionnalités ont permis la réinvention de pratiques qui dérangent fortement le quidam urbain dans les espaces publics. Il s'agit de l'usage du **mobile comme 'transistor'** grâce aux équipements en haut parleur de plus en plus performants. Nombreuses sont aujourd'hui les scènes de métro où l'on voit de jeunes individus, garçons ou fille, faire 'cracher' leur musique préférée. Les gens autour ne disent rien, ne sachant d'ailleurs pas toujours d'où provient la musique :

« Si il y a un truc que je ne supporte pas, c'est ceux qui écoutent de la musique forte sans faire gaffe aux autres ! »
« Le portable, ça fait comme le poste à l'ancienne : ça fait chier les passants ! en plus franchement les sons n'ont pas assez de basse, c'est horrible à entendre... »
« Moi, je n'ose rien dire, mais j'avoue qu'en général, ça m'énerve ceux qui se font mousser avec leur dernière musique en l'imposant à tout le monde ! »

Il serait possible de multiplier les exemples indiquant ce nouvel objet de focalisation des critiques. Les signes d'exaspération ou d'énervement restent toutefois discrets dans le métro. Les gens semblent avoir peur de ceux qu'ils considèrent comme des « provocateurs ».

D'une manière générale, en dehors de ces cas relativement marginaux et de situations particulières comme les situations scolaires sur lesquelles nous reviendrons, **le mobile n'a plus de vocation spécifique à révéler l'impolitesse des gens. Pourtant, il demeure un objet privilégié lors des prises de parole publiques sur la question de la civilité.**

Les deux articles de magazines féminins cités précédemment en témoignent de manière particulièrement convaincante : tous deux consacrés, comme leurs titres respectifs l'indiquent, aux questions du savoir-vivre en société (« Les bonnes manières sont de retour » et « Osons la courtoisie »), ils accordent une place centrale au téléphone mobile. Ainsi peut-on lire dans Marie-France :

« La technologie donne du fil à retordre aux mordus des bonnes manières. Particulièrement le téléphone portable, leur bête noire, un casse-tête. Mode vibreur ? Couper, pas couper ? (...) Les SMS et leur orthographe abrégée et biscornue, les e-mails et leur instantanéité, rendent bien désuètes les règles de préséance et de présentation qui continuent de rythmer la vie en société. »

A la moindre occasion, le mobile se voit donc à nouveau accuser d'une pluralité de maux touchant la discipline collective. Il n'est pas anodin par exemple que la RATP, dont la communication exploite depuis quelques années les thèmes du respect et de la lutte contre les incivilités (à l'époque de notre première enquête, en 2005, était apparue

la Bus attitude, qui comprenait déjà des consignes concernant l'usage des mobiles), replace le mobile au centre de sa dernière campagne Objectif Respect. Si les visuels Homo urbanus n'ont finalement pas directement montré de comportements incivils au téléphone mobile, ce dernier apparaissait de deux manières dans le communiqué de presse : une photographie représentant une jeune fille hurlant au téléphone et une autre un énorme transistor posé sur un siège de métro. Ce matériel désuet étant potentiellement 'remplacé' par les mobiles avec haut parleur. L'agence Human to Human, après avoir réalisé une étude stratégique par le biais d'un Forum en ligne lancé en octobre 2006 et ayant connu un succès inédit sans doute lié à cette thématique porteuse, réactive la place négative du mobile dans les discours.

On peut également lire une résurgence de ces affinités qu'entretient le mobile avec la thématique discursive de l'incivilité, dans ce passage de l'émission Mots croisés³³ présentée par Yves Calvi, en janvier 2007 : en pleine période électorale, les débats d'échauffent, le ton monte. Yves Calvi reprend la parole pour calmer le jeu, sans obtenir de franc succès. Il s'énerve brusquement :

« Non mais c'est insupportable, ce portable qui vibre sans arrêt ! Vous ne pouvez pas éteindre vos portables, non ? On est dans en plein débat tout de même ! »

Instrumentalisé ici pour permettre d'apaiser les tensions sur le plateau, le mobile apparaît ici comme un moyen efficace de rappeler les règles du débat.

4. Le mobile, un objet hors les lois ?

Alors que le mobile fait de moins en moins l'objet d'observations sur la civilité, qu'il semble désormais s'installer des règles tacites d'usage permettant d'atteindre un seuil et des modes d'usages pouvant globalement faire consensus, il semble continuer d'échapper aux régulations officielles et en particulier aux lois qui criminalisent progressivement certains de ses usages.

4.1. L'inscription dans les textes : vers une pénalisation du mobile

Le mobile est-il un objet « hors les lois » ? Cette question se veut un peu provocante. En effet, si le mobile apparaît moins contraire à la civilité en 2007, il relève de juridictions de plus en plus nombreuses. Les tentatives de régulation ou de contrôle à son endroit sont de plus en plus prégnantes et s'inscrivent désormais dans des textes officiels comme les règlements intérieurs. Tous nos interviewés rendaient compte de formes d'interdiction : Stéphane, ouvrier spécialisé, de l'interdiction du mobile à l'usine, Marie, employée à la Sécurité sociale, ou Sabine, agent RATP, des conditions

³³ *Mots croisés*, France 2

d'utilisation lors de l'accueil au guichet. A ces exemples de lieux d'interdiction que sont certains lieux de travail peuvent être ajoutés d'autres espaces plus connus comme les hôpitaux, les bibliothèques, les salles de spectacle ou les cinémas, ou encore les établissements scolaires. Des activités font également l'objet de juridictions précises comme la conduite automobile ou encore la chasse, ainsi que nous l'ont fait découvrir quelques passionnés lors de notre enquête en Creuse. Guillaume, 35 ans, nous a par exemple expliqué :

« A la chasse, c'est interdit. C'est dans le règlement, tu le signes quand tu obtiens ton permis. De toutes façons, ça ne fait pas trop partie de l'esprit ! De se servir des mobiles pour repérer les proies... »

Le mobile fait bien l'objet d'une pénalisation croissante, comme en témoigne la récente loi sur la prévention de la délinquance votée en avril 2007 et contenant un amendement spécial concernant le happy slapping. Phénomène vraisemblablement apparu à Londres en 2004, le happy slappy peut être défini, comme suit :

« L'expression 'happy slapping' renvoie aux sémantiques de la photographie, de la sociabilité et de la cruauté adolescente : il semble que ce soit une variation sur le 'happy snaping' qui référerait au début du vingtième siècle au fait de prendre des photos et de conclure des rendez-vous. 'Happy slaping' évoque également l'adjectif 'slapping' » définit dans le dictionnaire Chambers comme l'expression d'une joie insolente ou impertinente. Généralement, un 'happy slap' suppose une attaque contre un étranger par un groupe d'adolescents. L'incident est filmé avec un téléphone équipé d'une caméra. Ensuite la vidéo est mise en circulation et peut-être regardée. »³⁴

Christian Papilloud qui a travaillé sur le sujet avant même que des cas n'apparaissent en France, indique comment cette pratique se trouve privilégiée par les fonctionnalités des mobiles : elle exploite à la fois les éléments du face-à-face sur le mode de l'extraordinaire, de l'éphémère, du fragmentaire, du furtif rendus possibles par le film mobile avec les nouveaux modes de diffusion qui lui sont propres.³⁵

S'il paraît évident que le mobile ne crée pas la violence de toute pièce, le fait de filmer et de faire circuler des images violentes, qu'on soit ou non complice de la mise en scène des actes filmés, se trouve désormais au cœur de la loi sur la prévention de la délinquance.

Le texte prévoit des peines allant jusqu'à cinq ans de prison et 75 000 euros d'amende pour la diffusion d'images portant sur les infractions mentionnées dans les articles 222-1 à 222-14-1 et 222-23 à 222-31 du code pénal. Les délits concernés vont des actes de violence graves ("tortures" et "actes de barbarie") à de simples agressions. L'article

³⁴ Christian Papilloud, « Brève autopsie du happy slapping », www.libertysecurity.org

³⁵ Nous reviendrons plus précisément sur ces éléments dans la partie III.

222-13 porte sur les violences "commises par un dépositaire de l'autorité publique (...) dans l'exercice (...) de ses fonctions".

La loi précise que cette interdiction "n'est pas applicable lorsque l'enregistrement ou la diffusion résulte de l'exercice normal d'une profession ayant pour objet d'informer le public ou est réalisé afin de servir de preuve en justice".

Le moins qu'on puisse constater, c'est l'importance de la pénalisation encore en cours autour de ces usages 'déviant' du téléphone mobile. Les interdits sont assortis de sanctions relativement sévères selon les contextes : mise à pieds, amendes élevées, suspension de points sur le « permis » des élèves ou encore sur ceux des élèves, confiscation... et dans les cas les plus grave : peine de prison.

4.2. Des usages réfractaires aux règlements : le cas du mobile à l'école

Les dispositions réglementaires étaient moins importantes en 2005, mais elles faisaient l'objet d'un respect très relatif. Nous avons même mis en évidence une transgression généralisée des règles et des interdits, avec comme caractéristique que ceux qui étaient censés faire respecter la loi pouvaient eux-mêmes très souvent être pris en faute. Nous évoquions alors une « déviance généralisée ».³⁶

En 2007, ce mouvement de résistance aux règles suit son cours et atteint de nouvelles proportions : rares sont ceux qui prennent désormais la peine d'éteindre leur mobile dans les urgences des hôpitaux, ni les médecins, ni les patients. Lors d'une journée d'observation à l'hôpital de Lariboisière à Paris, nous avons même été témoin d'une scène au cours de laquelle, le personnel soignant a autorisé un malade victime d'un choc toxique à « régler ses affaires » par téléphone depuis la salle de repos !

Il en est de même au volant, où malgré les différentes campagnes sur la sécurité routière et la lourdeur des peines, certains continuent à prendre le risque de se « faire pincer ». Le monde culturel est également un espace de non droit pour le mobile. En effet les caméras, et les appareils photos sont généralement interdits dans les musées, les salles de concert ou au cours de représentations théâtrales. Or les mobiles, qui servent de caméra et d'appareil photo, tout interdits qu'ils sont, ne sont pas confisqués : aussitôt le barrage de sécurité passé, nombre de téléphonistes s'en donnent à cœur joie !

³⁶ Rapport GRIPIC 2005

Le cas de l'école est particulièrement intéressant pour comprendre ces formes de transgressions contemporaines et les collaborations enfants-adultes sur lesquelles elles reposent. Le mobile n'a pour l'instant pas fait l'objet d'une réglementation nationale, même si des propositions vont dans ce sens du côté du gouvernement. C'est pour l'instant aux chefs d'établissement de décider des formes de régulation et des sanctions qui les accompagnent. Dans la plupart des établissements où nous avons mené notre enquête³⁷, le mobile faisait l'objet d'une interdiction formelle dans les salles de cours, et de formes d'autorisation dans les espaces communs, comme les couloirs ou les cours de récréation, qui change selon les établissements (garder son mobile dans la main peut être autorisé dans les couloirs, mais pas le faire sonner par exemple). Les panneaux d'affichage ou les écrans d'information, selon les moyens techniques dont disposent les collèges et les lycées, rappellent les modalités d'interdiction. Les panneaux sur le mobile trouvent d'ailleurs souvent leur place aux côtés de ceux sur la cigarette.

En dépit de ces rappels très nombreux, et du fait que l'interdiction des usages du mobile se trouve explicitement formulée dans la plupart des règlements intérieurs qui sont signés par les élèves et leurs parents en début d'année, le mobile semble en réalité incontrôlable. Son usage est très développé, même dans les établissements les plus stricts, comme ce lycée-collège privé de Vincennes, ainsi que le rapporte le conseiller principal d'éducation qui nous a accordé une interview :

« C'est vraiment interdit, mais je sais que les élèves s'en servent partout. Ils font attention avec nous, parce c'est strict ici, les mobiles ne doivent même pas être sortis, mais bon, ils vont recevoir leurs SMS dans les toilettes, ils ne l'éteignent pas toujours en cours, ils jouent en réseau...Et dans la cour, on passe notre temps à faire la police pour ça ! »

Les sanctions concernant le mobile sont pourtant les rares qui peuvent avoir un effet sur des élèves qualifiés d'insanctionnables par des professeurs qui exercent dans des « établissements difficiles ». Une jeune professeur de Français témoigne :

« Le pire, c'est si on peut leur confisquer. Là, ils se tiennent à carreau. Ou alors ça déclenche des réactions brutales. C'est vraiment quelque chose d'important pour eux, leur mobile. »

Dans la pratique, d'après les professeurs et les élèves que nous avons interrogés, quasiment personne n'éteint son téléphone en cours. On n'entend peu de sonneries, mais les élèves passent beaucoup de temps à s'envoyer des messages, à échanger des fichiers par bluetooth, à prendre plus ou moins discrètement des photos, profitant des moindres brèches dans l'autorité des enseignants.

³⁷ Nous avons rencontré des élèves, des professeurs, des surveillants et eu des contacts avec des chefs d'établissement à Paris, en banlieue et en Creuse.

Les transgressions des règles prennent alors un caractère de très grande banalité des transgressions, qui sont loin d'être le seul fait des cancre ou encore de délinquants potentiels, comme en témoigne Sophie, professeur d'anglais :

« Ils le font tous. Ce n'est pas un problème pour eux. En fait, il ne considèrent même pas ça comme un acte supérieure d'impolitesse. Tout dépend des situations évidemment. »

Nos discussions avec les jeunes ont bien largement renforcé cette impression. Le mobile entre bel et bien de manière privilégiée dans la perturbation des situations scolaires. Ils permettent aux élèves de redéfinir les situations, des infractions les plus banales aux véritables défis lancés aux professeurs « qui ne maîtrisent pas leur salle ». Les nouveaux coups s'inscrivent dans la lignée des anciens (les élèves de 2007 aiment toujours se lancer des stylos ou des boules de papier !). En dehors des usages de réception et d'échange de SMS qui concernent vraiment tout le monde, apparaissent de multiples « jeux » plus ou moins innocents. La liste des anecdotes serait laborieuse. Retenons parmi les cas les plus souvent rencontrés, l'exploitation des incongruités sonores. L'un des coups à la mode, au moment de notre enquête consistait à gêner un camarade en faisant sonner son mobile à son insu. Les portables circulent beaucoup, nous l'avons déjà souligné, il est donc facile de prendre le téléphone de l'autre, de remettre le son généralement coupé (les élèves ne sont tout de même pas idiots !), puis de lui envoyer une sonnerie incongrue par bluetooth :

« Moi je peux le faire à plus de 100 m avec mon nouveau mobile, donc même dans une salle de cours où je ne suis pas. Une fois même j'ai fait sonner le portable du surveillant, sans le faire exprès. Heureusement, il est sympa. »

Ainsi s'exprime Nicolas, 15 ans, qui n'a franchement rien d'un délinquant. Antoine quant à lui nous raconte mi amusé mi gêné le 'coup du prof de physique' :

« Il faut dire qu'il arrive toujours bourré à la vodka. Il ne tient pas sa classe, il n'a pas de charisme. Moi avec mon mobile, je peux enregistrer des sons et après les diffuser très fort. J'ai enregistré la sonnerie du collège. Et bien depuis, on finit toujours le cours de physique 10 min plus tôt : je fais sonner et alors tout le monde range ses affaires et quitte la salle. C'est trop drôle ! »

Les sonneries donnent lieu à pas mal d'usages créatifs et sont souvent difficilement repérables par les professeurs qui ont du mal à localiser précisément les élèves. En outre, comme ils s'échangent leur mobile, il arrive souvent que le propriétaire ne soit pas celui qui se fait pincer, ce qui pose des problèmes lors des confiscations.

Notre enquête a permis de mettre à jour un autre mode de perturbation possible des situations scolaires touchant à la fois sur les élèves et le personnel enseignant, et qui concerne la production et la diffusion des images. Nombreuses d'histoires de portable passé sous les jupes des filles ou des professeurs nous ont été rapportées, à côté de

prises en scènes plus ou moins drôles ou humiliantes, comme celle que rapportent Sandra, 14 ans :

« Avec mon amie Julie, nous avons deux frères. Ils sont copains et nous font tout le temps des mauvais coups. Un jour ils ont pris nos culottes sales, les ont photographiées avec leurs mobiles, ils ont mis en commentaire et le lendemain tout le monde avait la photo, avec le bluetooth ! »

Des pratiques plus violentes peuvent avoir lieu, renforçant les modes de pression sur les « boucs émissaires » ou les élèves les plus fragiles. Ainsi Mathieu, 15 ans, raconte-t-il une scène qui s'approche déjà du happy slapping :

« J'étais tranquille, il y a un gars qui arrive, il me donne une baffe en filmant avec son mobile. J'étais surpris. Je l'ai couronné mais je n'ai pas réussi à le rattraper. Le lendemain, il est venu s'excuser et a effacé la vidéo. »

Anna quant à elle nous explique ce qui lui est arrivé :

« Nous étions deux copines sur un banc, face-à-face, un type complètement con, mais bon, on l'aimait bien à l'époque, il nous faisait rire, il est arrivé, il nous a poussé l'une sur l'autre, on s'est cogné et moi je me suis même cassé une dent. Et l'imbécile, il faisait tout filmer avec son portable. En fait il n'a pas fait trop tourner l'image, parce qu'il avait honte de m'avoir fait vraiment mal. »

Inutile de démultiplier les exemples, tous dessinent un usage du mobile à l'école qui paraît banalisé et souvent gênant. Comme dans bon nombre de situations, ceux qui sont censés faire respecter les règles y parviennent donc plus ou moins bien. Les situations scolaires semblent vécues selon un mode relativiste qui correspond à l'expression suivante : « tout dépend des profs ! ». Il existe une ligne de partage pour la plupart des élèves perturbateurs, entre les « profs soumis » et ceux qui « ont du charisme » ou qui forcent « le respect ». Le mobile renforce cette ligne. Présent dans tous les établissements des plus stricts aux plus difficiles, il ne gêne pas de la même manière Elisabeth, 30 ans, professeur de français auprès d'élèves particulièrement durs que Martin, 30 ans également, professeur d'art appliqué dans des conditions comparables. La première signale :

« Pour moi, il n'y a pas de problème, depuis que j'ai compris combien les élèves avaient besoin de repères clairs. D'ailleurs ils me font rire avec leur portable. A Noël, pour le dernier cours, j'ai demandé une salle avec un piano et j'ai appris quelques gospels à mes élèves de collège. Ils étaient tout contents et m'ont demandé s'ils pouvaient filmer. Je leur ai dit oui, allez voir d'ailleurs sur daily motion, ça s'appelle « la prof qui chante ». »

Le second avoue avoir complètement abdiqué :

« Moi, j'ai fait l'erreur de ne pas sévir tout de suite, alors il a fallu faire avec. J'ai décidé d'autoriser que les élèves écoutent de la musique tout fort pendant les moments de pratique. En dessin, c'est pas trop gênant. Ce qui est drôle, c'est qu'ils arrivent à se mettre d'accord collectivement pour choisir une musique, alors qu'à la moindre occasion, les chaises volent. »

Les positions des adultes dans les établissements sont même parfois contradictoires : certains souhaiteraient un soutien de la hiérarchie et un système plus répressifs, alors que d'autres préféreraient réfléchir au cas par cas. Une jeune professeur de français nous a d'ailleurs raconté comment le film d'un élève réalisé en plein cours avait suscité une véritable polémique au sein de son collègue :

« C'était un bon élève. Il n'en pouvait plus du bazar dans le cours d'histoire où le professeur sur le point de prendre sa retraite ne tenait vraiment plus sa classe. Il a filmé ce qui se passait et a fait circuler les images pour qu'on voit combien il était plus possible d'apprendre quoi que ce soit dans de telles conditions. Il s'est fait prendre bien sûr et a été renvoyé pour avoir filmé un professeur à son insu. Mais plusieurs autres profs ont pris la défense de l'élève, ce qui a fait un beau désordre et produit pas mal d'incohérences dans le traitement de ce cas. Le prof affligé, s'est senti trahi par ses collègues. Il est en arrêt maladie depuis. Je pense qu'il ne reviendra pas. »

Le manque de coordination des adultes joue un rôle important dans la place qu'a pris le mobile. Le personnel scolaire n'est pas le seul responsable, les parents jouent un rôle pivot dans la difficulté de faire respecter le règlement intérieur qui interdit le mobile à l'école. Ils sont les premiers à monter au créneau dès qu'un mobile est confisqué. « Ils viennent les réclamer à corps et à cris », nous dit un professeur de sport. Ils contribuent à rendre plus floue la perception des règles chez les adolescents qui disent souvent : « on ne peut pas nous prendre notre téléphone, c'est un objet personnel, mes parents en ont besoin pour me joindre !!! »

Conclusion : le mobile, un risque consenti

Vols, mauvais, coups, images volées, les mobiles sont l'objet de situations difficiles en milieu scolaire. Si les adultes collaborent peu pour améliorer les choses, il faut reconnaître que cela n'est pas nouveau et ne tient pas à la présence des téléphones mobile. Il faut également faire la part des choses, entre ce qui relève d'usages totalement banalisés, et ce qui indique un comportement délinquant. Il nous a été donné plusieurs fois de voir des images choquantes sur les mobiles de nos interviewés, et notamment ces images qui ont fait scandale, de l'agression de la professeur de Porcheville. Les élèves « font tourner » ces vidéos, les commentent, s'en inspirent pour faire des imitations sur une mode ludique. Ce n'est pas forcément négatif, au sens où, ce faisant, ils réagissent, ils font avec, et dans la plupart des cas cela leur permet de mettre la violence à distance. **Les ressorts profonds de la violence chez les adolescents et dans la société plus généralement dépassent largement le cadre de notre étude sur les usages du mobile. S'il offre des ressources techniques et esthétiques (nous y reviendrons), le mobile ne peut être accusé des maux qui touchent l'école.**

Un dernier point peut toutefois être souligné. C'est Ibrahim, 16 ans, qui nous a indiqué cette voie :

« Ben de toutes façons, à partir du moment où il y a des portables à l'école, ça veut dire qu'on accepte les risques : se le faire voler, se faire prendre en photo, se retrouver dans des traquenards. C'est comme ça. »

Ce **fatalisme** est en réalité très partagé. Le mobile semble aujourd'hui faire l'objet **d'une prise de risque consenti**, qu'il s'agisse des risques qu'on prend pour soi-même, ou qu'on fait subir aux autres par exemple au volant, ou qu'il s'agisse du risque que le mobile fait courir en terme de santé (la question des ondes et des antennes revient sporadiquement de manière spontanée dans les entretiens, sous la forme d'une préoccupation vague, qui n'a pas d'effet sur les usages).

Le vivre-ensemble mobile a finalement évolué depuis 2005. On retrouve l'écart entre les discours et les pratiques que nous avons mis en évidence : à la relative fluidité des unes et aux formes de tolérance auxquelles elles donnent lieu, s'opposent encore mais de manière plus ponctuelle et plus directement instrumentalisée, des prises de parole sur le mobile et l'incivilité.

Contrairement aux usages singuliers et individuels que nous avons mis en évidence, le mobile participe d'une redéfinition des dynamiques collectives, notamment par le biais d'usages volontiers collaboratifs. De nouvelles convenances ont vu le jour, à rebours d'une vision dramatisée du mobile comme altérateur des bonnes manières. Il ne s'agit plus par exemple de déjouer le mythe de la joignabilité, mais de constater que la joignabilité n'est plus un mythe, et que le mobile a pris la valeur d'un outil du tact et de la discrétion.

A ces nouvelles règles de politesse en cours de stabilisation et qui place l'autre au cœur des usages mobiles, s'ajoutent des règles tacites d'usage qui font jouer le ressort de l'exemplarité comme moyen essentiel de régulation des comportements. Il faut dire que si le mobile est de moins en moins associé à des formes d'incivilités, il est plus directement incriminé ou pénalisé, et ce sans grand succès, comme le montre par exemple notre enquête sur le mobile à l'école. Le bon exemple est sans doute encore ce qui fonctionne le mieux. Et c'est ce qui a conduit l'artiste Rosario Caltabiano à s'opposer en pratique au happy slapping en lançant le mouvement des anti-slapping :

« Le but de l'anti-slapping est de récolter, de rassembler et d'archiver un grand nombre de vidéos-anti-slapping, pour se questionner sur la violence filmée, sur les

gens qui la pratiquent, d'autres qui la regardent, sans oublier ceux qui sont indignés et qui ne l'acceptent pas. »³⁸

³⁸ Rosario Caltabiano, www.anti-slapping.net

Partie III.

Actions mobiles et expériences contemporaines : l'intervention du mobile dans l'esthétique de la vie quotidienne

Nous l'avons indiqué à plusieurs reprises de manière discrète : **le mobile ne peut pas être seulement envisagé du point de vue des pratiques de communication qu'il rend possible, qu'il organise voire qu'il permet de redéfinir. Une large part de ses usages échappe à ce repli de l'étendue de son domaine d'intervention au seul champ des échanges, qu'ils soient interpersonnels ou d'emblée plus collectifs. Il s'agira désormais de prendre au sérieux la place du mobile dans les expériences contemporaines envisagées sous un angle plus esthétique.** Nous prenons ici le terme 'esthétique' dans un sens plein, renvoyant à la fois à son étymologie – *esthesis* signifie en grec ancien 'sensations' – et au **jeu des formes dans lequel le mobile intervient selon une multiplicité de modalités** qui permettent de mettre en évidence certains ressorts fondamentaux de l'usage mobile esquissés en creux dans nos analyses. Nous montrerons donc **comment le mobile participe d'une réorganisation des apparences et de la gestualité contemporaine en inventant et reconfigurant des modes de perception de soi et des autres, avant de nous pencher plus particulièrement sur les nouveaux usages plastiques du mobile**, et en particulier sur ce qui nous semble relever de nouvelles pratiques amateurs, réactualisant les travaux dirigés dans les années 1960 par Pierre Bourdieu sur la photographie : Un nouvel art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie.³⁹ Il est particulièrement intéressant que se développent, en marge des usages 'vulgaires' des nouvelles fonctionnalités photographiques et filmiques, pour n'évoquer qu'elles, des pratiques artistiques (esthétiques au sens courant du terme cette fois-ci) qui tendent à inscrire **le mobile non plus dans une panoplie d'objets « communicants » ou servant la communication tels que le téléphone fixe, l'ordinateur ou encore le pda, mais bien dans l'histoire des dispositifs plastiques de prise de vue comme l'appareil photographique jetable, le polaroid, le numérique ou en ce qui concerne les images animées la caméra portative super 8 puis les caméras vidéo.**

³⁹ P. BOURDIEU (sous la direction de), *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*. Paris : Minuit, 1965. Cette recherche universitaire qui a fait date dans l'histoire des travaux sur la photographie avait à l'origine été commanditée par l'entreprise Kodak-Pathé qui cherchait à comprendre ce qui se jouait autour de la diffusion massive des pratiques amateurs dans la société.

L'exploration des liens qu'entretient le mobile avec ces objets et l'interprétation de ce qui s'amorce comme de véritables fonctions sociales permettra d'ouvrir une réflexion plus synthétique sur **l'action comme principe et ressort essentiel de l'usage** du mobile.

I. La gestualité contemporaine : nouveaux éléments chorégraphiques

Omniprésent en toutes circonstances de la vie quotidienne, le téléphone mobile est devenu un motif indissociable des représentations de la vie contemporaine. Il suffit en effet qu'il n'y ait pas de mobile dans un film ou dans une photographie de foule pour qu'une interprétation chronologique soit amorcée : la scène se passe avant le milieu des années 1990 !

Le mobile intervient par sa présence même et ses multiples variations formelles dans l'esthétisation du quotidien. Nous avons déjà souligné l'intérêt que les individus portent à la beauté et au design de cette précieuse petite boîte communicante. Il s'agit désormais de souligner comment elle s'est intégrée dans la gestualité contemporaine en devenant un puissant opérateur chorégraphique.

1. Un renouvellement de la gestualité contemporaine

Peu d'objets contemporains semblent, comme le mobile, s'être glissés de manière aussi massive dans la gestualité quotidienne. Par ses contraintes et son fonctionnement techniques, il a en quelque sorte contribué à un renouvellement de la gestualité ordinaire et inscrit de nouveaux gestes dans les répertoires individuels et collectifs. L'importance des formes de manipulation et la place désormais décisive du pouce dans nos petits mouvements journaliers sont les indices de changements en profondeur auquel notre corps s'est progressivement adapté. L'agilité manuelle se trouve ainsi accrue par l'usage quotidien du mobile.

Le rôle déterminant du mobile ne se situe toutefois pas seulement du côté des gestes « fonctionnels » ou techniques qui correspondent à un usage évident du téléphone, comme appuyer sur des touches, le porter à l'oreille, rabattre le clapet, faire pivoter l'écran... Une multitude de gestes inutiles se sont ajoutés à ceux, instrumentaux, qui permettent de faire fonctionner la machine. Il s'agit de ces gestes innombrables et ne servant apparemment à rien comme le fait de garder son mobile à la main, de le caresser du pouce, de le faire tourner du bout des doigts comme un stylo... La relation gestuelle au mobile dépasse très largement le cadre purement technique et mobilise

des manières de faire très personnelles. Ainsi Michelle, 57 ans, manipule-t-elle son téléphone avec soin et une certaine douceur déjà repérable dans sa façon de toucher d'autres objets de valeur comme ses bijoux, sa montre ou le cuir de son sac à main. Guillaume, 28 ans, quant à lui, traite son mobile comme il s'occupe de la plupart des objets qui l'environnent, c'est-à-dire avec une certaine négligence : il le fait tomber, le jette sur son lit, le pose brusquement sur les tables. Il ne l'a pas souvent à la main, il s'en tient à distance le plus souvent possible, ce qui l'oblige assez souvent à courir après l'engin quand il sonne, ou quand il faut l'emporter avec soi pour partir. Guillaume et Michelle pourraient, comme les autres utilisateurs de mobile, être décrits par leurs relations gestuelles au téléphone : il n'est en effet plus possible aujourd'hui de penser à l'attitude globale ou à 'l'image' d'une personne, sans que ses manières d'être avec le mobile n'apparaissent. Les façons de le sortir, de le tenir, de le refermer, de le quitter au moment où l'appel se termine, mais également de l'essuyer du pouce ou de l'index, de le glisser sur son pantalon ou au contraire sur le revers de la manche, constituent un élément à part entière des apparences singulières.

Si le mobile entre de manière privilégiée dans les gestuelles individuelles en étendant les répertoires idiomatiques déjà en place, il peut également produire des formes corporelles inédites pour certains sujets. Ainsi n'est-il pas nécessaire d'être nerveux pour adopter certains « réflexes » évoqués plus haut, comme le « geste de la poche » entre autres formes de vérifications compulsives de la présence du mobile.⁴⁰ Le mobile tend à produire cette forme de gestualité de réassurance, parallèlement à des usages d'ordre métacommunicationnels, c'est-à-dire accompagnant, encadrant, voire commentant la communication proprement dite. En effet, le mobile sert de plus en plus souvent à ponctuer les dialogues, à rythmer les propos des uns et des autres, chacun s'en saisissant pour mieux négocier sa place dans la conversation. Une observation faite dans le métro parisien a permis de mettre au jour de manière caricaturale cette dimension finalement très partagée :

Deux hommes assis en face à face s'échangent des propos plutôt verts en langue italienne. Le ton monte, les corps se rapprochent et s'éloignent symétriquement, permettant à l'observateur incapable de traduire le contenu de la conversation de comprendre les rapports de force qui s'y exercent. Les mobiles de chacun des partenaires semblent redoubler ou appuyer les phrases prononcées. Ils passent d'une main à l'autre, sont portés au visage, prolongent des gestes de menace, remplaçant l'index pointé habituellement utilisé dans ces circonstances. Arrivés à sa station, l'un des deux se lève, l'autre l'accompagne près de la porte. Ils continuent leurs invectives, le mobile au bout des bras tendus de par et d'autre de la porte métallique qui finit par se refermer. L'homme resté à l'intérieur du métro se rassoit alors et se met à observer nerveusement le téléphone qu'il tient des deux mains devant lui.

⁴⁰ Voir partie I.

Le mobile joue ainsi de plus en plus nettement un rôle d'orchestrateur de la gestualité contemporaine à un niveau non plus seulement individuel mais bien collectif. Nous avons vu en 2005 que les conversations téléphoniques étaient accompagnées de **ballets corporels inédits**. Les foules urbaines ont continué à intégrer de nouvelles façons de marcher. Les citadins s'arrêtent brusquement, se retournent, repartent suivant l'impulsion invisible donnée par la conversation téléphonique. Ces mouvements surprenaient, inquiétaient ou prêtaient à rire au début de leur apparition. Ils sont totalement banalisés depuis et se sont en quelque sorte naturalisés : les ruptures de rythmes, les revirements impromptus, les ralentissements voire les installations passagères dans la cohue ou l'élection des lieux de retrait se font et se défont avec une certaine fluidité. On ne remarque presque plus ces balancements des jambes ou du buste, ni le dessin de zones symboliques autour de soi, qui tendaient à transformer le corps entier en stylo et à le faire 'gribouiller' comme on le fait couramment sur un post-it ou un papier libre lorsqu'on est plongé dans une conversation au téléphone fixe.

Un geste nouveau semble même s'être ajouté à ces nombreux mouvements par lesquels **les foules d'aujourd'hui ne se comportent extérieurement plus tout à fait comme avant**. Ce geste consiste à tenir son téléphone à la main, en dehors même des conversations (qu'elles soient téléphoniques ou de face à face) par rapport auxquelles, nous l'avons souligné, la gestualité entretient des affinités particulières. Il est particulièrement frappant que le téléphone, habituellement outil ou prothèse, devienne une sorte d'entrave dont on ne se sépare pas plus manuellement pour faire les courses au supermarché que pour s'engouffrer dans le métro ou se saisir d'un monticule de documents et de dossiers avant d'aller en réunion. Cela implique une certaine dextérité et une gymnastique globale inédite organisée autour du passage rapide et sans cesse renouvelé du mobile d'une main à l'autre.

2. Une personne au téléphone : une attitude inoubliable

Si les gestes autour du mobile se sont démultipliés de façon exponentielle, contribuant à redéfinir la gestualité contemporaine, il faut revenir sur la manière dont la gestualité proprement téléphonique s'est inscrite dans la mémoire gestuelle de notre société. Objet à incorporer comme nous l'avons montré, le mobile peut faire sens par la seule convocation de gestes caractéristiques, comme celui de pianoter du pouce en regardant l'écran et surtout celui de porter la main au visage. **Le mobile a étendu la visibilité de cette attitude téléphonique inventée avant lui par les usages du téléphone fixe, et qui articule de façon triangulaire trois organes privilégiés de la**

communication : la bouche, les oreilles et la main. Ces mouvements tendent à recomposer esthétiquement les modes d'apparition du visage, qu'on a désormais l'habitude de voir à portée de main, et légèrement penché sur une nuque diagonale. Cette attitude est déjà bien inscrite dans les représentations et fait partie intégrante de notre mémoire commune. Le téléphone joue par exemple un rôle très important dans le cinéma où les conversations téléphoniques constituent un thème d'érotisation masculine et féminine. **L'attitude au téléphone mobile actualise l'attitude au fixe si bien ancrée dans les imaginaires. Elle est même si profondément inscrite dans nos modes de perception qu'une attitude proche, une simple main portée à plat le long d'une joue suffit à donner l'illusion que la personne est au téléphone.** La cristallisation de cette forme gestuelle est si grande qu'elle peut nous conduire comme peu d'autres à des interprétations anachroniques ainsi qu'en témoignent les réactions de tous ceux à qui nous avons montré cette photographie de Jacques Henri Lartigues où l'on voit sa compagne 'Bibi', en pleine conversation téléphonique sur le ponton d'un bateau. La scène se déroule pourtant en 1928 !

A contrario, le port de l'oreillette semble résister très fortement à toute inscription dans un imaginaire gestuel partagé. Ce manque d'évidence dans le rapport au corps et à ce que ce rapport peut signifier est l'une des raisons possibles de la résistance à une solution technique pourtant intéressante sur le plan de la santé. Même si le marché commence à donner des signes d'acceptation de cet objet accessoire du téléphone mobile, et si les oreillettes tendent à se faire un peu plus nombreuses, force est de constater qu'elles ne convainquent pas grand monde aujourd'hui encore :

« Ah, moi mon oreillette, j'en prends soin, d'ailleurs je ne l'ai même pas sortie de la boîte !
« Je sais bien qu'il faudrait porter des oreillettes mais bon, je n'arrive pas à m'y résoudre, je trouve ça tellement ridicule ! »
« Je ne me vois pas avec ce machin dans les oreilles, pourtant je pense que ça éviterait pas mal d'accidents.»
« Je vais en acheter une, c'est sûr, j'ai lu que ça diminuait les ondes ! Enfin je dis ça depuis longtemps, je crois que ça ne me plaît pas trop ce truc-là, c'est idiot ! »

Le moins qu'on puisse affirmer c'est que l'oreillette séduit peu, alors qu'en tant qu'objet elle pourrait être comprise dans la continuité des écouteurs de baladeur dont les effets sur la gestualité et l'attitude de ceux qui les portent ne choquent plus personne. Qui s'étonne aujourd'hui de voir quelqu'un esquisser des mouvements de danse, remuer la tête, taper des rythmes ou chanter tout seul, comme relié à lui-même par un discret cordon. Les casques et les écouteurs ont si bien trouvé leur place dans le prolongement du corps qu'Apple a fait des siens, très fins et surtout de couleur blanche, une métonymie de sa marque relancée près du grand public par

l'incontournable I pod. La résistance au port des oreilles de mobile tient tout d'abord au fait qu'elles ne semblent pas pouvoir justifier de parler seul et, de ce point de vue, il semble plutôt judicieux de la part des constructeurs de produire des oreilles très visibles. Mais cet élément n'est pas le seul et peut-être non plus le plus important. On peut faire l'hypothèse que si les oreillettes mobiles ne profitent pas de la naturalisation des écouteurs, c'est qu'elles renvoient à un autre imaginaire : celui des centrales téléphoniques, aussi bien du télémarketing que de la science fiction. Il ne manque que le micro. Or ces appareils, loin de se fondre de manière prothétique et d'étendre les attributions du corps humain, demeurent de véritables objets extérieurs bien couramment associés par les personnes interrogées au monde animal. « Je sais que c'est mieux les oreillettes, mais ne je me transformerai pas en insecte ! », indique par exemple Marie, 30 ans. « Ils sont ridicules ceux qui les portent, on dirait des abeilles du futur ! », souligne Stéphane 25 ans.

L'effet du téléphone portable et de ses accessoires sur la gestualité contemporaine et les perceptions auxquelles cette gestualité peut donner lieu est finalement une dimension structurante de l'expérience mobile. L'attitude téléphonique a bel et bien 'pris' au point qu'il semble impossible de revenir en arrière : certaines modalités nouvelles sont difficiles à mettre en place parce qu'elles dialoguent mal avec la mémoire gestuelle qui conditionne notre rapport esthétique au monde.

II. Un nouvel art moyen multimédia : les images mobiles en pratique

La photographie, le film, l'écoute de la musique et l'enregistrement du son sont désormais loin d'être marginaux dans les usages du mobile, et ne peuvent être circonscrits aux seules jeunes générations. En réalité, nombreux sont ceux qui s'essaient à l'une ou à l'autre de ces activités, ne serait-ce qu'occasionnellement. Beaucoup souhaitent avoir toutes ces fonctions sur leur mobile lorsqu'ils en font l'acquisition, même si une conception moraliste voire hygiéniste perdure sous l'expression d'une critique de la gadgetisation de l'objet. Entre les tentatives uniques du premier jour où l'on explore son nouveau mobile, les photographies frénétiquement prises de son entourage et l'exploitation pleine de ce nouveau dispositif audiovisuel par des artistes plasticiens, s'amorce une redéfinition des pratiques ordinaires liées à l'image et au son, qu'il serait dommage de réduire, comme le font généralement ceux qui s'y intéressent à une seule approche en termes d'échanges interpersonnels⁴¹.

⁴¹ C'est par exemple le sens d'une partie des analyses de Caroline Anne Rivière.

De nombreuses formes s'inventent, dans un dialogue plus ou moins serré avec les pratiques anciennes et il semble dès lors particulièrement intéressant de les scruter de près, tant du point de vue du développement des pratiques amateurs, prolongeant la photographie et le film de famille, que des prémisses d'une esthétique artistique qui inscrit le mobile dans le champ des arts visuels.

Nous situerons ici **notre approche du point de vue de ce que produit le mobile**. S'il devient un appareil d'écoute privilégiée de la musique sous certaines conditions que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer et s'il offre des perspectives de formatage de la création musicale⁴², il est encore relativement peu utilisé comme outil de production dans les pratiques de création sonore. Nous nous attacherons donc de manière privilégiée à l'image dans ces agencements multimédias qui invitent plus de cinquante ans après la recherche collective dirigée par Bourdieu sur la photographie comme art moyen, à interroger les usages dans leur hétérogénéité. Cette **attention particulière accordée à la dimension visuelle des pratiques mobiles se fait en miroir de l'importance de cet aspect dans un dispositif téléphonique a priori d'abord associé à des questions sonores**. Roland Barthes soulignait déjà en 1980 :

« Ce qui caractérise les sociétés dite avancées, c'est que ces sociétés consomment aujourd'hui des images et non plus des croyances. La jouissance par l'image, voilà la grande mutation »⁴³

La photographie, et par extension le film, ont la part belle dans cette prédominance du régime visuel, et ce d'autant plus qu'ils se généralisent par toutes sortes de moyens inattendus dont le mobile fait partie, actualisant cette intuition de Roland Barthes :

« (un des moyens) d'assagir la photographie, c'est de la généraliser, de la grégairiser, de la banaliser, au point qu'il n'y ait en face plus aucune autre image par rapport à laquelle elle puisse se marquer, affirmer sa spécialité, son scandale, sa folie. C'est ce qui se passe dans notre société, où la photographie écrase de sa tyrannie les autres images : plus de gravure, plus de peinture figurative, sinon désormais par soumission fascinée (et fascinante) au modèle photographique. »⁴⁴

C.A. RIVIERE, « Téléphonie mobile et photographie : les nouvelles formes de sociabilités visuelles au quotidien », *Sociétés* n°91, 2006.

Bertrand Horel conduit actuellement une recherche dans cette optique sur le MMS : *Analyse socio-économique du message multimédia mobile : de la plasticité de l'image numérique vers une nouvelle poétique d'écriture*. Thèse dirigée par Yves Jeanneret au Celsa - La Sorbonne Paris4 en convention CIFRE avec le Laboratoire de France Telecom. Les échanges de MMS étaient encore assez peu importants au moment où il a commencé son enquête, il a dû travailler à partir d'un corpus expérimental. Il définit le MMS comme « un espace d'écriture assistée par une interface médiatisée dans une perspective de communicationnelle interpersonnelle », *Le statut des images dans le message multimédia mobile : entre tension d'authentification et performativité discursive*. Intervention aux Doctoriales de la SFIC, 2005. Nous n'étudierons pas dans le cadre de ce rapport le travail spécifique du MMS, qui consiste, comme l'indique Bertrand Horel en une activité « de montage et d'ordonnancement des documents linguistiques et visuels », mais nous nous concentrerons sur la part proprement visuelle des productions mobiles.

⁴² Nombreux sont ceux qui annoncent un avenir mobile pour la création musicale. De fait les artistes sont déjà enjoins de produire des titres pour téléphones portables et la composition de sonneries est une activité qui peut être très rémunératrice pour les artistes.

⁴³ R. BARTHES, *La chambre claire*. Paris : Seuil, 1980, p. 182

⁴⁴ R. BARTHES, *op.cit.*, p. 182

L'analyse des productions visuelles mobiles ne peut se faire sans une prise en compte des conditions de production, qui comprennent à la fois les situations de prise de vue et l'avenir des images. L'une des caractéristiques essentielles du mobile consiste en effet en l'association inséparable d'un outil de production (appareil photographie et caméra) et d'un outil de diffusion. Le mobile se présente en effet autant comme un album photo voire une galerie muséale⁴⁵ que comme une petite visionneuse portative, que certains qualifient même de **quatrième écran**, après le cinéma, la télévision, l'ordinateur. Nous ne séparerons pas ici ce qui relève des « actes photographiques », selon l'expression de Philippe Dubois, des images proprement dites dont nous avons reconstitué un corpus significatif au gré de notre enquête de terrain⁴⁶.

« Avec la photographie, il nous est impossible de penser l'image en dehors de l'acte qui la fait naître. »⁴⁷

Loin de constituer une rupture par rapport à cet héritage photographique et filmique, le mobile le convoque de manière forte. Il s'agit donc de mettre en évidence une sorte de matrice esthétique commune à un grand nombre de productions mobiles, matrice sans laquelle, par exemple, il n'est pas possible de comprendre les ressorts médiatiques de phénomènes comme le happy slapping.

1. Images amateurs et amateurs d'images : une pluralité de pratiques mobiles

Le mobile situe les pratiques de production multimédias essentiellement du côté de l'amateurisme. S'il y a des professionnels de l'élaboration de contenus à télécharger sur son mobile, la production visuelle, les modes d'agencements, les pratiques de collection relevant de la technique du montage sont bel et bien le fait d'amateurs. Nous choisissons de garder ce terme dans une acception large qui comprend à la fois une opposition au professionnel (et cela va prendre tout son sens dans l'opposition par exemple d'un « journalisme citoyen » auquel invite le mobile à un « journalisme de métier ») et une opposition à la prétention esthétique des artistes à proprement parler. Nombreux sont ceux par exemple qui tentent de questionner cette notion en conservant cette ambiguïté parce qu'elle leur semble constitutive de sa fonction

⁴⁵ voir partie I.

⁴⁶ Cette contribution à l'analyse des usages repose sur un travail d'observation de productions artistiques présentées dans le cadre des festivals consacrés au film mobile : Mobile film festival et le festival Film Pocket, ainsi que de photographies et de films amateurs, auxquels nous avons eu accès au cours d'entretiens ciblés sur cette question. Nous avons en parallèle repéré les modes d'apparition de ces images dans les grands médias et sur internet : sur les blogs personnels, sur les sites des journaux et sur les sites spécialisés comme *youtube* ou *dailymotion* par lesquels transitent en effet une grande partie des images mobiles.

⁴⁷ Nous empruntons l'expression à Philippe Dubois et l'étendons aux actes filmiques. P.DUBOIS, *L'acte photographique*. Paris : Nathan, 1990

sociale⁴⁸. C'est également la perspective que nous adoptons, et ce d'autant plus que le mobile permet d'interroger de manière très intéressante, à la suite de la photographie et du film dit « de famille », **l'activité spectatrice contemporaine, qui transforme l'ancien spectateur considéré comme passif en un véritable acteur de ce qui advient**. Laurence Allard fait même de l'amateur en général une « figure à part entière de la modernité esthétique »⁴⁹, une figure créatrice qui permet en effet de comprendre l'importance des pratiques suscitées par le mobile. Roger Odin souligne d'ailleurs que « l'opposition professionnel/amateur est liée à l'opposition auteur/spectateur et tend à masquer la redéfinition contemporaine des postures spectatorielles. »⁵⁰

Il s'agit donc de ne pas séparer ce qui serait la production de belles images à visée artistique d'un côté, de celles beaucoup plus triviales, fonctionnelles ou 'sans prétention', voire complètement « ratées », comme le sont en effet une large partie des images mobiles, mais de considérer l'ensemble de ces modes de production visuels et audiovisuels sans pour autant nier les spécificités de telle ou telle démarche artistique particulière.

La richesse du répertoire offert par les nouveaux usages mobiles extra-téléphoniques conduit en effet à une **continuité d'usages photographiques et filmiques qui vont du simple essai à la maîtrise assumée et instrumentalisée**.

1.1. Balbutiements et découverte

Il y a tout d'abord les **usages de découverte** qui consistent à expérimenter les potentialités du mobile sans autre but de savoir « ce qu'il fait ». Dans ce cas, la photographie et le film font partie de l'ensemble des manœuvres pratiques auxquelles s'adonnent un grand nombre de ceux qui s'intéressent vraiment à leur mobile. Bertrand, 33 ans, ouvrier spécialisé, nous explique par exemple :

« Moi j'ai surtout essayé la photo au début, enfin le premier jour, pour voir comment ça marchait. Mais bon, depuis j'avoue que ça ne m'intéresse pas trop. Je ne faisais pas de photos avant alors ... »

Il en est de même pour Pierre, 15 ans, heureux propriétaire du « dernier sony ericsson walkman » qui a réalisé quelques petits films en photomontage pour découvrir les différentes « options » de son téléphone. Nous l'avons rencontré une première fois juste après son acquisition. Il était fier de nous montrer ce qu'il savait faire. Trois mois plus tard, il avait complètement arrêté :

⁴⁸ R. ODIN (sous la direction de), *Le cinéma amateur. Communications n°68*. Paris : Seuil, 1999

⁴⁹ L. Allard, « L'amateur : une figure de la modernité esthétique », in *Le cinéma amateur. Op. cit.*

⁵⁰ R. ODIN, *Communication n°65. Op.cit.*, p. 43.

« Je voulais avoir ça, mais en fait je me rend compte que ça me saoule. Quand il y a des photos à faire, c'est plutôt d'autres copains qui les font, après ils me les envoient, comme ça je peux aussi les avoir. »

1.2. Des usages occasionnels

D'après nos observations et nos entretiens, une large partie des usages photographiques apparaît en réalité occasionnelle, comme l'exprime bien Nicolas, 25 ans :

« Bon je ne m'en sers pas trop de la photo. En plus la caméra, c'est un peu compliqué, faut faire tout un tas de réglages. En fait il faut vraiment qu'il se passe quelque chose, ou alors qu'on me le demande. Mais souvent dans ces cas-là, je passe mon téléphone. »

Le mobile permet de fixer des moments jugés dignes d'être photographiés. Il s'agit le plus souvent de moments festifs ou de rassemblement qui ont un caractère exceptionnel, même si dans le cas des « soirées entre copains », il faut reconnaître que ces « exceptions » sont fréquentes. Charlie, 17 ans, nous explique par exemple :

« Moi je fais des photos avec mon portable que pour les potes, quand on fait des soirées, c'est obligé, il y aura des photos. C'est pour des choses exceptionnelles. Enfin c'est presque tous les week-ends finalement ! ».

Charlie fait partie de ceux qui séparent nettement la photographie « à l'ancienne » qu'il prétend pratiquer avec l'appareil argentique de son père, de la photographie mobile, réservée au marquage d'événements liés à la sociabilité amicale. Cette dichotomie est fréquente dans les discours : elle correspond au maintien d'une pratique marginale de la photographie mobile, mais généralement plutôt régulière dans l'organisation de la vie quotidienne. La photographie suit le rythme des petits événements communs.

1.3. Un usage fonctionnel

Les mobiles d'aujourd'hui permettent à un plus grand nombre de gens d'avoir accès personnellement à la photographie et au filmage. Certains sont très heureux de pouvoir enfin disposer de ces outils, comme Julien, trompettiste de 25 ans :

« Moi j'avais besoin d'un appareil photo et comme c'est cher, je suis me suis organisé pour avoir un super portable, comme ça je peux enfin faire ce qui m'intéresse. Je peux même filmer des morceaux de concerts et des répétitions ; bon ce n'est pas toujours terrible, mais c'est quand même pratique. Ce que je fais souvent, c'est photographier les partitions, ensuite je les transmets par bluetooth et tout le groupe peut les avoir ! »

Julien s'est inventé un usage fonctionnel et son mobile est entré dans l'organisation de son travail de groupe. Il apprécie de pouvoir faire circuler des informations et se sert véritablement de son mobile comme d'un **scanner**. D'autres usages du même type se développent, comme dans la scène suivante observée pendant les soldes d'hiver dans un magasin de mode féminine :

Une jeune fille s'extasie avec une amie devant une veste.
 « Tu crois que je devrais l'acheter ?
 - Elle est bien, c'est utile une veste comme ça pour tous les jours.
 - Ouais en plus je n'en ai pas ? Mais bon si je ne demande pas ma mère, elle va me tuer. J'ai une idée je vais envoyer une photo à ma sœur comme ça elle va lui montrer et je saurai ce qu'elle en pense. »
 Les deux jeunes filles se sont ensuite appliquées à photographier la veste le plus discrètement possible. Puis elles l'ont gardée dans les mains et ont continué à « tourner » dans le magasin en attendant la réponse maternelle. »

Les sujets s'inventent ainsi des occasions de photographier soumis à des impératifs pratiques.

1.4. Ceux que le mobile conduit à la photographie et au film « esthétiques »

Nos observations nous ont permis de remarquer que dans certains cas, la possession d'un mobile conduisait les gens vers des pratiques plus artistiques, et ce parfois sans qu'ils ne se le forment explicitement. C'est par exemple le cas d'Emmanuel, un musicien de 28 ans. Il n'a jamais vraiment osé faire de la photographie avant, son champ artistique étant plutôt celui du son. Heureux d'avoir par le biais de son téléphone une petite caméra et un petit appareil photo dans les mains, il s'est mis après une courte période d'essais techniques, à réaliser les portraits des musiciens qui l'entourent, en soignant tout particulièrement ses cadrages et la lumière. Il s'est mis à réfléchir sur les manières de poser, sur la composition interne des images, sur les rythmes de surface... Nous l'avons même surpris une fois, allongé au sol, dans l'escalier de son immeuble : il essayait de saisir par la photographie le jeu d'ombre et de lumière qui se donnait à voir brusquement à cet endroit. Le résultat était plutôt convaincant. Le parcours d'Emmanuel vers la photographie comprend des étapes en quelques sortes classiques : de l'usage de découverte, il est passé à une exploration systématique, puis au désir d'une photographie qui s'efface derrière le contenu de ce qu'elle saisit avant de comprendre les enjeux véritablement plastiques à l'œuvre.

D'abord déçu de constater que ses images, une fois passées sur l'ordinateur, étaient floues, il a essayé de comprendre comment tirer parti de ces « défauts » de l'image. **Ce passage de la recherche de la belle image classique ou réaliste à une considération plus ouverte de ce qu'est une image est précisément l'un des indices de la dimension artistique des pratiques.** Les artistes qui s'essaient à l'art mobile sont généralement des artistes « expérimentaux »⁵¹, véritablement préoccupés

⁵¹ Ce ne sont généralement pas des photographes ni des cinéastes au sens classique du terme mais plutôt des plasticiens. Les chercheurs qui s'intéressent à ce phénomène artistique émergent sont d'ailleurs les mêmes que ceux qui s'étaient intéressés en leur temps à la fois aux films expérimentaux contre le film narratif classique, et qui avaient pris au sérieux les pratiques amateurs, notamment par le biais du film de famille. Le plus célèbre de ces chercheurs, Roger Odin, a en effet ouvert la voie dans les années en 1970 en analysant les films d'Alain Resnais, après que les prémisses de l'analyse cinématographique avaient

par les qualités spécifiques des images produites par le téléphone : le flou, la pixellisation, les mouvements d'appareil sont autant de caractéristiques qui rappellent pour eux cette formule célèbre de Jean-Luc Godard : « non pas une image juste, mais juste une image ». Les photographies et les films mobiles se situent de ce point de vue dans la lignée d'images plus picturales ou plus abstraites et non plus du côté des « mauvaises photographies ».

C'est sans doute la seule ligne qui départage véritablement les amateurs d'image des artistes proprement dits, et en particulier ceux qui se produisent dans le cadre des festivals ou rencontres autour du film mobile, cette capacité à **interroger le dispositif en tant que tel** et à ne pas déplorer ce qui lui manque en le comparant avec les machines de prise de vue existantes. Plusieurs écoles d'art ont introduit dans leurs programmes des projets filmiques à réaliser au mobile. C'est par exemple le cas aux Beaux-Arts de Grenoble, à L'Ecal (Ecole Cantonale d'art de Lausanne dont le département de cinéma est en partenariat avec la célèbre Fémis française) ou encore de l'Ecole du Fresnoy. Alain Fleischer, son directeur, est lui-même l'auteur de plusieurs *pockets films* diffusés en grand écran lors du festival du Forum des images. Lors de la seconde édition, il expliquait son choix de faire travailler les étudiants à partir du mobile comme une manière de réfléchir à « l'adaptation d'un outil à un sujet ».

Nous constatons finalement que malgré leur diversité, **ces pratiques s'inscrivent dans une continuité et qu'elles dessinent un espace d'usage photographique et filmique un peu décalé par rapport aux autres pratiques amateurs qu'elles prolongent et réinventent au fur et à mesure des usages**. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit nullement de remplacer l'appareil photo ou la caméra !

2. Les images mobiles, des images « précaires »

Inséparables de leurs conditions de production et de diffusion, les images mobiles sont évidemment marquées par certaines caractéristiques techniques en cours d'évolution et qui en font des images particulièrement « précaires ». Cette expression, empruntée à Jean-Marie Schaeffer qui titre ainsi son essai sur la photographie⁵², rend compte de la particularité de ces images qui sont d'abord des formes photographiques, et qui entretiennent de ce fait un lien particulier avec le réel ou le « sujet » de la photographie. Mais précaires, les images mobiles le sont d'autant plus qu'elles sont placées sous l'aune d'une certaine fragilité.

été consacrées aux grands films hollywoodiens. Roger Odin était par exemple présent lors de la deuxième édition de Pocket Film organisés par le Forum des Images à Beaubourg.

⁵² J.-M. SCHAEFFER, *L'image précaire. Du dispositif photographique*. Paris : Seuil, 1989

2.1. Des images de moindre valeur

Les gens considèrent les images faites sur mobile comme des images de moindre valeur, ce qui n'exclut évidemment pas qu'ils tiennent à certaines d'entre elles.

« Il faut dire que ce ne sont quand même pas des vraies photos ! »
« On ne les tire pas de toute façon ces images. »
« Je ne sais même pas où elles sont passées, je crois bien que je les ai effacées sans faire exprès. »

Autant d'expressions qui tendent à disqualifier les images mobiles par rapport aux autres photographies. Ce sont en effet des images qui ne sont généralement pas imprimées, et qui sont soumises aux aléas spécifiques des téléphones mobiles. Nous les perdons, nous les effaçons faute de place, nous les oublions au fond des menus... Même quand les sujets les conservent de manière organisée, en les archivant sur leurs ordinateurs, ils ont tendance à les considérer d'assez loin. La circulation même des images et leurs métamorphoses de supports en support participe de leur fragilité en les désacralisant comme image.

2.2. A vrai dire, on n'y voit rien

« Bouillies de pixels », images sombres, cadrages approximatifs, mouvements d'appareil incontrôlés... Les images mobiles sont loin d'avoir dans la pratique le niveau de définition sans cesse annoncé dans les discours promotionnels. Dans un grand nombre de cas, il faut le reconnaître, « on n'y voit rien »⁵³. Mathieu, 30 ans, nous raconte amusé :

« Une connaissance me montrait, il y a quelques jours, les photos de ses enfants sur son portable. Il était tout fier d'eux ... J'étais un peu gêné, je n'ai même pas distingué le petit garçon de la petite fille ! »

L'un des grands paradoxes de l'usage amateur en ce qui concerne l'image, c'est la conjugaison d'une quête de performance technique (qui rejoint les promesses publicitaires) et le déni du décalage dans la réalité. La connaissance de Mathieu était également très fière d'avoir un téléphone avec tant de millions de pixels, mais il ne voulait pas admettre qu'en réalité ses photos étaient de très mauvaise qualité.

Analysons le cas de Laura, une adolescente de 14 ans qui a véritablement « tanné » ses parents pour avoir un mobile avec un bon appareil photo avant son anniversaire parce qu'elle allait au concert de Bénabar dont elle est une grande fan. Ses démarches ont réussi et elle a pu se rendre tout équipée au fameux concert. Après nous avoir vanté les mérites de son appareil photographique mobile, elle nous montre ses

⁵³ Ce titre reprend celui d'un livre d'analyse de tableaux de Daniel Arrasse : *On n'y voit rien. Descriptions*. Paris : Gallimard, 2003

images sur lesquelles on distingue une vague silhouette sur une scène saturée de lumière.

« Attendez, je vais vous montrer plus de détails ! »

Elle commence alors à zoomer, faisant arriver plein cadre le visage d'un hypothétique Bénabar, de plus en plus flou.

En réalité, le déni de la piètre qualité de l'image s'efface au profit du bonheur d'avoir pu la faire et de pouvoir à partir de là raconter le concert : **l'acte photographique prime sur la photographie elle-même dans bien des cas. Elle suscite des commentaires qui consistent en premier lieu en une description de ce qui doit être vu. En second lieu, et c'est le plus important, l'image sert à déclencher la remémoration et à engager la conversation sur un terrain personnel.**

Le mobile accentue l'une des caractéristiques de la photographie mise au jour par Roland Barthes à propos de la photographie argentique : sa dimension indicielle⁵⁴. L'image est un indice que ce qu'on voit a bien été devant l'appareil photo, puisque nous en avons une empreinte physico-chimique. Dans le cas du mobile, le « ça a été » décrit par Roland Barthes, c'est-à-dire, « ça a bien eu lieu et j'y étais pour faire la photographie », est non seulement incontournable, mais constitue dans doute le ressort principal des pratiques. En effet, les images mobiles sont destinées à être montrées (sur le mobile de préférence) et permettent à Laura, en conservant ses mauvaises photos de Bénabar de parler de l'événement et de se raconter.

Qu'il ne donne rien à voir n'interdit donc pas, bien au contraire, de « passer son film », pour reprendre le jeu de mot de l'artiste Jean-Louis Boisselier qui propose de faire circuler son mobile dans la salle lors de la deuxième édition du festival film Pocket.

3. La production des événements ordinaires

Le mobile a une place particulière comme outil de prise de vue et objet de monstration. Il ne peut être considéré comme un doublon des autres appareils. L'une des grandes spécificités du point de vue des conditions de réalisation des images consiste en la démultiplication des occasions d'en faire. L'appareil photographique ou la caméra mobile sont en effet des objets que nous avons toujours avec nous. De ce fait, cela rend possible de transformer chaque moment de la vie quotidienne en images.

⁵⁴ R. BARTHES, *op.cit.*

3.1. Une démultiplication des occasions ou faire des images tout le temps...

Les usages semblent soumis très précisément au régime du « kairos », c'est-à-dire de l'occasion. L'inattendu, l'imprévu voire le surprenant ont donc une place privilégiée dans ce qui motive ou déclenche les actes photographiques. De ce point de vue, le mobile rejoint un fantasme partagé par un certain nombre et qui consiste à imaginer « faire des films tout le temps », pour reprendre l'expression de l'artiste Christophe Atabékian qui met au point une sorte de journal intime mobile⁵⁵.

Le mobile permet potentiellement de faire de sa vie les coulisses d'un album ou d'un grand film à venir. Dans la pratique, ceux qui en font beaucoup se posent la question de ce qu'il faut faire des images, une fois qu'elles ont été montrées dans leur forme brute sur le mobile. De manière humoristique, Mogwai propose par exemple de réinventer le réel en mixant et montant différents moments saisis sur le vif. Il réalise par exemple un grand concert fictif sur mobile à partir de rush de différents concerts filmés pendant plusieurs années.

3.2. Le témoignage ordinaire : la chronique journalistique

La démultiplication des occasions photographiques tend d'une manière plus générale à **transformer les utilisateurs en petits journalistes ou ethnologues du quotidien**. Appareillés, ils sont à l'affût de ce qui pourrait devenir un événement. Le mobile est souvent considéré comme une nouvelle forme de « caméra stylo », permettant de faire du reportage de manière improvisée.

Les événements reconnus ou vécus comme tels sont des moments privilégiés d'utilisation du mobile photographique. Les mouvements sociaux de 2005 et les nombreuses manifestations contre le Contrat Première Embauche ont de ce point de vue ont très souvent été mis en image par les participants. Au point que même les journaux officiels ont repris ces images amateurs, notamment sur leurs blogs destinés à laisser une place plus grande à la production des événements par les amateurs.

Plus récemment, les affrontements entre des forces de police et des individus à la gare du Nord, ont donné lieu à une multitude d'images mobiles, plus ou moins reprises sur différents sites. Certaines ont posé problème à cause de la violence des actes filmés et ont donc rapidement été supprimées des sites internet. D'autres ont beaucoup circulé notamment sur youtube et dailymotion.

⁵⁵ Christophe Atabekian lors du festival Pocket Film 2^e édition. Il propose d'ailleurs des « performances artistiques » consistant à réaliser un film par jour, tous les jours, à l'aide des mobiles qu'on lui prête.

Le mobile participe activement de la redéfinition des frontières entre le journalisme professionnel et le journalisme qualifié par ses défenseurs de « journalisme citoyen ». Toutefois, la loi sur la prévention de la délinquance votée en avril 2007, semble opérer un retour en arrière en figeant les positions⁵⁶. L'amendement spécial sur le happy slapping vise en effet à criminaliser de manière explicite la prise de vue d'images violentes, et de surcroît celles qui pourraient mettre en cause des représentants de l'Etat, sauf en ce qui concerne les journalistes professionnels. Elle risque ainsi de mettre un terme assez rapide à ce mouvement général dans lequel le mobile joue un rôle important de transformation du paysage médiatique.

Il faut rappeler que **le témoignage amateur des événements du siècle n'a rien d'inédit**. Les images de tranchées de la guerre de 1914-1918 les plus connues étaient le fait d'individus inconnus. La question de la complicité du preneur de vue vis-à-vis de ce qu'il saisit par son appareil fait en outre partie intégrante de l'histoire de la photographie et du photoreportage. Visant cette pratique exceptionnelle et marginale, une loi cadre, restrictive en terme de liberté d'expression, a été votée, sans que pour l'heure ses décrets d'application ne soient entrés en vigueur. Cette loi intervient sur l'ouverture proposée par le téléphone mobile à une participation des individus à l'organisation des visions du monde contemporain.

3.3. La création d'événements en format court : 'haiku d'œil'

Le rapport à l'événementialité ne se réduit toutefois pas à cette pratique quasi journalistique de la chronique : **le mobile sert en effet souvent à transfigurer la banalité du quotidien en petits événements à eux tout seuls**. Il produit une attention plus grande des individus qui ont recours à ces outils de prise de vue au **pittoresque**, c'est-à-dire, à ce qui est digne d'être peint. Martine, 35 ans, infirmière libérale en Creuse, nous raconte par exemple :

« J'étais en voiture, il faisait froid et toute la campagne était gelée. J'ai vu un arbre qui m'a étonnée, je n'étais pas pressée, alors je me suis arrêtée pour faire une photo. C'est drôle, je n'aurais jamais fait ça avant ! »

Dans bien des situations et par bien des aspects, les mobiles apparaissent comme **des formes de haikus amateurs**. Il s'agit bien évidemment d'une métaphore, permettant

⁵⁶ Le texte prévoit des peines allant jusqu'à cinq ans de prison et 75 000 euros d'amende pour la diffusion d'images portant sur les infractions mentionnées dans les articles 222-1 à 222-14-1 et 222-23 à 222-31 du code pénal. Les délits concernés vont des actes de violence graves ("tortures" et "actes de barbarie") à de simples agressions. L'article 222-13 porte sur les violences "commises par un dépositaire de l'autorité publique (...) dans l'exercice (...) de ses fonctions".

La loi précise que cette interdiction "n'est pas applicable lorsque l'enregistrement ou la diffusion résulte de l'exercice normal d'une profession ayant pour objet d'informer le public ou est réalisé afin de servir de preuve en justice". Voir aussi partie II.

de comprendre la contribution du mobile dans les productions esthétiques contemporaines. Comme cet art classique japonais, le mobile rend possible un **« art du peu »**⁵⁷ **à la fois parce qu'il part de petites situations vécues par l'individu, et parce qu'il produit des formes courtes et condensées.** Comme le haiku, mais selon des modalités plus triviales évidemment, il permet une transfiguration du quotidien faite de calcul et de spontanéité. On retrouve d'ailleurs cette dimension dans les usages plus conventionnels du mobile, comme dans la pratique du SMS. Forme brève, il impose une attention très particulière à l'articulation entre une observation, une situation vécue et un message parfois destiné à être conservé, et devant rendre compte d'une observation.

« Mer calme. Champagne. Bonheur », écrit par exemple Martine à ses proches depuis Biarritz où elle est partie en escapade amoureuse avec son compagnon. « Triste temps. Allez courage, encore quelques mètres », reçoit Anne d'une amie qui tente de lui envoyer l'intensité d'une attention de soutien.

4. Une désacralisation de la photographie et du film de famille

La démultiplication des occasions photographiques et filmiques et le caractère instantané de ce que le mobile rend possible joue un rôle assez important dans la manière de transformer sa vie personnelle et en particulier sa vie familiale en images⁵⁸. Alors que dans les années 1960, Pierre Bourdieu et l'équipe de chercheurs qu'il coordonnait montraient que la première fonction sociale de la photographie familiale était de consolider voire de produire le mythe de la famille, le mobile s'inscrit dans un vaste mouvement de désacralisation de ce type de pratique.

Dans les années 1960, le mythe familial était surtout un mythe des origines : il s'agissait par le biais des photographies de groupe de pouvoir témoigner des lignées et de l'hérédité par le jeu des ressemblances et des dissemblances. Depuis, les pratiques familiales se sont ouvertes vers des moments de prise de vue un peu moins officiels que les grands événements familiaux (naissances, baptêmes, mariages...) en démultipliant les moments dignes d'être photographiés : non plus seulement les moments officiels donc, mais d'autres fêtes comme les anniversaires, Noël ou encore les voyages touristiques. Faut-il rappeler que l'agrandissement des familles est un

⁵⁷ C'est ainsi que Daniel Keblaner dénomme l'art du haiku. D. KEBLANER, *L'art du peu : essai*. Paris : Gallimard, 1983

⁵⁸ Il ne faut pas oublier que les photographies et les films de familles sont présents dès l'origine de ces deux médias. Les photographes prenaient leur entourage. Jacques-Henri Lartigue aujourd'hui considéré comme l'un des grands artistes du début du XXe siècle était un amateur, et prenait volontiers comme sujet ses proches dans leur vie quotidienne. Parmi les premiers films du cinéma des frères Lumière figure *Le déjeuner de bébé* !

motif d'équipement photographique et filmique très important dans le champ non professionnel ?

L'essor de la photographie numérique a bouleversé la donne en autorisant un plus grand nombre de photographies. Mais les occasions restent somme toute très conventionnelles et répétitives : on ne sort généralement pas son appareil sans raison. **Les prises de vue sont toujours anticipées comme des moments clés garants du bonheur familial. Il en est de la photographie comme du film de famille : ils n'ont pas grand-chose de véritablement intimes, tant sont évacués les crises, les tensions, les disputes au profit de sourires éternels, de poses enjouées, d'enlacements programmés. Le mobile semble de ce point de vue ouvrir une nouvelle ère dans le mouvement de désacralisation.** Plus apte à saisir sur un mode humoristique des moments, d'un usage plus spontané (chez ceux qui s'en servent bien sûr !) il permet de produire de **nouvelles images de la famille, dans lesquelles par exemple, le ridicule, le grotesque ont une place plus importante**, comme en témoigne cette observation faite en famille :

« Au moment crucial, celui du soufflage des bougies du petit dernier dans la famille B. chacun désormais sort son appareil photo emporté pour l'occasion. Mais ceux qui « dégainent » leur téléphone portable ne semblent pas préoccupés par l'idée de faire les mêmes images. Le cousin Pierre, par exemple, s'amuse à prendre ceux qui font les photos. Immédiatement, il montre son appareil à sa sœur et tous les deux rient en disant :
« Ah ben tu l'as pas raté l'oncle Bernard, t'as vu la tête qu'il fait ? »

S'amorcent apparemment un espace plus ouvert et plus spontané pour les images de familles et une mise en jeu d'une pluralité de récits familiaux provoqués par ces visuels.

5. De la mise en scène à la performance : les ressorts du « sensationnalisme » mobile

S'il rend possible la production plus spontanée d'images prises sur le vif et participe d'une désacralisation des pratiques photographiques familiales, le mobile n'interdit pas, loin sans faut, la mise en scène. Les films de famille en témoignent de manière particulièrement convaincante. Oubliées les longueurs et l'absence de construction narratives : le mobile caméra contraint les cinéastes amateurs à de petits formats. **Les petits films mobiles ont une densité en terme d'action bien plus grande que les films produits au moyen de caméras vidéos et qu'il était parfois fort ennuyeux de regarder !** En quelques secondes ou quelques minutes, ils montrent des scènes plus organisées, anticipées, focalisées sur un moment, ou permettant d'arriver à une chute. Un début, un milieu, une fin : tels sont les ingrédients du drame, selon les préceptes

anciens d'Aristote que redécouvrent sans nécessairement le savoir les utilisateurs des caméras mobiles.

Ces petits films se distinguent donc assez nettement des films classiques par leur mise en scène improvisée liée à la prise en compte souvent intuitive des formats. En revanche, ils conservent des points communs plastiques comme les flous de bougés, les panoramiques trop rapides, la zoomite aiguë lorsque le matériel le permet. La dramatisation est toutefois un élément très important, puisque le relâchement temporel et le flou permettaient dans les films plus anciens à chacun de produire sa propre interprétation de la famille. Roger Odin montre très bien comment ces « défauts » constituaient une nécessité intrinsèque du film de famille et permettent à celui ou à ceux qui filment de ne pas s'engager dans l'imposition d'un sens des relations familiales aux autres membres⁵⁹.

5.1. Les détournements publicitaires

Si la mise en scène liée au mobile commence à faire bouger les choses dans le domaine du film de famille, elle est surtout incontournable dans les pratiques cinématographiques entre amis et **fait intervenir de manière privilégiée des référents médiatiques de divers horizons**.

Le plus évident est sans doute l'univers publicitaire. Il inspire beaucoup les adolescents et plus généralement les jeunes qui pratiquent avec humour le détournement publicitaire. Marie et son amie Géraldine, respectivement 15 et 16 ans, se sont par exemple amusé à refaire différentes publicités de shampoing, pendant que Pierre et Julien, du même âge, rejouent les « actions sportives » au centre des publicités pour Nike ou Adidas. Les uns et les autres reprennent en chantant les différents slogans en transformant les paroles, et en mimant les gestes. Les décors font l'objet de moins d'investissement : simple extérieur pour les garçons qui exploitent une parcelle de pelouse, ou 'intérieur salle de bain' pour les filles qui, de toute façon, se prennent en assez gros plan.

5.2. Le modèle du journalisme télévisé

L'appel à un journalisme citoyen ou amateur se fait également de manière formelle : les sujets qui s'adonnent à ces pratiques évoquées plus haut, reprennent des manières de faire particulièrement reconnaissables : plans longs, commentaires en voix off qui

⁵⁹ R. ODIN, « Les films de familles : 'de merveilleux documents ?' Approche sémio-pragmatique », in *Le film de famille. Actes de Colloque*, sous la direction de Nathalie Tousignant. Bruxelles : Publication des Facultés universitaires Saint-Louis, 2004

décrivent en direct ce qu'il faut voir, comme dans grand nombre de reportages télévisés dans lesquels l'image semble ne rien pouvoir signifier d'elle-même.

5.3. Mises en scène morbides : le happy slapping, entre 'vidéo gag', 'snuff movie' et 'Jackass'

La tendance à la mise en scène se trouve pleinement à l'œuvre dans des pratiques de l'ordre de la performance physique. Le **sensationnalisme** est un ressort particulièrement efficace et peut prendre une multitude de formes des plus banales aux plus violentes. Le mobile permet en effet de conjuguer une action mise en scène avec une réalisation instantanée. **Il est l'outil qui pousse au défi**, comme en témoigne cette scène ordinaire surprise dans le métro :

« Deux garçons commentent une vidéo sur un mobile qu'ils se font passer tour à tour : le premier dit au second :
- Tu vas voir, j'ai osé, en plein magasin, mon chef était juste à côté, mais bon je l'ai fait quand même.
- C'est pas vrai, tu as mis la musique à fond ?
- Ouais, et tu vois je danse comme un fou, c'était trop drôle, comme dans un clip, en pleine boutique !!! C'est mon autre collègue qui m'a filmé, il était mort de rire. Ah ben tu vois, on l'entend là »

Le film semblait tout à fait innocent, mais il n'en est plus tout à fait de même lorsque les mises en scène touchent au pathologique, à l'intégrité de son propre corps ou encore à celle d'autrui. Nombreux sont en effet les pocket films qui exploitent un registre alliant le registre grotesque au macabre. Cela n'est pas nouveau : les médias exploitent depuis longtemps les ressorts de cet humour particulier aux films amateurs comme dans l'émission 'vidéo gag' qui passe en série des chutes de bébé, des accidents domestiques plus ou moins drôles en réalité, des évanouissements de mariées, des chutes de ski spectaculaire ou autres aventures d'animaux.

Cette réunion du grotesque, du ludique et du macabre est au cœur de l'entreprise de Johnny Knoxville qui invente en 1997 aux Etats Unis le phénomène Jackass en multipliant les exploits risqués et dégoûtants comme le fait de s'injecter du poivre dans les yeux, s'asseoir fesses nues sur le dard d'un scorpion, dévaler le toit d'une maison en vélo ou encore plonger dans une piscine remplie d'excréments. En 2002, MTV commence à diffuser son émission qui connaît un succès considérable, non seulement auprès des adeptes de cascades que sont par exemple les skateurs mais également auprès d'un public plus large⁶⁰. Certaines pratiques se répandent dans la population et nourrissent cette esthétique particulière qu'on retrouve de manière privilégiée sur les écrans des téléphones mobiles.

⁶⁰ Il faut rappeler que les amateurs de sports extrêmes se délectent depuis longtemps d'images sensationnelles de ce type, et que les vidéos de skate board comprennent toujours un florilège des plus beaux rattages et des accidents les plus spectaculaires

Dans le cadre de notre enquête, il nous a été donné de visionner un très grand nombre d'images de ce genre sur les mobiles de nos interviewés. L'importance de ce cadre de référence est si importante que même lorsque les images en tant que telle n'en relèvent pas du tout, les commentaires peuvent y renvoyer, comme dans l'exemple suivant :

Lors d'une soirée amicale, Fabrice, 32 ans s'approche de nous avec son mobile :
« Attendez, venez voir, j'ai un super truc à vous montrer. J'ai un véritable snuff movie. »
Nous nous approchons tous de lui, un peu étonnés, parce que ce n'est pas vraiment son genre, ce type de films, contrairement à Antoine qui l'autre jour nous avait bel et bien montré des scènes de bagarres, apparemment réelles filmées dans le hall d'un immeuble de sa cité à Cergy Pontoise. Il fait démarrer le film : il s'agit d'un gros plan déformé sur le visage d'un ami que nous peinons à reconnaître :
« Vous avez vu ce snuff movie, Karim, filmé en direct, sans trucage ...en train de dormir ! »

Cette scène indique la banalité du ressort morbide d'un certain humour mobile qui n'est pas tout à fait étranger au phénomène du happy slapping. Celui-ci s'inscrit dans cette matrice esthétique qui lui préexiste et le dépasse largement. Cela peut sans doute expliquer le succès relatif des images de happy slapping qui, comme le montre notre enquête auprès des jeunes, circulent actuellement assez librement de mobile en mobile, parallèlement à des images d'actualité tout aussi violentes, comme celles d'Abou Graïb ou encore celle de l'exécution en directe de Saddam Hussein.

Les jeunes en particulier se passent parfois ces images en boucle et s'en inspirent pour réaliser leurs propres mises en scènes sur un mode imitatif. Sylvain, 15 ans, nous explique après nous avoir fait voir sur son mobile la vidéo de l'agression de la professeure de Porcheville qui a fait couler beaucoup d'encre dans la presse :

« Une fois, il y a une copine qui a fait un super coup. Elle a fait semblant de se prendre une baffe et s'est fait filmer en tombant par terre : c'était bidon, mais trop réussi, je ne sais pas comment elle a fait. »

Gilberto, 14 ans, nous raconte quant à lui :

« Je connais des gens qui s'amuse à faire comme s'ils avaient eu un accident au bord de la route. Ils filment les réactions des gens qui s'arrêtent et comptent les voitures qui ne s'arrêtent pas. C'est un jeu, c'est tout mais bon, ça pourrait mal tourner cette histoire ! »

Il y a bien une matrice esthétique et donc une continuité sur un certain plan pratique entre les mises en scène banales, celles d'imitation sur un mode ludique et celles relevant à proprement parler du happy slapping. Il ne faut toutefois pas en déduire trop simplement une forme de banalisation du mal, ni incriminer trop directement l'outil. S'il conduit à produire et à faire circuler des images frappantes, il faut très nettement distinguer les niveaux d'engagement des

sujets dans ces usages. Le psychiatre et psychanalyste Serges Tisseron a montré combien il était nécessaire pour comprendre ce qui se joue dans nos rapports aux images violentes, et plus particulièrement ce qui se joue pour les enfants et les adolescents, de prendre au sérieux leurs conditions de visionnage⁶¹. Le fait de les collectionner, de les montrer, voire de s'en inspirer pour des imitations sur un mode fictif (c'est-à-dire sur un mode du « je fais comme si c'était vrai, mais je sais que c'est faux »), **n'implique pas une adhésion mais au contraire une forme de distance qui s'opère par la manipulation et l'action. S'agrégeant à diverses esthétiques, le mobile repose de manière cruciale la question d'une éducation à l'image.**

6. Un outil de la réflexivité

Par les liens que les images mobiles entretiennent avec les autres images qui sont produites et circulent dans la société, cet appareil invite à interroger de manière décalée notre rapport aux images et aux dispositifs qui les produisent. C'est l'une des caractéristiques du mobile de se présenter comme un outil de réflexivité à plusieurs niveaux.

Il permet tout d'abord d'instaurer des formes de retour sur soi : si la famille et l'entourage immédiat sont des sujets de prédilection des images mobiles, il faut remarquer la place centrale qu'occupent également les autoportraits, aussi bien dans les usages sans véritable prétention artistique que dans les usages ouvertement esthétiques. On se photographie et on se filme en gros plan, on se regarde regarder le curieux objectif, ce qui indique une autre référence plastique : celle du **photomaton**. Comme dans les petites cabines automatiques, on peut se presser entre proches, joues contre joues, pour tenir sur la photographie.

A un autre niveau, c'est également souvent le mobile et ce qu'on peut faire avec lui qui se trouve au cœur des mises en scènes, et même au cœur des mises en scènes médiatiques. En général dans les médias, on voit des gens en train de filmer avec leur mobile plutôt que leurs productions. C'est une des préoccupations récurrentes de ceux qui présentent leurs films dans le cadre des différents festivals : ils se servent du mobile pour analyser les pratiques mobiles. Ainsi pourrait-on très facilement illustrer les propos tenus dans ce rapport à l'aide de films tirés des deux premières éditions du festival Pocket Film :

⁶¹ S. TISSERON, *Enfants sous influence. Les écrans rendent-ils les jeunes violents ?* Paris : Armand Colin, 2003

- La polyvalence de l'objet est très souvent évoquée sur un mode humoristique, comme dans le film *Coup de fil rasoir* de Ronan Fournier-Christol⁶², où le réalisateur se montre en train de se raser devant un miroir avec son téléphone électrique à la main. Son téléphone sonne, il répond qu'il n'entend rien, qu'il est en retard, qu'il se rase et que son interlocuteur doit parler plus fort jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est en train de parler dans son rasoir. En sens inverse, un film amateur visionné sur youtube montre les usages démultipliés du mobile servant à la fois de rasoir au mari ou de fer à repasser à la grand-mère. Le film s'achève en extérieur par une scène où l'on voit la même grand-mère se promener son téléphone à la main, et ce qui ressemble vaguement à des oreillettes autour du cou. Un individu en scooter lui vole l'appareil à l'arrachée. Elle manipule alors l'oreillette et le scooter explose. Un objet qui sert à tout !

- Les situations ordinaires et l'occupation du temps sont par exemple évoquées dans un moyen métrage intitulé *La Parole électrique*, réalisé à Tokyo par Erik Bullo⁶³. Après plusieurs plans de fils électriques, le film se poursuit dans un métro par une succession de plans d'utilisateurs en train de regarder leur téléphone mobile. Eric Bullo écrit :

« Je filme le métro de Tokyo : passagers, dormeurs, jeunes femmes au téléphone. Je lève le mobile à la hauteur de mon visage, comme tout un chacun, semblant consulter mon propre écran alors que l'œil de cyclope au verso de la boîte grise enregistre la scène. La discrétion est totale. Je suis un agent secret. Je repense au beau projet de Walker Evans, portraiturant les usagers du métro de New York de 1938 à 1941 en vue d'un livre resté en suspens, *The Passengers*. Fasciné par la tristesse et la douceur des visages. Pour opérer, Walker Evans dissimule son appareil dans une sorte de boîte à chaussures trouées. En filmant jour après jour dans le métro de Tokyo, je m'aperçois que ce petit téléphone mobile dont j'explorais les puissances a trouvé ici sa raison. Lui seul concilie la discrétion du voyeur et la proximité de la prise de vue. Le film devient un étrange face-à-face, un duel au téléphone entre le cinéaste et ses modèles (...) »⁶⁴

- Les rapports de localisation, la réflexion sur la mémoire et la fabrication des souvenirs au présent au cœur du dernier film mobile de l'artiste Alain Fleischer, *Chinese Tracks*⁶⁵, qui propose un parcours d'une demi-heure dans un quartier en voie de réhabilitation de Shanghai où il s'est rendu la veille avec un ami vivant là-bas. Il cherche à retrouver une porte grise derrière laquelle, dit-il, « se trouve la plus belle fille de Shanghai ». Prenant au sérieux le fait qu'un téléphone n'est pas une caméra comme les autres, mais un « appareil sans viseur et sans véritable cadre », Alain Fleischer se demande en pratique **ce que signifie filmer avec un téléphone, si ce n'est au fond filmer avec l'oreille**. Il commente donc ses déambulations dans les

⁶² R. FOURNIER-CHRISTOL, *Coup de fil rasoir*, 2005

Il propose un autre film sur le mobile caméra en pleine discussion avec d'autres caméra plus anciennes, qui lui refusent le droit de faire également des films : *Caméra war*, 2005

⁶³ E. BULLOT, *La parole électrique*, 2005

⁶⁴ E. BULLOT, *Note sur La parole électrique*. http://www.festivalpocketfilms.fr/article.php3?id_article=158

⁶⁵ A. FLEISCHER, *Chinese Tracks*, 2006

petites rues du quartier, dans lequel il se perd peu à peu, comme il se ferait relocaliser ou téléguider par quelqu'un dans un usage classique du mobile. Ce faisant, il filme en continu, le téléphone porté à l'oreille jusqu'à ce qu'il finisse au bout d'une demi-heure de performance en direct, par se trouver devant la porte en question qu'il décrit, alors que l'image montre le mur que verrait l'oreille si elle pouvait voir.

- Gallienni a finalement remporté le premier prix du festival de 2005 avec *Décroche !*⁶⁶ Un film très court qui montre un individu une casquette vissée sur la tête qui raconte comme dans une interview masquée caractéristique des mises en scène télévisuelles de type Zone Interdite comment lui et ses amis sont devenus Akro au MSN et SMS. La bouillie de pixels habituelles et renforcée par le floutage du visage, la voix retravaillée par ordinateur et l'image sous-titrée en une caricature de langage SMS, il finit par dire « mais nous tout ce qu'on veut, c'est du fun, c'est du fun ! » : Ce plaisir téléphonique assorti d'une certaine addiction dont il sera question dans la dernière partie de ce rapport.

Les productions artistiques attentives aux spécificités techniques et sociales du mobile donnent à cet objet téléphone un véritable statut pour questionner les expériences esthétiques contemporaines, prises dans un sens large. Elles invitent à prendre au sérieux ce que le mobile fait advenir des productions visuelles qui lui préexistaient et continuent de lui être contemporaines. Les pratiques amateurs analysées ici dialoguent avec d'autres plus anciennes ou plus artistiques permettant d'analyser en effet le mobile comme un nouvel art moyen qui entrent de manière privilégiée dans une reconfiguration de l'activité spectatrice. L'ancien spectateur passif tend en effet à devenir un véritable acteur de ce qui advient. C'est vrai de ce qui se passe tant au moment de la production des images que lors de l'organisation de leur diffusion. Les actes prévalent aux images elles-mêmes et assurent une pluralité de fonctions sociales. **Ce ressort actif rendu visible par l'analyse des usages photographiques et filmiques semble en réalité caractéristique de notre expérience globale du mobile, ainsi que nous allons désormais nous attacher à le montrer.**

⁶⁶ GALIENNI, *Décroche !*, 2005.
Voir la galerie en ligne de l'artiste : www.galienni.typad.com

III. L'action, un ressort de l'expérience mobile :

Personne n'aime trop écouter ses messages, surtout quand ils sont longs : l'expression répétée de ce petit désagrément dans nos entretiens, les plaintes légères et les signes d'exaspération que l'on peut observer quand il s'agit pour les gens de se mettre en position d'écoute ont de quoi surprendre. Ce déplaisir est aujourd'hui très partagé, au point qu'il est totalement admis de rappeler quelqu'un en disant : « je n'ai pas écouté ton message », ou « j'ai effacé ton message avant la fin », et pourtant, les personnes rencontrées, celles-là mêmes qui se plaignaient de ne pas avoir à leur disposition une touche « accélérer » ou « aller droit au but », avouent ne pas faire d'effort particulier pour raccourcir les leurs. « C'est qu'il est si facile de parler, une fois qu'on est lancé ! », dit Martine, 43 ans.

Les téléphonistes mobiles semblent particulièrement rétifs à la posture d'écoute, qui implique une forme de passivité. Ce constat frappant nous a mis sur la piste d'une nouvelle interprétation des usages : le téléphone mobile offrirait, à côté de ses autres 'prestations', mais de façon plus essentielle, des ressources pour l'action.

En effet, certains usages du téléphone mobile semblent l'expression d'un double **besoin d'accomplissement et de concrétisation** d'une idée, d'une impression, d'un projet, d'une expérience... Le mobile permet de réaliser ce besoin à travers un acte de communication, mais aussi en dehors ou en deçà de la communication – et ce, à travers ses usages communicants (appeler, envoyer un sms, un mms) aussi bien qu'à travers ses usages non communicants (jouer, 'gérer' son carnet d'adresse, relire un sms reçus, regarder des photos...). En 2005, nous avons déjà un peu déstabilisé ce qu'on entend communément par 'l'usage d'un objet technique', en constatant qu'un des usages majeurs que les utilisateurs faisaient de leur mobile était tout bonnement... d'en parler. Prétendre que « agir » est une façon de faire usage de son mobile est une tentative du même ordre. Il s'agit d'examiner une forme d'usage qui n'est jamais pris en compte, alors même qu'elle apparaît aujourd'hui prépondérante : **quand le mobile est un moyen de prendre acte, de faire face, d'avoir prise sur, de réagir, d'acter, de garder ou de prendre la main, de redevenir acteur ou actif dans des situations où l'on s'éprouve privé d'un sentiment d'action...**

1. Le mobile face à ce 'ce qui advient'

1.1. Quand la référence prime sur la relation

Ce qui suit prolonge une analyse déjà menée de la communication mobile comme « expérience » de reconfiguration active de l'espace et du temps. En effet, comme l'avait montré l'enquête du GRIPIC en 2005, et à rebours de ce que proposait Francis Jauréguiberry⁶⁷, l'expérience que font les téléphonistes de l'espace et du temps n'est pas de l'ordre de l'oubli ou d'un effacement du réel, qui se ferait au profit de la conversation téléphonique et d'un « espace virtuel » de la communication. Bien au contraire, les téléphonistes mobiles sont solidement amarrés aux lieux, ils les réinventent, jouent de leurs contraintes et des opportunités qu'ils offrent, et se créent de nouvelles géographies, faites de savoir sur les « zones où ça ne capte pas »⁶⁸, ou sur les « niches conversationnelles »⁶⁹. Et loin d'être uniquement soumis au temps de la conversation, les téléphonistes paramètrent leurs échanges en fonction du temps qu'ils ont devant eux, et vivent une expérience de temps mêlés, qui ne prive d'aucune de ses prérogatives la situation dans laquelle ils s'inscrivent physiquement. En somme, **les effets des communications téléphoniques sont bien plus riches, plus denses et plus composites que ne le laisse penser l'image d'une 'bulle' ou d'un 'ailleurs', où s'aboliraient le temps et l'espace.** Toutefois, en parlant du mobile comme outil de l'action, nous tentons autre chose : **faire voir une dimension de l'expérience qui ne concerne pas seulement la perception du temps et de l'espace, mais 'l'événement'**, entendu tout bonnement comme ce qui 'arrive' à tout à chacun, quand il voit quelque chose d'inhabituel, quand le train est retardé, quand il pense tout à coup à quelque chose ...

La dimension proprement active de l'usage a déjà été finement décrite, sous l'angle des relations que l'on vit avec les autres par l'entremise son téléphone mobile. D'une part, les utilisateurs se mettent en scène activement en téléphonant, en devenant presque au sens propre 'acteur' devant un public de circonstance⁷⁰ ; d'autre part, on sait qu'on téléphone parfois davantage pour actualiser un lien, pour activer sur un mode « connecté » des relations sociales, que pour échanger.⁷¹ Mais là encore, nous n'emboîtons pas tout à fait le pas aux analyses existantes, quand nous soulignons le

⁶⁷ F. JAUREGUIBERRY, *Les branchés du portables*. Paris, PUF, 2003.

⁶⁸ M. FERRARIS dans son ouvrage *T'es où ? Ontologie du téléphone mobile* développe l'image de la baguette de sourcier : « comme un sourcier (dans cette opération, on tient généralement le mobile presque à l'horizontale par rapport au sol, parce qu'il faut surveiller les barres sur l'écran), on se met à chercher du champ », Paris, Albin Michel, 2006.

⁶⁹ M. RELIEU, « Parler en marchant. Pour une écologie dynamique des échanges de paroles. », *Langage et société*, n°89. Paris, Maison des sciences de l'homme, 1999.

⁷⁰ Rapport GRIPIC 2005.

⁷¹ C. LICOPPE, op.cit.

besoin d'accomplissement ou de concrétisation qu'assouvit le mobile. Car ce qui retient ici notre attention, c'est la part non relationnelle des usages du téléphone mobile : il s'agit de décrire ce qui se passe entre nous, notre mobile et les (petits et grands) événements du quotidien...

Avec ce changement de perspective, nous insistons sur une **dimension des usages du téléphone mobile que l'on pourrait dire 'référentielle', et qui relève du rapport à ce qui advient**. Faire jouer cette perspective permet de rendre compte de certains usages où **la référence** (à ce qui arrive, en moi ou autour de moi) **prime sur la relation** (aux autres), et où **l'accomplissement d'une action prime sur la communication**, sans que cette première dimension n'oblitére totalement la deuxième.

Plusieurs phénomènes justifient aujourd'hui de porter ce nouveau regard sur les usages.

1.2. Le mobile ne répond pas seulement à des manques

La variété et la fréquence des usages, telles qu'on peut les observer dans les espaces publics par exemple, soulève une question simple mais légitime : « qu'apporte le mobile aux individus dans leur expérience des situations vécues ? »

Les détracteurs du mobile donnent à cette question des réponses exclusivement 'déficitaires', qui, à leur façon, mettent également en sourdine la dimension relationnelle ou communicationnelle de l'usage : le mobile comblerait un manque, il remplirait des vides, il compenserait l'absence, il éviterait la solitude... Certes, le contexte contemporain est celui d'une haine de l'ennui, ou de l'horreur du vide, et un certain nombre d'actions ou d'activités peuvent être lues comme des moyens de tuer le temps (déjà « mort » pourtant), et ces moyens sont différenciés selon les lieux. Ainsi Marion, 19 ans, nous explique-t-elle que la lecture d'anciens SMS est impensable pour elle ailleurs que dans le métro, où elle s'ennuie. Chez elle, « elle ne s'ennuie pas », ou alors, elle regarde la télé. Pour elle, le portable est à l'extérieur ce que la télévision est à l'intérieur : un outil de comblement.

Mais notre pari consiste à considérer que cette expérience peut aussi être vécue comme pleine, ou supplémentaire. **Les usages du mobile peuvent se présenter et être exploités comme des façons de participer plus et plus activement aux situations vécues.**

1.3. Les discours de l'addiction doivent être pris au sérieux

Cette dimension permet de s'interroger sur ce qu'on nomme 'l'addiction au mobile', ou un mode d'usage frénétique qui nous semble combler autre chose qu'un besoin de communication. La plupart des sujets se plaignent de cet attachement incomparable au mobile, même les jeunes, dont on pense souvent et à tort qu'ils manquent de recul. Loin de combler seulement un manque, ou de donner à vivre seulement un lien, le mobile produirait un sentiment d'action - à l'instar de ces films d'action, où le mobile devient un instrument-clé de la progression dramatique.

1.4. Un objet unique pour agir

Nous faisons l'hypothèse que la multiplicité des usages aujourd'hui possibles avec un téléphone mobile sont vécus par les utilisateurs dans un rapport unique à l'objet : je n'ai pas sur moi un appareil photo, ou un téléphone, ou un carnet d'adresse, ou une télé, ou un lecteur de musique..., mais un objet qui répond de diverses manières à un même besoin opératoire.

Le mobile propose une pluralité de ressources pour l'action allant de la réaction directe, à la possibilité de conversion des situations, en passant par des formes de concrétisation et de transformation rituelle.

2. Le mobile, un engin à réaction

Premier constat issu de nos observations dans les espaces publics : nombreux sont ceux qui utilisent leur mobile comme un moyen de réagir à ce qu'ils voient ou vivent. Une attitude que l'on peut résumer par cette séquence type : il se passe quelque chose d'insolite, de remarquable, je me saisis de mon téléphone mobile et je prends une photo. Une scène observée permet d'illustrer plus précisément ce rôle particulier du mobile :

Un dimanche après-midi au Jardin des Tuileries, des œuvres d'art contemporain ont investi les lieux et travesti les monuments. Face à la fontaine centrale devenue un immense sous-marin, de nombreux promeneurs s'étonnent, et tout particulièrement les mères qui conduisent là régulièrement leur enfant en ne voyant plus, tant il est habituel, le célèbre jet d'eau entouré de bateaux. Là où le sous-marin envahit maintenant le champ de vision, les réactions des habitués sont manifestes : on regarde autour de soi, on hausse les sourcils, on le montre à l'enfant. Plusieurs personnes au cours de l'après-midi sortent leur téléphone mobile de leur sac ou de leur poche pour prendre le sous-marin en photo. Cette valeur a-t-elle vocation de témoignage ou de preuve ? Rien n'est moins sûr. Une jeune femme accompagnée de son enfant de 1 an me dit : « en fait cette photo, c'est sûr j'en ferai rien. Je raconterai à mon mari, cette histoire de sous-marin, peut-être mais je vais pas lui montrer la photo ».

On le voit, le mobile sert ici avant tout à appareiller la réaction à ce qui a surpris la promeneuse familière des lieux. Sans parler de fonction d'enregistrement, ni de

fonction de communication, le mobile offre a minima la possibilité de concrétiser la réaction à ce qui survient : il se présente comme **un dispositif matériel qui permet de se positionner dans les situations vécues face à des moments ‘pittoresques’, c’est-à-dire, au sens étymologique, des moments ‘dignes d’être dépeints’, photographiés, filmés, racontés, ou commentés par un sms.**

Le message qu’il produit, la saisie ou l’enregistrement que constitue cet acte, la ou les personnes à qui on destine ce contenu ne sont pas les paramètres les plus pertinents pour cerner ce qui se joue dans ce type d’usage du mobile : le ‘clic’ de la photo-mobile peut parfois ne donner lieu à aucune mise en exposition de la photo, ni à aucun envoi par mms, et pour ce qui est du destinataire, ou de l’interlocuteur, ils peuvent être présentés comme strictement interchangeables dans les discours que tiennent les utilisateurs. Ainsi du récit de cette femme de 45 ans, qui choisit spontanément de nous raconter ce moment marquant de sa vie avec son mobile.

Il y a quelques jours de cela, il lui est arrivé ce « fait extraordinaire » : elle a croisé Elton John dans une rue de Paris. Il se tenait immobile devant une vitrine. Elle s’est immobilisée à son tour, a pris son téléphone et fait défiler son carnet d’adresse : qui appeler ? « En fait dit-elle, j’aurais pu appeler plusieurs amis, ou même mes enfants. A l’interlocuteur finalement choisi, elle dit : « Il m’arrive un truc dingue. Je suis à côté d’Elton John ! ».

A l’entendre s’exclamer à nouveau, l’on comprend que l’essentiel de cette « communication téléphonique » résidait dans la possibilité pour cette utilisatrice d’endosser un rôle actif dans cette scène - de dire en direct, à qui ? Cela importe peu.

Certes, la possibilité existe aussi d’écrire ce qui m’arrive, ce que j’observe, ou de le raconter plus tard, mais cet usage du mobile a ceci de particulier qu’il tend à banaliser, en le facilitant, l’"enregistrement" des « choses vues », prises au sens où l’entendait Victor Hugo de saynettes ou de faits qui s’offrent au spectateur comme du réel prêt-à-l’emploi en quelque sorte – comme des scènes quasiment pré-découpées, qu’il ne reste plus qu’à capter. La banalisation de cette réaction appareillée (que l’on pourrait qualifier de ‘naturalisation’, tant elle s’apparente à une réaction corporelle) tient au caractère non anticipé de cet acte : ni la jeune mère du jardin des Tuileries, ni la fan d’Elton John n’étaient sorties de chez elles avec leur appareil photo en bandoulière.

Le mobile joue d’autant mieux son rôle d’‘engin à réaction’ qu’il est un engin à réactions multiples, et qu’il devient donc un appareillage dépourvu de finalité précise – oserons nous dire, en faisant écho aux images choisies par certains nos interviewés, comme notre corps ?⁷²

⁷² voir Partie I.

Ces quelques extraits des récits recueillis sur les jours malheureux où l'on oublie son mobile chez soi font état d'une impression de perte de réflexe, ou de capacité corporelle, qui traduisent bien autre chose que le sentiment d'isolement invoqué comme le ressort unique de 'l'addiction' :

« C'est comme s'il me manquait un bras, je me sens handicapé »
« J'ai l'impression d'être un fantôme »
« J'ai laissé ma tête à la maison »
« Je ne me sens physiquement démunie »
« C'est comme si j'oubliais mes lunettes, .. et je suis très myope ! »

L'important est d'être muni de son mobile. Ensuite, advienne que voudra : je suis équipé d'une capacité à réagir.

A cet égard, **les usages observés dans les espaces publics montrent que si le destinataire ou l'interlocuteur peut être interchangeable quand il s'agit avant tout de réagir à une situation, les diverses fonctions du mobile peuvent l'être aussi.** Une chose est de se saisir de l'outil dans une situation donnée, une autre de savoir ce qu'on va en faire précisément. Devant Elton John, je peux soit appeler, soit envoyer un message, soit prendre une photo que je garderai par devers moi ou que j'enverrai à une amie, ou à mon fils... – les possibilités sont multiples et souvent les hésitations se marquent dans les gestes des personnes que l'on voit faire. Mais quoi que l'on choisisse de faire devant Elton John, on aura pris une part active à la scène.

Un autre usage du portable, qui n'était jamais évoqué il y a encore deux ans de cela, nous semble aujourd'hui révélateur de cette valeur réactive conférée à l'outil : il s'agit du « **mobile-dictaphone** » **des utilisateurs 'postiches'** du mobile, ceux qui, pour assouvir leur besoin de parler dans la rue, font semblant d'être en communication. C'est le cas d'Alice, une journaliste de 37 ans, qui nous confie qu'elle réalise ainsi son envie de parler tout haut en marchant.⁷³

Le mobile apparaît donc comme le moyen de matérialiser et d'extérioriser des attitudes jusque-là cantonnées dans le for intérieur – le moyen de dire tout haut des pensées diffuses, le moyen d'inscrire un regard dans un album photo de poche, le moyen de matérialiser un étonnement par un appel, ou de convertir en texte (-o) un sourire que provoque à part soi une scène vue...

3. Une machine à concrétiser

« Avec le portable, je pense à faire quelque chose, et, comme je l'ai sous la main, je le fais » Anna, comédienne, 35 ans

⁷³ E. PEYRET, « Le téléphone portable, outil antifâcheux. Passage en revue des usages postiches du mobile », *Libération*, mardi 25 juillet 2006.

Cette déclaration indique une autre ressource pour l'action : le sms ou l'appel passé 'sur le coup' utilisés comme des matérialisations instantanées d'un projet ou d'une idée. Il s'agit d'une **action d'enregistrement que l'on peut dire infra-communicationnelle**, c'est-à-dire une forme d'action distincte de l'acte de communication. En effet à un moment significatif au moins, **l'inscription se passe de destinataire, et le message de transmission effective**. Même s'il aboutit à un acte de communication, ce moment de l'inscription vaut en et pour lui-même : c'est le moment où une pensée prend une forme inscrite et tangible⁷⁴. On peut pour s'en convaincre imaginer une séquence type : « je pense à quelque chose et le mobile me permet d'une façon ou d'une autre, soit dans un acte de communication, soit dans un acte d'enregistrement, de réaliser cette pensée – de la convertir en acte. » De nombreux témoignages vont dans ce sens, comme celui de Marie qui explique : « Dans le métro, j'écris des sms même si je ne peux pas les envoyer, ça m'évite d'oublier ! ». Antoine, un chercheur de 30 ans, nous indique par ailleurs : « je m'écris des sms à moi-même quand j'ai une idée et que j'ai trouvé la bonne formule. » Plusieurs musiciens nous ont également raconté combien le mobile leur était utile pour « enregistrer rapidement une idée de composition » : « c'est rapide, et tu te moques du son, mais au moins tu gardes l'idée ! »

Ces usages d'enregistrement et d'inscription ont pour ces personnes une valeur d'actualisation supérieure à celle d'une inscription griffonnée sur ce bout de papier, que l'on trouvera toujours dans son sac.

4. Un opérateur de frontières symboliques : les 'rites' mobiles

L'action ritualisée est une autre forme d'action à laquelle le mobile dispose tout particulièrement. Le mobile donne lieu en effet à des actions à sens multiple, et qui peuvent être dotées d'une valeur d'acte ritualisé, au sens où celui qui le réalise est alors hyperconscient de la portée symbolique de son acte. Les entretiens montrent qu'en exécutant quelques gestes simples autour de leur portable, les utilisateurs accomplissent parfois sciemment autre chose que ce seul geste : un acte symbolique fort, qui signifie beaucoup plus que l'usage fonctionnel. Penchons nous sur l'histoire de cette femme de 47 ans, représentante en commerce, que nous avons interrogée :

Son métier l'amène depuis dix ans à circuler dans l'ensemble de sa région chaque semaine du lundi au vendredi. Elle loge à l'hôtel quatre soirs par semaine, loin de ses trois enfants et de son mari qui la voient revenir tous les vendredi soirs vers 19 heures du haut de leur maison, sise sur une petite hauteur dans un hameau aux environs de Gap. Mais ce qu'ils ne voient pas et qu'elle nous raconte en exultant, c'est que, 100 mètres avant que le panneau du hameau ne soit lisible, avant le

⁷⁴ C'est l'une des thèses que soutient M. FERRARIS, dans son *Ontologie du téléphone mobile*, op.cit.

dernier lacet de la route qui mène droit à sa maison haut perchée, elle accomplit, tous les vendredi soirs, un geste identique : elle se saisit de son mobile dans son sac, et l'éteint. « C'est pourtant un geste inutile, nous dit-elle, puisque c'est mon portable pro et que jamais personne ne m'appelle le WE, qui est le moment sacré où je suis avec ma famille. Mais pour moi, ça veut dire « je rentre, je suis sur mon terrain, je suis chez moi » ». Une fois son mobile éteint, à l'endroit et au moment où elle le décide, et qui ne correspond pas aux limites géographiques du village, ni au seuil de sa maison, ni au moment précis de son arrivée, elle se sent « devenir tout autre ».

Ce type de geste est un acte par lequel on institue pour soi-même des zones d'espaces-temps : il s'agit d'une forme de marquage actif de son territoire. « Eteindre mon mobile, c'est pour moi une façon de mettre une barrière », nous dit Paul, un juriste de 32 ans que nous avons rencontré, en recourant à une **métaphore spatiale** souvent présente dans les discours des enquêtés. Le mobile, pour les utilisateurs interrogés offre en effet la possibilité de **fixer des territoires personnels de communication**, qui sont des zones d'usage librement définies. Ces sont des « territoires » mobiles et adaptables aux situations, et contrairement aux autres outils de communication, qui ne sont pas tributaires des lieux sociaux (domicile, travail, extérieur). A l'inverse, actionner son mobile est bien sûr le moyen de **délimiter des territoires de « non-communication »**

« Quand j'éteins mon mobile, le soir, c'est comme partir dans un endroit où on peut être tranquille, c'est comme aller au cinéma, s'évader sur une île », explique Samira, 38 ans. Elle a un métier très prenant dans le domaine du marketing et ne possède chez elle qu'un téléphone mobile, un ordinateur portable et une connexion Wifi, qu'elle nomme des « voies d'accès au reste du monde. »

L'objet lui-même peut symboliser ce 'territoire personnel'. Il suffit pour s'en convaincre de s'intéresser à l'effet que produit un portable trouvé. Nous avons recueilli plusieurs récits qui présentaient le moment de la découverte d'un portable abandonné comme un moment gênant, important, intrusif, comme s'il s'agissait par la seule prise en main, de pénétrer dans l'espace intime d'une personne inconnue, ainsi que l'indique le témoignage d'Henri, 58 ans.

« Vous savez pas ce qui m'est arrivé l'autre jour ? Je me suis assis sur un banc, et à côté de moi, j'ai vu un portable, que quelqu'un avait oublié – ça m'a fait tout drôle. J'ai hésité un instant, puis je suis rentré à l'intérieur : j'avais l'impression que j'entrais dans une maison inconnue dont la porte aurait été laissée ouverte. Mais j'ai pensé qu'il fallait que je retrouve le propriétaire. Et j'ai essayé d'imaginer la personne, comme je l'aurais fait à partir des meubles ... »

5. Un appareil de conversion des situations ou 'l'effet télécommande'

Autre type de ressource pour l'action se dessine parallèlement aux autres : **le téléphone mobile peut être utilisé comme un moyen d'agir sur les situations vécues.**

La conversation sur mobile apparaît tout particulièrement comme un mode de conversion d'une situation. De nombreux utilisateurs se reconnaîtraient dans cette séquence-type :

« J'attends, je subis, je répète, je suis privé(e) de ma liberté de mouvement, ou je suis freiné(e) dans ma volonté d'agir - le temps me semble long. Je me saisis mon téléphone mobile, appelle une amie, et m'absorbe dans la conversation. Le temps passe différemment, et je vis aussitôt autre chose. »

C'est la figure du portable « télécommande » qui traduit le mieux ce type d'usage du mobile – mais nous l'évoquons ici sous réserve qu'on n'y associe pas les motifs du zapping, ou de la commutation, qui laisseraient entendre que l'on se trouve dans une expérience exclusive de « l'un ou l'autre ». En effet, quand j'utilise mon mobile, fût-ce pour vivre autre chose que l'attente d'un bus qui n'arrive pas, je ne suis pas pour autant abstrait de la situation, pas davantage d'ailleurs que devant un téléviseur : on peut me parler en même temps, mon corps peut se rappeler à moi, aussi bien que la lumière du jour, ou, à leur manière, tous les objets qui m'entourent ...

C'est en raison de cette forme commune de « présence absente »⁷⁵ que le sociologue américain Kenneth J. Gergen a rangé le mobile au nombre des dispositifs qui agissent sur notre présence au monde sans totalement l'altérer, ni l'aliéner, comme c'est le cas du dispositif télévisuel, qui n'empêche pas, par exemple, d'échanger avec des personnes alentour.

La comparaison mérite, selon nous, d'être poussée plus avant : l'expérience que l'on vit avec son mobile apparaît en effet à plusieurs égards **comparable aux phénomènes d'absorption ou d'immersion dans la fiction.** Ces phénomènes ont été finement décrits par des théoriciens⁷⁶ qui ont jugé préférable d'aborder la question de la fiction en terme d'expérience vécue, plutôt qu'en terme de genre ou de type de discours. La fiction, dans cette perspective pragmatique, est abordée comme une manière de (se) représenter le monde et d'interagir avec lui. Ainsi ces théoriciens,

⁷⁵ « The challenge of absent presence » de K. J. GERGEN, in *Perpetual Contact, Mobile communication, Private talk, Public Performance*, edited by James E. Katz and Mark Aakhus, Cambridge University Press, 2002.

⁷⁶ Citons J.-M. SCHAEFFER, *Pourquoi la fiction ?* Paris, Seuil, 1999 et F. FLAHAUT, « Récits de fiction et représentations partagées », *L'homme*, N° 175-176. Paris, Seuil, Juillet/Décembre 2005.

anthropologues ou littéraires, s'intéressent-ils d'avantage à la question « quand est-ce de la fiction ? » qu'à celle qui consiste à se demander « qu'est ce qui est de la fiction ? et qu'est ce qui n'en est pas ? », s'alignant en la matière sur le déplacement proposé par le philosophe Nelson Goodman⁷⁷.

6. L'usage du mobile, une expérience fictionnelle ?

6.1. Un certain rapport au temps

Puisque les frontières sont ouvertes, faisons jouer l'analogie, en rappelant tout d'abord qu'il se passe quelque chose de l'ordre de la fiction dans la façon dans on éprouve le temps au téléphone : ce temps n'est pas d'abord un temps fragmenté, un temps interrompu, ou le temps des autres qui viendrait s'imposer à un temps à soi, comme le disent volontiers les détracteurs du mobile, mais l'expérience d'effets d'intensification d'un temps par l'autre. Nous l'évoquions déjà dans le rapport du GRIPIC en 2005 :

« C'est là un sentiment connu de tous : être absorbé dans une fiction au point de ne pas démêler son temps de celui du livre ou du film dans lequel on est plongé, éprouver comme siennes les accélérations ou les ralentissements de l'intrigue, et revenir à la réalité, comme on se réveille, en se disant que « c'est passé en un instant ». De semblables expériences de débordement d'un temps par l'autre et d'intensification de la durée semblent également constitutives des situations de communication vécues par les usagers du téléphone mobile. Ce que montrent les observations dans la rue, ce sont précisément des accélérations, des ralentissements, ou des arrêts de la marche au gré des temps d'intensité de la conversation. Celle-ci imprime non seulement un rythme particulier aux mouvements, mais aussi, plus largement, au temps qui passe, à ce qu'on éprouve comme son temps, qui devient un temps autre. Ce tempo se caractérise aussi par des formes d'attention fluctuantes. »⁷⁸

6.2. Une combinatoire d'évasion et de contrôle

En outre, l'engagement dans une interaction téléphonique mobile et dans une œuvre fiction ont en commun de **superposer les niveaux d'expérience, et de reposer tous deux sur une combinatoire d'évasion et de contrôle**. Si immersion il y a, dans les deux cas, il s'agit d'une « immersion contrôlée » comme le dit Jean-Marie Schaeffer⁷⁹, et qui mobilise des mécanismes de **contrôle de l'illusion**. Même une fois qu'on 'est entré dans une fiction', selon l'expression courante, on ne s'y oublie pas, ou pas totalement – pas plus que les téléphonistes, aussi absorbés qu'ils paraissent dans leur conversation mobile, n'oublient de regarder en passant les vitrines, ou les autres, ou leur montre. Seulement en conversation, comme devant une fiction, 'être absorbé' est un type d'expérience qui tend à inverser les relations hiérarchiques entre perception du monde alentour et activité qui consiste à se projeter dans un monde autre, et qui est,

⁷⁷ Face à des œuvres d'art contemporain, dit-il, la question qui se pose au spectateur est « quand est-ce de l'art ? », bien plutôt que « qu'est ce que l'art ? ».

⁷⁸ Rapport GRIPIC 2005.

⁷⁹ J.M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, op.cit.

dans les deux cas, une **activité imaginative** : impossible de parler à quelqu'un au téléphone sans se représenter son espace, ou sans interpréter les bruits qui surviennent. C'est dans ces moments d'**inversion des hiérarchies perceptives** que l'on peut surprendre chez les téléphonistes mobiles des gestes apparentés aux réactions motrices du spectateur de fiction cinématographiques, et qui reposent sur un double mouvement de réaction et de blocage de la réaction (« mais non, ce n'est qu'un film ! ») : des index pointés vers un objet que l'interlocuteur ne pourra voir, des gesticulations destinées à celui qui n'est pas en face de soi...qui semblent relever de phénomènes de leurres perceptifs, comme ces cris que l'on lance au héros du film, ou ces moments où l'on se tient plus fort au fauteuil parce qu'à l'écran la chute est proche...

Pour mieux saisir encore l'entremêlement des niveaux perceptifs, il est très instructif d'interroger des utilisateurs de mobile sur leurs souvenirs de conversations téléphoniques : ils parlent avec précision des lieux, du moment, de ce qui s'est passé autour d'eux mais avouent parfois avoir perdu la mémoire du contenu de la conversation et de l'interlocuteur. On pourrait en déduire un peu facilement que c'est bien là le signe que ces échanges sont vides de sens, qu'« on ne se dit rien » au téléphone ...Mais viderait-on aussi aisément de son contenu un roman parce qu'on n'a gardé le souvenir que d'un plaisir ou d'un ennui de lecture, et d'une terrasse de café où l'on entamé le deuxième chapitre, ou de l'ami qui cet après-midi-là avait interrompu notre lecture ? Si les circonstances de la lecture peuvent rester plus présentes à l'esprit que le texte lu, c'est que, dans la lecture, pour reprendre une formule de Giono⁸⁰, « le monde inventé n'a pas effacé le monde réel : il est superposé ». L'effet de cette superposition peut être heureux ou malheureux : « il fait bon, je sirote un jus d'orange dans mon fauteuil préféré, et ce roman est prenant ! » ou « j'ai mal au ventre, je déteste le parfum de mon voisin, et je n'arrive pas entrer dans ce film... » – comme avec un téléphone mobile, les personnes interrogées disent avoir vécu des moments 'désagréables' ou d'autres 'véritablement plaisants'. Dans ce type d'évaluation, les circonstances jouent un rôle déterminant.

6.3. Le bien-être téléphonique ou l'usage comme plaisir

La comparaison avec l'expérience de la fiction nous permet donc de mettre l'accent sur une idée rarement évoquée : qu'il y va du plaisir et du déplaisir dans l'usage du téléphone mobile, et pas seulement, comme nous l'avions souligné en 2005, de la

⁸⁰ Dans *Un roi sans divertissement*, cité par Jean-Marie Schaeffer, *ibid.*

compétence, de la performance (capacités de gérer les contraintes concernant l'argent, les autres, le temps) ou encore d'une intelligence des situations.

Un homme dans un hypermarché appelle sa compagne pour lui demander ce qu'elle veut manger ce soir, puis commence le récit de son déjeuner avec leur ami Jean-Paul qui va très mal en ce moment parce que sa femme l'a quittée, et voilà que l'homme quitte le rayon frais en laissant son caddie pour déambuler dans l'allée centrale. Voilà qu'il s'adosse à un présentoir, qu'il se met à palper les objets sans pourtant s'en saisir. Le voilà qui tourne sur lui-même, se retrouve au rayon jardinage et parle des prochaines vacances au Japon, rit, ouvre une gourde en plastique en promotion, l'ouvre, puis la ferme, avant de l'ouvrir à nouveau et de raccrocher son téléphone. Trois quarts d'heure ont passé.

Evoquons aussi cette jeune femme observée dans la rue qui discute longuement sur un banc, parce que, nous dit-elle quand nous l'interrogeons, « elle y est mieux qu'ailleurs ». Ou encore, cette femme absorbée dans sa conversation qui traverse la rue, parce que, de l'autre côté, le soleil brille, et c'est tellement plus plaisant de téléphoner au soleil.

Téléphoner avec son mobile peut occasionner un plaisir particulier : c'est à ce constat que nos observations nous conduisent avec évidence. On repère aisément dans les comportements des téléphonistes des gestes qui témoignent de la recherche d'un **'bien-être téléphonique', et qui ne se limitent pas à la recherche des conditions acceptables pour que la conversation puisse avoir lieu** (pas trop de bruit, ça capte, suffisamment de batterie), ou à la seule tentative de réduction de l'inconfort. Si la gêne, les efforts déployés voire la pénibilité résultent précisément de la difficulté à concilier l'échange téléphonique avec les contraintes de la situation dans laquelle on se trouve, à l'inverse, il peut naître de cette superposition une forme de satisfaction spécifique. Ainsi s'expliquent de nombreux arbitrages en faveur d'une conversation mobile payante, alors que les utilisateurs ont à portée de main des outils de communication « gratuits » (téléphone fixe, Internet...).

Voici ce qu'en dit Jean, 35 ans, étudiant et réceptionniste :

« Quand je marche dans les rues, la nuit, pour rentrer chez moi, je trouve ça délicieux de parler au téléphone, à n'importe qui. Il y a des gens, des vagues amis à l'étranger, qui ne me servent qu'à ça : parler dans la rue, la nuit. »,

ou encore Mathilde, 42 ans, comédienne :

« Ce que je préfère, c'est téléphoner pendant que je vais voir seule une expo : comme ça je discute et en même temps je regarde, et je vois les tableaux différemment parce que je suis en train de parler d'autre chose au téléphone ».

Cet usage du téléphone mobile dote l'action de 'parler' d'une inhabituelle forme de 'transitivité' : il s'agit de parler les lieux ou parler les moments sans qu'il soit forcément question dans l'échange téléphonique lui-même des lieux ou des moments.

On parle alors comme on mange quelque chose : de nombreuses publicités de téléphonie mobile associent ces deux activités, en montrant un téléphoniste mobile, à côté d'une personne qui mange ou boit, s'adonnant à un autre plaisir de bouche⁸¹, ou à une autre satisfaction qui relève d'une logique de comblement, de remplissage ou de saturation. Parmi les différents aspects de cette logique d'usage, il en est un qui frappe particulièrement dans les comportements observés : c'est la multi-activité, celle par exemple de cette femme observée chez Lina's sur le parvis de la Défense qui, aussitôt assise, entame une conversation sur son mobile avec une amie, en même temps qu'elle entame le sandwich du jour, et le feuilletage du magazine féminin qu'elle avait sous le bras. Ces trois activités simultanées occuperont le temps exact de sa pause déjeuner.

A voir se multiplier ces comportements, l'on est tenté de dire que **le 'multi-tâches' n'est plus vécu seulement sur le mode laborieux de la suractivité** (on se souvient de la figure du jongleur hyperactif qui dominait dans les représentations publicitaires en 2004) mais sur le mode du plaisir. **La quête du bien-être téléphonique prend ainsi souvent la forme d'une quête de saturation des possibilités d'action, comme s'il s'agissait d'activer en même temps plusieurs modalités de présence.**

C'est d'ailleurs là une nouvelle valeur imaginaire du téléphone mobile au cinéma, qui n'était guère accentuée jusqu'à présent dans les scènes cinématographiques incluant cet objet. Citons le cas particulièrement parlant des Bronzés 3 de Patrice Leconte (2006), où le seul moment de parfaite félicité du héros (interprété par Thierry Lhermitte) se vit sur fond de conversation téléphonique sur son mobile. Il s'agit de la scène d'ouverture du film : dans un lieu paradisiaque, entre ciel et mer, un homme fait des mouvements harmonieux de gymnastique, embrasse à l'occasion une femme proche de lui, tout en conversant sur son mobile au moyen d'un kit mains libres. Le moment téléphonique est si propice que la conversation, destinée à être purement utilitaire (« je vous appelais à propos des champignons sur le mur, vous me réglez cela ! ») dérive et se prolonge par des préoccupations plus plaisantes (« et à propos des champignons, vous avez pensé aux truffes ? »)... jusqu'à ce que le principe de réalité vienne interrompre ce moment de plaisir : survient, en guise d'outil perturbateur, un hélicoptère qui convoie la femme du héros...

Mais d'autres sources de satisfaction peuvent être invoquées : la liberté de mouvement, le rythme de la conversation imprimé au corps, l'ancrage du corps dans la réalité physique environnante et au premier chef, revenons-y, la possibilité

⁸¹ Citons la plus récente, dans le magazine SFR du mois d'Avril 2007

d'agir sur une situation vécue en la convertissant comme on l'entend – de se **re-fabriquer des situations d'engagement intense**.

6.4. La force de l'anticipation : les mises en condition

La teneur mentale de l'expérience téléphonique mobile, si elle est difficile à décrire, semble en effet parfaitement connue des téléphonistes qui instrumentalisent ainsi leurs communications téléphoniques⁸² :

« Ce trajet, je le connais par cœur, téléphoner me permet de voir autre chose ».
« Parfois je me dis, y'en a marre de cette ville, et si j'appelais quelqu'un ? »

Comme le veut la définition freudienne du plaisir, celui-ci est avant tout une affaire d'anticipation : ce qui me fait plaisir, je me le suis déjà représenté, et il n'est pas de plaisir qui me surprenne. **Le plaisir, explique Freud⁸³, n'est pas une finalité poursuivie par l'action humaine, comme le veulent les doctrines hédonistes, mais c'est la représentation du plaisir ou du déplaisir qui déterminent, en partie, nos actes.** Ce détour par la théorie psychanalytique pour nuancer l'idée répandue selon laquelle les téléphonistes vivent sous le régime tyrannique de l'instantané, alors qu'une logique d'anticipation est à l'œuvre dans le choix des moments téléphoniques, et ce, en raison du plaisir qu'ils sont susceptibles de procurer. D'où des comportements de mise en condition, qui sont encore une fois communs à la consommation de fiction et à certaines communications téléphoniques mobiles : se mettre au soleil, s'allumer une cigarette, s'acheter à manger, se trouver « un bon coin pour téléphoner », comme dit Géraldine, 43 ans, sont autant de tentatives observables pour optimiser le bien-être de l'immersion téléphonique.

Pour conclure en quelques propositions simples : si le plaisir de l'usage du mobile est comparable au plaisir de l'immersion dans la fiction, c'est parce que

- Ce sont des plaisirs anticipés, qui supposent une 'mise en condition'
- Ils superposent et entremêlent les niveaux d'expérience
- Ils reposent tous deux sur une combinatoire d'évasion et de mécanismes de contrôles
- Ils produisent, à leur façon, des leurres perceptifs, qui se traduisent par des réactions motrices particulières une perception intensifiée de la durée.

⁸² Même si le discours utilitariste masque très largement cet usage.

⁸³ Voir sur ce point J. LAPLANCHE et J.B. PONTALIS, « Principe de plaisir », *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, PUF, 1967.

- Ils suscitent des phénomènes que les utilisateurs qualifient de dépendance ou d'addiction.

6.5. La communication comme fiction ? Une lecture des théories anti-mobile

Cette analogie avec la fiction a beau éclairer des dimensions-clé de l'expérience téléphonique, elle comporte, bien sûr, des limites évidentes : nous ne sommes pas avec une conversation téléphonique mobile dans le cadre d'un art ou d'une technique mimétique (i.e. qui repose sur l'imitation), comme dans les films de fiction ou des romans ; ce qui fait fonctionner notre activité imaginative, et nous immerge ou nous absorbe, n'est pas dans le cas d'une communication téléphonique un simulacre construit, mais une relation de communication, qui n'implique pas chez l'utilisateur de jeu de 'faire semblant'.

Il est en effet nécessaire de distinguer ce qui relève d'une logique fictionnelle dans l'expérience de la conversation téléphonique mobile, de ce qui n'en relève pas : nombre d'arguments des détracteurs de l'outil reposent étonnamment sur une fictionnalisation abusive de ce phénomène de communication. A lire les analyses de Miguel Bensayag et de Angélique del Rey,⁸⁴ ou encore de Giorgio Agamben⁸⁵, on est frappé de voir à quel point ces arguments sont approchants des détracteurs de la fiction, depuis Platon jusqu' aux imaginaires fictifs des jeux vidéos.

Ces arguments sont de deux ordres. D'abord, l'argument concurrentiel, qui était celui de Platon dans *La République* : la fiction construit des leurres, des fantômes qui sont éloignés de la Vérité et qui, par conséquent, en détournent les lecteurs. Dans une perspective similaire, le téléphone mobile est accusé de détourner de la vraie présence (la sienne propre et celle de l'entourage) ainsi que d'une relation réaliste avec les situations : pour M. Bensayag et A. Del Rey, si le portable s'agence aussi bien avec la « tendance à la virtualisation du monde », c'est qu'il a le pouvoir de « nous abstraire de l'environnement auquel nous appartenons, [nous faire] adopter un point de vue de plus en plus abstrait : le point de vue de nulle part. »⁸⁶

Deuxième type d'argument : l'argument de l'emprise. Le pouvoir de la fiction est tel qu'il serait susceptible de faire perdre ses repères au spectateur (surtout pour les jeunes). Quant au téléphone mobile, il nous imposerait un ordre qui serait, chez Jauréguiberry, celui de la « connectivité permanente » (surtout pour les pauvres) ;

⁸⁴ M. BENASAYAG, A. DEL REY, *Plus jamais seul, le phénomène du portable*. Paris, Bayard, 2006

⁸⁵ G. AGAMBEN, « Théorie des dispositifs », *Poésie*, n°115. Paris, Belin, 2006

⁸⁶ *Plus jamais seul*, op.cit/

chez Benasayag et Del Rey, celui du piège ontologique de l'hyperchoix où « tout est possible » (surtout pour les fêtards⁸⁷) ou chez Agamben, celui du dispositif tout-puissant et « désubjectivant » (surtout pour les Italiens⁸⁸).

A cela, on peut répondre à la façon de J.M. Schaeffer que l'immersion prend toujours la forme d'une interpénétration des niveaux d'expérience, et qu'elle est constitutivement régulée par des mécanismes de contrôle de l'illusion : avec le téléphone mobile, nous restons, ou mieux nous nous mettons, dans un état de « suspension volontaire » de l'attention portée au monde environnant (pour détourner la célèbre formule du poète anglais Coleridge).

Mais une autre objection que l'on peut opposer à ces arguments tient aux particularités de l'acte de communication mobile : les utilisateurs sont clairement conscients de la nécessaire référence au contexte, de la contrainte et du plaisir d'être « situé », comme le montrent au mieux leurs comportements de mise en condition en vue d'un moment téléphonique agréable, et au pire leurs efforts pour réduire l'inconfort.

En somme, si la communication mobile est une fiction, alors ce devrait être une fiction réaliste, et non un roman de science-fiction comme l'écrivent sans le dire les nouveaux philosophes du téléphone portable, et comme l'a écrit à sa façon virtuose Stephen King, dans son dernier roman, *Cellular*, où les téléphonistes mobiles sont en effet transformés en zombies « si-phonés ».

⁸⁷ « Prenons ici l'exemple de la fête à l'époque du portable : nous sommes chez Pierre (fête n° 1) mais un SMS nous a prévenu qu'il existe aussi (en même temps) une fête qui se déroule chez Marie (fête °2). Edwige nous prévient par ailleurs sur le répondeur qu'il y a une petite sauterie chez elle en ce moment ; et Jean-Edouard vient de nous appeler (entre deux morceaux nous avons entendu la sonnerie) parce qu'on s'amuse beaucoup chez lui, les gens dansent, etc. Une tristesse gagne alors notre esprit : on s'amuse mieux chez Jean-Edouard, sans oublier que chez Edwige, les cocktails sont magnifiques... Et nous savons bien que, chez Marie, il y a souvent des gens qu'on ne rencontre pas ailleurs ! Quel dilemme, quelle souffrance dans le supermarché de la vie... », *ibid.*, p. 13

⁸⁸ « Par exemple, vivant en Italie, c'est-à-dire dans un pays où les gestes et les comportements des individus ont été refaçonnés de fond en comble par les téléphones portables, j'ai fini par nourrir une haine implacable pour ce dispositif qui a rendu les rapports entre les personnes encore plus abstraits », *ibid.*, p. 30.

Conclusion : Le modèle du jeu, un autre analyseur de l'expérience mobile

L'action apparaît en définitive comme l'un des ressorts fondamentaux de l'expérience mobile. Une approche seulement attachée à rendre compte des modalités d'échanges interpersonnels ne peut permettre de saisir cette dimension pourtant au cœur des usages les plus quotidiens. **Engin à réaction, machine à concrétiser, opérateur de frontières symboliques, appareil à convertir les situations, le mobile est bien autre chose qu'un simple outil de communication.** Le détour par la fiction permet de questionner la teneur de l'expérience mobile, sans nier l'**ambivalence de l'attachement** qu'il suscite, entre **impression de contrôle et débordement**, qui conditionnent les rapports **d'addiction**. La comparaison, sous certaines limites, permet de mettre au jour les mécanismes **d'immersion contrôlée et de superposition des niveaux d'expériences**.

Un autre modèle, celui du **jeu** qui produit également des phénomènes d'immersion et des comportements de dépendance, pourrait être mobilisé. Le mobile tel que nous en décrivons l'usage tend à ressembler à un jeu, non pas parce qu'il propose effectivement des jeux, mais bien parce que les situations de communication mobiles ont en commun de présenter des **univers clos régis par des règles maîtrisables et donnant lieu à une très forte prévisibilité**.

Le jeu présente un **succédané à la vie hors-jeu**, et propose une **expérience vécue comme pleine et rassurante à cause de cette prévisibilité mais aussi des interdépendances qui s'y produisent**. Comme le mobile, le jeu présente une tension entre un temps maîtrisé et une absorption totale dans un temps dilaté⁸⁹ : **c'est cette tension entre la maîtrise et le défi, entre le prévisible et l'impromptu, entre le temps sous contrainte et la dilatation infinie qui sont au cœur des processus addictifs**.

⁸⁹ Il faut se souvenir du film *Les joueurs d'échec*, de Satyajit Ray qui montre deux amis emportés dans leur passion pour les échecs au point de négliger leurs épouses et le reste du monde, alors qu'une guerre se prépare. Les Anglais souhaitent destituer le roi-poète Wajidi Ali Sah, lui même plus préoccupé par l'art que par les questions militaires.

Conclusion

Le mobile de 2007 n'est finalement plus tout à fait le même que celui de 2005. Sa présence aujourd'hui massive et apparemment irréversible, dans toutes les sphères de la société aurait pu laisser imaginer une forme de banalisation ou de neutralisation de ses usages. Il n'en est rien. Cette nouvelle étude nous permet à la fois de mesurer les évolutions depuis nos premières observations et analyses, à une époque où les pratiques semblaient toujours singulières et individuelles, et essentiellement régies par une quête d'adaptation et de maîtrise, mais également de décaler notre regard et de faire apparaître des éléments qui n'avaient pas retenu notre attention, comme la question structurante du coût.

Si les usages désormais classiques du mobile sont plus stables qu'ils ne l'étaient en 2005, ils cohabitent avec des usages nouveaux, liés aux innovations techniques et à leur appropriation par les utilisateurs, ou véritablement créés dans la pratique.

Il nous a paru intéressant de nous pencher à nouveau sur le mobile en tant qu'objet, dans un contexte de démultiplication de ses fonctionnalités et des promesses qui les accompagnent. Sa « polyvalence », soulignée en 2005, est bien évidemment toujours d'actualité. Elle s'est même accrue au point que l'expression « un portable, ça sert à téléphoner » trouve désormais sa place parmi les boutades contemporaines. Ce qui nous a frappé, c'est que **le mobile n'a pas 'éclaté' sous l'effet des greffes successives de nouvelles fonctions, mais continue de faire sens comme un 'téléphone'**, alors même que les gens l'utilisent de manière plurielle. Cela va même plus loin : **le portable n'est plus tout à fait conçu ni 'vécu' comme un couteau suisse ou un agrégat de fonctions juxtaposées mais bien réinventé à chaque usage comme un objet plein : une machine à écrire des SMS, un appareil photo, une messagerie vocale...** C'est un objet doté d'une **capacité de métamorphose**.

Articulé aux autres objets avec lesquels il fait « système », le **mobile semble aujourd'hui faire partie d'une panoplie « augmentée » d'objets communicants, comprenant les objets des autres** à propos desquels tout un chacun développe une expertise assez surprenante (connaissance du matériel mais également des différents styles d'usage, ou des formes de disponibilité). **La recherche d'effets sur l'autre semble aujourd'hui plus importante qu'une quête d'optimisation des performances et des complémentarités des différents outils**. Il devient dès lors possible d'évoquer une **nouvelle forme de rhétorique communicationnelle**,

comprenant les différentes techniques et outils multimédias que mobilise une personne selon la manière dont elle pense pouvoir toucher l'autre.

Si **l'optimisation n'est plus le seul ressort de l'arbitrage** qui se joue entre les différents outils internes au mobile, mais également à l'intérieur de ces 'panoplies augmentées', **la posture de maîtrise que nous avons décrite en 2005 ne nous semble plus la seule pertinente**. Non pas que les gens soient moins habiles ou moins conscients de l'épaisseur communicationnelle des situations qu'avant, mais plutôt parce que nous avons accordé une place plus importante cette fois-ci aux nombreux 'ratages', aux difficultés d'apprentissage et aux réactions que le mobile suscite chez son utilisateur.

Nous avons essayé d'analyser non plus seulement ce que nous faisons subir à cet objet, mais plutôt ce que lui, nous faisait. Il se dégage de nos observations une nécessité de tordre le coup à certaines idées reçues concernant les savoirs et l'expertise technique : **il n'y a tout d'abord pas les experts très à l'aise d'un côté, et les incapables de l'autre, mais bien une continuité de pratiques** pouvant conduire à des formes de **maîtrise conditionnelle**. Si les pratiques des jeunes en particulier semblent plus fluides aux adultes, c'est moins parce que la technique serait évidente voire transparente pour eux (c'est en réalité loin d'être le cas) que parce qu'ils ont tendance à entretenir des **relations dédramatisées** avec elle.

Le mobile est au fond un objet qui, plus encore que d'autres objets techniques, peut se montrer indocile : il impose parfois **des usages vécus implicitement comme des 'négociations'**. Fondamentalement métamorphique, il se transforme tour à tour en quasi **partenaire** avec lequel l'utilisateur dialogue ou contre lequel il s'emporte ou en '**prothèse**', s'inscrivant de manière si naturelle dans la continuité du corps qu'on l'essuie sur son pantalon comme on y essuie ses mains. Il retrouve toutefois sa qualité d'objet extérieur à la moindre occasion. C'est d'ailleurs un objet qu'on aime généralement regarder et montrer, qu'on pose devant soi avec plaisir et dont on vérifie compulsivement la présence en permanence. Pris dans une **dynamique d'incorporation et d'excorporation**, il en est du mobile comme d'une paire de chaussures : il faut d'abord 'les faire' et 's'y faire' avant de pouvoir les oublier, mais elles peuvent se rappeler douloureusement à nous à n'importe quel moment.

Cette **affinité particulière du mobile avec le corps de son possesseur** permet de comprendre une partie des difficultés liées à la transmission des savoirs. Nous faisons en effet fonctionner nos mobiles au moyen de **modes de mémorisation incarnés et**

spatialisés, bien plus qu'en lisant ce qui se trouve sur l'écran et a fortiori sur les touches. Ce qui déroute, c'est que de l'extérieur, le même geste frénétique du pouce correspond à une multitude de fonctionnalités différentes correspondant au système d'assignation du sens par le téléphone.

Une évolution majeure affecte en outre la relation que nous entretenons finalement avec notre téléphone portable. En 2005, le mobile apparaissait particulièrement investi comme un objet hyperpersonnel voire intime. **A la fois lieu d'archivage et boîte à secret, il se présentait comme une 'boîte noire individuelle'**. S'il reste en 2007 pour beaucoup le lieu du secret et du retrait, notre enquête sur les adolescents montrent qu'ils en font au contraire un véritable **lieu d'exposition au sens quasiment muséal du terme**. Ce qu'ils collectionnent et archivent sur le mobile n'a de sens que dans la perspective d'être montré. Ils fabriquent donc de **petits objets multimédias à leur image, aussi peu confidentiels et intimes que le sont leurs blogs. Ils généralisent ainsi de véritables pratiques de partage audiovisuel**, correspondant à un « jeu qui se joue à plusieurs », selon l'expression que Roger Odin applique au « film de famille »⁹⁰. Le propriétaire invite, commente, en bref 'fait la visite'.

Cette **dimension collective** semble l'un des résultats cruciaux de notre étude. En effet, **d'usages toujours singuliers et individuels mis en évidence en 2005, le mobile s'est plié à des formes bien plus partagées, voire collaboratives** et ce à plusieurs niveaux :

1. Le mobile est un objet qui circule beaucoup. Certains peuvent en outre être institués comme **mobiles familiaux ou amicaux**.
2. La prise en compte du rôle structurant du coût a permis de mettre en évidence l'existence de **stratégies collectives d'optimisation des forfaits et des pré-payés**. Le partage des forfaits dessine de véritables « **scènes sociales** », instaure des rendez-vous, favorise certaines relations d'exclusivité.
3. Si le mobile en famille tend à **renforcer une hiérarchie existante** et vécue comme 'naturelle', l'étude des pratiques adolescentes révèle la manière dont **il invente des rôles** au sein des 'bandes' d'amis, et intervient dans **le dessin d'une pluralité de collectifs** allant des réseaux d'anonymes aux duos fusionnels, en passant par des groupes ou communautés aux frontières floues.

⁹⁰ R.ODIN, *Le film de famille*. Op.cit.

4. Il sert, à l'occasion, toujours de truchement privilégié pour évoquer de manière négative l'état du vivre-ensemble contemporain. En 2007, **le mobile semble toutefois actualiser certaines règles de politesse et de civilité** :

- Comme nous l'avons indiqué, les autres jouent un rôle plus grand dans ce qui relève désormais d'une **logique d'anticipation des effets**, alors qu'en 2005, nous sommes étions davantage préoccupés par les effets des autres sur nous, ce qui donnait lieu à des attitudes défensives.
- Cela permet à un certain nombre de **convenances mobiles de se cristalliser**. **La joignabilité dont nous avons montré en 2005 qu'elle était sans cesse déjouée par des stratégies singulières, n'apparaît même plus comme un mythe aujourd'hui tant le mobile semble associé à une discrétion et une forme de non-intrusion**. En outre, le mobile généralise des formes de **'raccrochages consentis'**. Enfin, dans les situations de superposition des espaces de communication, mis en évidence en 2005 pour décrire les conversations téléphoniques, il semble que **l'oralité et le face-à-face reprennent leur droit**. Il est insuffisant d'être au téléphone pour ne pas être perturbé par son interlocuteur direct : cela constitue une sorte 'd'inconvenance acceptable'.

Il semble désormais difficile de soutenir que le mobile prolonge le mouvement d'individualisation et d'atomisation de la société qui lui était associé et continue si souvent de l'être de manière idéologique.

La stabilisation de nouvelles normes d'usage n'évacue toutefois pas la persistance de nuisances. Si les discours sur les usages 'incivils' du mobile n'apparaissent qu'à des occasions de prises de parole sur la civilité en général, il fait bel et bien **l'objet de juridictions de plus en plus nombreuses**. **Inscrit dans nombre de règlements intérieurs peu respectés**, aussi bien sur les lieux de travail, au volant, dans des espaces publics qu'à l'école où il intervient de manière privilégiée dans la perturbation des situations scolaires, le mobile apparaît paradoxalement comme un **objet 'hors les lois'**. Les utilisateurs font même preuve d'une certaine forme de fatalisme à son encontre. Nous avançons donc l'idée d'un **risque consenti, pour désigner cette conscience floue des risques qui n'a pas d'effet sur les usages**.

Les tentatives de régulation de son usage depuis l'extérieur semblent moins efficaces que les comportements exemplaires qui instaurent des formes de 'jurisprudence par l'action'. Certains usages ont une valeur **'permissive'**, car ils

autorisent les personnes alentour à faire de même, quand d'autres pratiques produisent un effet efficace de 'non-usage dissuasif'.

C'est finalement **l'action qui se trouve au cœur de la dynamique des usages mobiles**. Nous avons modestement esquissé cette piste en 2005, elle se voit puissamment confirmée en 2007. Qu'il s'agisse de réagir de manière 'appareillée' à une situation, de se transformer en acteur plutôt qu'en spectateur passif d'un événement ordinaire par le recours à la photographie ou au film, ou, à l'inverse, qu'on prenne au sérieux le fait que **personne n'aime écouter trop ses messages** (surtout quand ils sont plus longs qu'à leur tour), le mobile se présente comme un outil de l'action permettant d'accéder aux sentiments d'expériences plus pleines, **comparables au jeu ou à la fiction**. Il ne s'agit pas pour nous de souscrire exclusivement aux théories nombreuses qui font du mobile le moyen de combler un manque ou un vide, mais d'indiquer aussi un **ressort positif et même créatif de l'expérience mobile** dont nous montrons qu'il **se présente comme un objet à réaction, une machine à concrétiser, un opérateur de frontières symboliques ou un appareil à convertir les situations**.

Cette dimension créative pour être celle de l'usage, n'en est pas moins produite par **le dispositif lui-même qui intervient de manière privilégiée dans l'esthétique contemporaine**. Ayant inventé ou prolongeant des gestes lui préexistant, le mobile s'est ancré dans notre mémoire gestuelle au point de rendre certaines attitudes inoubliables. **Il s'est glissé dans les répertoires gestuels personnels autant qu'il a redessiné le mouvement des foules**, en produisant des chorégraphies inédites. Cette dimension déjà indiquée dans notre rapport de 2005 s'est non seulement renforcée, mais se trouve également redoublée aujourd'hui par les usages filmiques et photographiques qui se généralisent progressivement. **Le mobile est finalement le dernier objet à avoir redéfini les conditions de production esthétiques. Nouvel art moyen multimédia**, il permet d'interroger, **les formes et le statut des pratiques amateurs**. Elles se situent entre le film et la photographie familiale qu'il contribue à désacraliser en saisissant autre chose que du 'bonheur figé', le **journalisme ordinaire ou 'citoyen'** à l'affût d'événements ou d'éléments pittoresques (des sortes de 'haïku d'œil') et la **mise en scène de soi ou les performances spectaculaires**, convoquant des références médiatiques de divers horizons. **Outil privilégié d'une réflexivité ainsi que nous l'apprennent les nombreux artistes ayant contribué à ouvrir au mobile le monde de l'art, il nous rappelle sans cesse par ses piètres images, la primauté des actes**.

8 femmes au téléphone

« Quand on me prête un portable, je fouille un peu partout »

Marine, 15 ans, lycéenne, vit à Rouen (76)

Son portable, elle l'a eu à treize ans, « à la fin du premier trimestre de quatrième. » Cela faisait un bout de temps qu'elle tannait ses parents pour qu'ils lui en achètent un. « Quand j'en aurai un, je serai grande », se disait-elle, car le portable, « ça fait un peu prendre son indépendance ; on peut sortir plus facilement. » Alors ils avaient mis en place un deal : si elle avait quinze de moyenne, elle l'aurait, son téléphone. Ce jour-là, elle s'en souvient très bien : c'était le premier jour des vacances de la Toussaint. Dès qu'elle a reçu son carnet, elle sont parties, mère et fille, au centre SFR de la « rue du Gros⁹¹ ». La fille a choisi le téléphone, la mère s'est occupée du forfait... qui n'a pas tenu bien longtemps : comme la batterie, il est mort en moins de vingt-quatre heures. « J'étais tellement surexcitée qu'il a fallu que j'envoie des textos à tout le monde. Et puis j'avais une copine qui avait un nouveau crédit le lendemain, elle s'en fichait d'utiliser tout ce qui lui restait. Ce qui fait qu'on a utilisé tout notre crédit ensemble, sauf que moi, il a fallu que j'attende un mois. C'était pour ne rien se dire, on se disait : —Tu fais quoi ? — Rien. — Et toi ? — Rien. »

Ce téléphone, elle l'a gardé un an, et à Noël, surprise ! Alors qu'elle devait le conserver encore un an, sa grand-mère lui en offre un nouveau. « J'en voulais un qui fasse clapet parce que des fois, dans la poche, ça se débloquent. » Ce nouveau téléphone, il lui a fallu un peu de temps pour le maîtriser totalement, pour savoir changer les fonds d'écran comme bon lui semblait, savoir mettre telle photo avec telle typographie plutôt que telle autre. Elle n'a pas lu la notice, car elle préfère bidouiller. Ses amis font comme elle et ils s'en sortent bien, sauf une, qui n'est « pas douée », m'explique-t-elle en riant. « C'est pas gentil de dire ça, mais c'est vrai ! Elle est toujours perdue, elle demande toujours à une copine comment on fait ceci ou cela. Je crois qu'en fait, ça ne l'intéresse pas ».

Le portable, ce n'est pas un objet avec lequel les ados qu'elle connaît friment. « On n'est pas là pour le montrer à tout le monde » m'explique-t-elle. Il y a bien ce garçon qui passe le plus clair de son temps pendu au bout du fil, et qui a honte quand il se retrouve avec un vieux modèle parce que son téléphone est en réparation... Mais elle

⁹¹ Il s'agit de la rue du Gros Horloge, à Rouen.

n'est pas certaine qu'il s'agisse-là de frime et se demande surtout ce qu'il lui reste à raconter, après tout ce temps. De toute manière, c'est une exception, tous ses amis en font un usage modéré et extrêmement contrôlé car ils ont à peu près le même forfait qu'elle, qui leur permet d'appeler une heure et d'envoyer une cinquantaine de textos.

Alors, Marine utilise plus les sms qu'elle ne passe de coups de fil. La plupart du temps, les messages sont rapides « rendez-vous à telle heure à l'arrêt de bus. » Les conversations au téléphone portable, c'est vraiment quand ça ne peut pas attendre, parce que sinon, le téléphone fixe lui coûte moins cher, tout comme msn messenger, qu'elle utilise avec la webcam et le micro. Les parents savent bien comment ça se passe, et lorsqu'elle a besoin de leur parler, elle dit simplement « rappelle-moi » et cela leur suffit : « je ne dis même pas qui c'est, ils savent que c'est moi et ils m'appellent tout de suite. » Restent les vacances, moment qui fait exception à la règle et où elle appelle ses copines, car elle préfère entendre leurs voix. « Mais à ce moment là, ça part très vite. »

Son portable, Marine l'a déjà oublié plusieurs fois, et ne pas savoir où il se trouve l'énerve, la rend « presque hystérique », comme elle dit. « Un après midi, je l'avais mis sur mon lit. Mais il était sous un coussin. En le cherchant, j'ai mis ma couette dessus et en allant me coucher, il a glissé entre le matelas et le mur. J'étais très stressée pendant les deux jours parce que je ne savais pas où il était, je m'imaginais qu'il était tombé dans le bus... N'importe qui aurait pu tomber dessus. » C'est devenu une habitude, de l'avoir toujours sur elle, et elle ne comprend pas bien ceux qui n'en ont pas, qui trouvent cela inutile, qui disent que c'est un phénomène de mode. Elle trouve cela bizarre, car elle ne pourrait pas, comme eux, s'en passer. « Je comprends qu'ils n'en aient pas parce qu'ils habitent dans le même immeuble, alors ils n'en ont pas forcément besoin, il leur suffit de descendre ou de monter un étage. Mais si je ne l'avais pas, ça n'irait pas. » Pour elle, le portable est un objet indispensable, « comme l'ipod ».

Au lycée, le téléphone est interdit en cours, mais « dans le couloir, on peut faire ce qu'on veut du moment qu'on ne gêne pas les autres classes ». En cours, c'est une autre histoire où tout se fait ou s'interdit en fonction des professeurs. Comme elle n'a pas de montre et qu'elle a besoin de le laisser allumer, elle le met sur vibreur et le glisse dans une poche ou dans sa trousse. Parfois, elle termine tout de même des discussions par SMS, avec des amies qui sont dans d'autres classes. Et lorsqu'on doit discuter avec quelqu'un de sa propre classe, on préfère s'envoyer des messages sur des bouts de papier, car c'est gratuit. « Avec certains profs, ça passe, si ça ne sonne

pas. » Mais avec d'autres, c'est différent : même s'il est éteint, ça ne passe pas. Alors les lycéens s'amusent à voir jusqu'où cela peut aller : Marine me raconte le tour que sa classe a joué aux enseignants grâce à une sonnerie à ultrasons. « La prof de maths n'entendait pas. On lui a expliqué : déjà elle était énervée parce qu'elle n'entendait pas, et en plus, elle était assez stricte sur les portables. Et elle disait : « si je rentends ça, je vous punirai ! » Mais elle ne pouvait rien entendre ! Alors on jouait avec ça. Et dès qu'elle voyait que la classe était morte de rire, c'est à ce moment là qu'elle commençait à s'énervier, mais elle ne pouvait pas savoir de qui le son venait. » En dehors des heures de cours, le portable est indispensable, en particulier pendant les pauses : « le lycée est assez grand ; pour retrouver des copines je suis obligée de les appeler, sinon je ne sais pas où elles sont. »

Du reste, la lycéenne a tous les numéros des personnes de sa classe dans son répertoire. « Quand on prend le portable de quelqu'un d'autre on regarde ses contacts et ceux qu'on n'a pas, eh bien, on les prend ». Elle a récupéré la moitié de son répertoire comme ça, ce qui fait que les numéros circulent dans tout le lycée. « Quand on voit que quelqu'un a le numéro, on le prend direct. Ensuite, quand je sais qu'ils ont pas mon numéro, avant de les appeler, j'envoie un texto en disant que c'est moi. » Cela ne lui pose pas de problème de piquer ainsi dans les répertoires ou de fouiller dans le portable des autres, car « si la personne est d'accord pour me prêter son portable, c'est qu'à la limite, elle est d'accord pour que je fouille un peu partout. Les messages, je ne vais pas les consulter, mais des copines y vont. Elles découvrent qui sort avec qui. »

C'est pour cela que Marine ne prête le sien que lorsqu'elle est « à côté », de manière à contrôler si l'emprunteur fait preuve d'indiscrétion. Parce qu'il y a des choses qu'elle ne veut pas montrer à tout le monde. Lorsqu'elle est avec sa meilleure amie, elles « radotent » beaucoup au sujet des garçons : elles se redisent par texto ce qu'elles se sont dit dans la journée. Ce « radotage », elle n'aimeraient pas que les garçons dont elles parlent tombent dessus.

Elle conserve aussi certaines photos, généralement des personnes qu'elle apprécie, ou des clichés qu'elle a bien aimés. « C'est comme des souvenirs, même si des fois elles ne sont pas bien prises, qu'elles sont floues, ou en contre jour, je ne pourrais pas les supprimer. C'est affectif. » Quand elle changera de portable, elle se débrouillera pour les sauvegarder en les envoyant à une copine qui les mettra sur son PC. Il est vrai que les filles, tout particulièrement, selon elle, affectionnent les photos. Elles en prennent à tout bout de champs. Un exemple de photos ? « Jeudi on a fait des knackis

au micro-onde, on n'a pas regardé le temps et elles ont explosées, et la copine chez qui j'étais, elle l'a pris en photo. C'est un réflexe. Il se passe un truc, et paf, une photo. Elle me l'a ressortie aujourd'hui, on était mortes de rire. »

«Au cas où, je saurais faire : appeler ça va tout seul ! »

Georgette Bal, 84 ans, retraitée, vit à Saint-Fons dans le Rhône.

« Le portable », cela faisait longtemps que sa fille unique voulait qu'elle en ait un. Il faut dire que malgré leur âge, ils se déplacent encore beaucoup, son mari et elle. Ils se rendent souvent ensemble en Savoie par la route et Georgette descend régulièrement seule en ville « par le car ». Elle a pourtant reculé le plus longtemps possible, cédant finalement « pour avoir la paix » : « Je n'aimais pas ce petit poste. Il ne me faisait pas envie. Je n'en voyais pas l'intérêt. Aujourd'hui pourtant, je l'emporte partout avec moi. Je suis bien contente de savoir que s'il y a un problème, mon mari peut me joindre, et moi-même je peux appeler tout le monde. »

Georgette a un portable depuis plus de trois ans. Elle le sort de son sac avec plaisir et le manipule avec précaution. Sa fille avait repéré pour elle un modèle « pratique », volumineux avec de grosses touches, mais Georgette, lorsqu'elle s'est décidée, s'est fait accompagner par l'un de ses petits-fils. Elle a choisi un « petit appareil tout mignon avec les touches qui s'éclairent comme ça on les voit bien. » Elle ne voulait pas d'un « gros coucou » puisque c'était pour le transporter avec soi. « En plus, souligne-t-elle, il n'est pas mal pour être si petit. Il a beaucoup de fonctions ! ». Elle l'a toujours avec elle, soigneusement rangé dans une poche élue à cet effet et qui contient également son chargeur et son précieux carnet d'adresses.

« Fonctions, verrouillage du clavier, messagerie... appel de portable à portable... » Georgette connaît quelques unes des expressions liées à l'univers de la téléphonie mobile. Curieuse et pragmatique, elle s'est tout de suite appliquée à comprendre l'utilisation de son « petit téléphone ». « C'est d'abord mon petit-fils qui m'a montré. Quand j'ai un problème, je demande à ma fille. Elle se débrouille bien, ou alors à ma petite sœur, Simone. Elle est toujours « pendue au portable ». Il est « greffé dans sa main, comme on dit ! ». Si elle sait effectivement appeler et recevoir des appels, si elle verrouille manuellement son clavier et peut écouter ses messages vocaux, Georgette consulte souvent le manuel d'utilisation, « le petit livre » comme elle dit, pour en savoir plus : « ce qui m'énerve, c'est que je ne comprends pas l'histoire de la petite enveloppe. Écouter les messages, c'est facile, il faut faire « 1, 2, 3 » : ça va tout seul ! Mais cette petite enveloppe qui clignote, je ne comprends pas. Alors je trifouille, moi

aussi je tripote comme les jeunes. J'avoue que ça m'amuse. Un jour, j'ai vu sur ma facture que j'avais envoyé un testo sans savoir. Après j'ai compris que c'était ça, les enveloppes. Parce que quand j'écoutais les messages, on me disait toujours que je n'en avais pas. Je croyais que c'était des menteurs ! » raconte-t-elle en riant.

Voulant rester dynamique, Georgette s'est intéressée à son portable comme elle s'intéresse à ses nouveaux appareils d'électroménager : pas question de n'y rien comprendre du tout ! Si elle était plus jeune, elle aurait essayé Internet : « comme ma voisine, elle a même réservé des hôtels pour les vacances... moi j'ai bien vu en faisant ma déclaration d'impôts avec ma fille que c'était trop compliqué pour mon âge. Mais bon je suis fière de savoir déjà faire quelques petites choses. Mon mari ne peut pas en dire autant par exemple ! »

Georgette s'est en effet progressivement préparée à une utilisation plus que minimale. Depuis peu, si les SMS lui posent encore problème et si elle avoue continuer à faire des essais pour éclaircir ce « mystère », elle est fière de pouvoir enfin entrer toute seule des numéros dans son « répertoire » : « J'en ai déjà pas mal. Cet été en Savoie j'aurai le temps de bien m'en occuper, de mettre tout ça au propre, comme ça je n'aurai plus besoin de transporter mon calepin. »

Elle n'a en réalité pas beaucoup de numéros de portable en dehors de sa famille proche. Aucun des amis de sa génération n'en possède un. Elle n'appelle d'ailleurs que sa sœur Simone de son portable: « j'ai une heure avec mon forfait, il faut bien que je le dépense un peu. Et puis je sais que de portable à portable, c'est moins cher qu'avec le fixe. » En général, elle attend 19h30, parce que Simone est rentrée chez elle à cette heure-là. « Je ne voudrais pas la déranger dans ses activités, elle fait du tennis, de la marche... C'est comme ma fille, je n'ose pas l'appeler sur son portable parce que j'ai peur qu'elle soit au volant par exemple. Elle s'est déjà fait pincer une fois ! » Ses petits-enfants l'appellent eux-mêmes et toujours sur le fixe. Eux ne répondent pas vraiment sur les portables, et Georgette a horreur de laisser des messages : « Je sais bien qu'il faut au moins leur dire que j'ai appelé, mais je ne m'y fais pas à ces répondeurs. »

Si Georgette s'est entraînée précautionneusement, elle déplore un peu de n'avoir pas beaucoup l'usage de son téléphone. Elle sait par exemple écouter les messages, mais n'en reçoit jamais : « Une fois le téléphone a sonné dans le bus. J'étais un peu gênée de répondre alors j'ai attendu. Une fois sortie, je me suis dépêchée. J'ai appelé la

messagerie, ça va tout seul : j'ai entendu la voix de mon petit-fils. J'étais tellement contente que je n'ai même pas écouté jusqu'au bout. »

Ça la rassure aujourd'hui d'avoir un portable, même si elle doit réfléchir pour se remémorer les rares situations où il lui a effectivement servi à quelque chose : « Il y a bien eu quand même le jour de la grève des bus à Lyon. J'ai pu appeler mon mari pour lui dire que je ne pouvais pas savoir à quelle heure j'allais rentrer. » Une fois, cela lui a tout de même permis de rejoindre sa sœur en ville, alors qu'elles avaient annulé leur rendez-vous et qu'elles s'y sont rendues quand même. Une autre fois, elle s'était perdue dans un grand magasin, alors qu'elle accompagnait sa fille, elles ont pu se retrouver comme ça.

De toute façon, Georgette appelle peu d'une manière générale et cela ne date pas d'aujourd'hui. Elle n'a jamais vraiment aimé le téléphone. Pour elle, les appels servent surtout à prendre des rendez-vous, à organiser des rencontres, mais peu à bavarder. Elle reproche à sa petite fille de rester trop longtemps au téléphone: « c'est bien pour se donner des nouvelles surtout que je ne la vois pas souvent et puis je crois que pour elle c'est gratuit, c'est pour ça. ». Même son fixe ne lui sert plus beaucoup aujourd'hui. Elle envisage d'ailleurs d'abandonner l'abonnement de trois heures qu'elle a pris, il y a quelque temps. Elle le dépasse systématiquement au moment de la nouvelle année, puisqu'elle n'écrit plus de carte de vœux, et le reste du temps, c'est plutôt les autres qui l'appellent. Le téléphone reste tout de même un moyen de garder contact avec « les intimes », mais un moyen soumis à des impératifs d'économie, qui régissent par principe plutôt que par nécessité la gestion domestique de Georgette depuis toujours. Elle ne voudrait toutefois plus se séparer de son portable et envisage même d'en changer un jour : « si je pouvais, je prendrais un modèle avec un couvercle, ça me plairait bien. »

« Si je fais exactement ce qui est écrit, ça marche, je réussis. »

Michèle, 59 ans, sans emploi, vit à Mareil sur Mauldre (78)

Cela fait une dizaine d'années qu'elle utilise un téléphone portable. Le premier était installé dans la voiture de son mari. Ils avaient pris la décision de s'en équiper à la suite d'un week-end de cueillette de champignons, dans l'Est de la France. C'était en 1993. « On était bloqué sur le périphérique et on ne pouvait pas joindre notre fils. On est rentré beaucoup plus tard que ce qu'on lui avait dit. » Quelques années après, elle a eu son premier téléphone personnel, un nokia, et depuis, elle en change assez régulièrement. Le dernier date de 2007. Elle a demandé à son nouvel opérateur quel téléphone choisir, puisque, malgré toutes les années passées avec cet objet, elle ne se trouvait pas très habile. « Mes copines sont plus douées que moi, » m'explique-t-elle.

Mais depuis cette année, c'est différent. Michèle « maîtrise » enfin, comme elle dit. « Je téléphone, j'envoie des SMS, j'envoie des petites photos, comment on appelle ça... Des MMS ! Je consulte la boîte vocale, je mets mon réveil si j'ai besoin de me réveiller, je fais des photos quand j'ai besoin et je les envoie. » Une liste d'opération variées qui lui étaient inaccessibles il y a seulement un an. « Je suis contente, je me suis tellement sentie nulle tout le temps, que je suis contente de faire tout ça ! » A cette maîtrise, elle voit deux explications. La première, c'est qu'elle a commencé à suivre, depuis le début de l'année scolaire, des cours d'informatique. « Maintenant que je touche un peu à l'ordinateur, ça me semble plus facile de me débrouiller avec le téléphone, parce que c'est un peu le même style de fonctionnement. L'histoire de cliquer est identique. » La seconde c'est qu'en changeant d'opérateur, on lui a conseillé un nouveau téléphone qui lui semble très simple, bien adapté à son usage, beaucoup moins confus dans l'affichage. « Ce téléphone est plus facile, » m'explique-t-elle. Elle apprécie particulièrement les icônes, qui lui permettent simplement de se repérer dans les menus de navigation. Il lui semble clair désormais c'est que le téléphone parle un « langage » auquel elle a du s'adapter : « le téléphone te donne des informations. Tu vois, je prends les icônes et je choisis les icônes que je veux. « Quitter », « sélectionner », c'est tout ça le langage. L'autre téléphone était plus compliqué. C'était un autre langage. Celui-ci par contre est beaucoup plus simple, car si je fais exactement ce qui est écrit, ça marche, je réussis. Dans l'autre ce je prends les qui est écrit ne correspondait pas à ce qu'il fallait faire. Là j'ai des petites images dans mon téléphone, je n'ai plus besoin de réfléchir, » m'explique-t-elle, victorieuse.

Longtemps, elle a éprouvé des difficultés. Son neveu lui avait appris il y a deux ans environ à envoyer des textos, et elle avait bien essayé de continuer sur cette voie, mais son fils, à qui elle avait demandé de l'aide, allait beaucoup trop vite pour elle : à chaque fois, « le truc était passé et je n'avais rien vu. » La notice du téléphone n'était pas non plus d'une aide très précieuse : « Je ne comprends jamais les notices. Toutes les notices sont merdiques et incompréhensibles pour moi », s'exclame-t-elle. Alors elle a « repris, recommencé et les choses se sont éclaircies, je ne sais pas comment, mais j'ai compris ! En essayant de bidouiller moi-même et puis en faisant attention, car je suis comme tout le monde, parfois, je ne suis pas attentive aux choses.»

Son portable, elle l'utilise toujours quand elle est « à l'extérieur », car elle habite à la campagne et que la réception n'est pas idéale. La maison qu'elle habite se situant au fond d'une vallée, le téléphone ne capte pas de réseau au rez-de-chaussée, ce qui oblige Michèle à le placer « dans l'escalier du deuxième étage ». Là, il capte bien, et, m'explique-t-elle en riant, et quand il sonne, « je n'ai plus qu'à courir ! » Souvent, il reste au fond de son sac, car elle oublie de l'en sortir : « Il ne parle pas, il ne me dit pas « je suis dans le sac, est-ce que tu veux bien me sortir de là, je suis dans le noir ! ».

Elle n'a rien d'une accro du portable. Pour elle, cet objet est avant tout utile : « si je suis en retard ou que je suis coincée quelque part, je trouve ça bien pratique. Quand je suis en bas de chez mon fils, je l'appelle en lui disant que j'ai des paquets, qu'il vienne m'aider. Si t'as pas les clés, ou le digicode, c'est embêtant sans téléphone.» Mais l'oublier ne la perturbe pas, pas plus que cela n'entrave le bon déroulement de sa journée. « Le seul soucis, et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai pris le téléphone portable, c'est tomber en panne de voiture, parce que quand tu n'as pas de téléphone et que tu es en panne, tu es bien embêté. »

Elle répond à tous les appels, et ne voit pas l'intérêt de les filtrer. « Ceux qui m'appellent, je les aime bien. » Avec les SMS, c'est plus compliqué : elle a essayé d'en envoyer à sa sœur, mais celle-ci ne les regarde pas. Elle a essayé avec une amie, mais cette dernière devient aveugle et ne peut pas les lire. « Il n'y a qu'à mon fils » : elle lui envoie des textos d'encouragement, des mémos pour qu'il n'oublie rien. « Je lui envoie une photo pour lui montrer que le jardin est beau. Quand il était à Berlin, je lui ai envoyé un message qui disait « ich bin in Berliner. » Je sais comme ça que je ne le réveille pas, que je ne le dérange pas. Le texto dérange moins les gens. Je peux envoyer un texto la nuit, alors que je ne passerais pas un coup de fil. » Du reste, elle trouve cela sympa. « Quand j'envoie un texto à un ami avec une bonne femme qui dit

« gros bisous », je trouve ça sympa. Lui n'a pas répondu parce qu'il n'était pas content que je lui souhaite son anniversaire, mais je l'ai eu quand même. »

« Je vis un peu sur ma planète, » m'explique-t-elle pour se démarquer lorsqu'elle en vient à considérer ses contemporains. « Les gens avec leurs téléphones, il y a de tout. Ils peuvent être insupportables parce qu'ils ont tout le temps leur téléphone vissé à l'oreille. » Les jeunes en particulier lui semblent « accros à ce truc-là. Ils ont le téléphone le trois quart du temps vissé sur l'oreille, pour tout et pour rien, pour ne raconter que des banalités. Il y a un truc qui m'amuse c'est quand je vois des gens qui font leurs courses et qui disent : —est-ce qu'on prend les pâtes machin ou telle sauce tomate ? » et qui finissent par s'engueuler, c'est très très drôle, ça. »

Communiquer sans compter... tout en comptant !

Clara, 36 ans, infirmière, vit à Paris.

Elle arbore fièrement « son nouveau portable » : longtemps réfractaire au forfait, Clara en vante aujourd'hui les mérites. Elle s'est abonnée il y a quelques mois, et elle a profité de l'occasion pour changer de téléphone mobile. Tout petit, joli, ce nouvel outil « prend même des photos, et de bonne qualité en plus ! » En ce qui concerne l'évolution de sa consommation, Clara a encore peu de recul, l'investissement étant tout récent ; mais quelques éléments permettent de saisir une tendance.

Revenons en arrière. Il y a encore très peu de temps, cette infirmière de 36 ans se satisfaisait pleinement d'une formule à carte, la complétant largement par d'autres moyens de communication : une Freebox offrant un accès illimité à Internet (et donc à MSN), ainsi qu'au téléphone fixe.

Par souci d'économie, elle a d'emblée pris l'habitude d'utiliser son portable avec parcimonie, du moins en conversation ; elle a intégré combien sa formule lui imposait des mesures de restriction en matière de gestion des appels. Jusque-là, son portable lui servait principalement à être jointe, ses amis étant plus généreux qu'elle en matière de communication. En contrepartie, elle a toujours envoyé beaucoup de textos, mode de communication qu'elle a toujours largement privilégié, considérant que les textos ne coûtaient pas très cher, contrairement aux appels, associés à une dépense plus significative. Ainsi, si vous lui laissiez un message sur son répondeur de portable, la plupart du temps Clara ne vous rappelait pas mais vous envoyait un texto.

Globalement, Clara a toujours tendance à n'utiliser son portable que pour échanger des infos précises. Pourtant, elle est très bavarde et peut passer beaucoup de temps au téléphone...fixe. Si elle épilogue des heures sur son portable, rassurez-vous, ce n'est pas elle qui appelle ! Son usage du fixe est assez restreint, ses amis proches n'ayant plus l'habitude d'utiliser ce vieil engin. Son téléphone fixe est donc associé au cercle familial : elle appelle principalement ses sœurs et ses parents pour de longues discussions.

Mais il faut savoir que son outil de prédilection, le moyen de communication qu'elle utilise le plus, c'est MSN. MSN est au centre de sa vie ; ses échanges avec ses contacts ponctuent son quotidien. Connectée en permanence, ses amis peuvent lui

parler, mais aussi sa famille, ou encore, ses collègues de l'hôpital. Beaucoup n'ont pas son numéro de téléphone mobile, mais nombreux sont ceux qui ont son adresse MSN. Avec ses frères et sœurs, elle utilise aussi énormément MSN : ils se parlent presque tous les jours et MSN fait office de lien permanent. Et pour échanger des informations précises, à un moment précis, pour poser une question qui implique une réponse dans un délai de réactions court, elle a le réflexe texto.

Ces différents outils s'articulent entre eux et c'est cette articulation qui constitue le socle de la communication interpersonnelle de Clara. Certes, le portable offre une plus grande liberté, pour la simple raison que contrairement au fixe ou à MSN, il n'est pas relié à un lieu. C'est d'ailleurs pour être davantage reliée aux autres quand elle n'est pas chez elle (mais aussi quand les autres ne sont pas chez eux) que Clara s'est décidée à franchir le pas, et qu'elle a pris la décision de s'abonner à un forfait mensuel.

Sous la pression de ses amis, qui se plaignaient régulièrement qu'elle ne les appelait pas assez souvent, elle a accepté de faire évoluer ses habitudes. Elle se disait qu'avec un forfait, elle « serait plus large », elle « aurait moins besoin de se limiter au strict minimum ».

Quelques mois après la réception de son nouveau téléphone portable qu'en est-il de ses habitudes ? A la voir manipuler l'objet, on comprend qu'elle s'y est vite familiarisée. Du point de vue de sa consommation, elle prétend se sentir plus libre et appeler sans compter ; les appels ont remplacé les SMS, mais ils restent brefs. « Quand je veux discuter, j'appelle avec mon fixe. Le portable c'est toujours pour demander ou dire quelque chose de précis. » Mais elle admet qu'il est plus pratique de téléphoner que d'envoyer un SMS, car au moins, elle a « la réponse directement ».

Mais apparemment, la transition se fait en douceur : il est difficile de se détacher d'anciennes habitudes profondément ancrées dans la gestion de ses communications. Ainsi, elle n'utilise que la moitié de son crédit temps, et apprécie le report de minutes « car le temps qui n'est pas dépensé n'est pas gâché ». Ces propos traduisent à quel point les anciens réflexes de thésaurisation ont laissé des traces indélébiles. D'ailleurs lorsqu'on interroge, ses amis, ceux qui ont fait pression pour qu'elle passe au forfait, ils avouent être un peu déçus du résultat : « En fait, Clara ne nous appelle pas davantage ; soit elle ne s'est pas encore débarrassée de ces mauvaises habitudes, soit cela n'avait rien à voir avec son crédit ! »

Pourtant, son rapport à l'objet téléphone a bien changé ; elle le trouve mignon, elle a soigneusement choisi son modèle en fonction de plusieurs critères esthétiques. Le

clapet d'abord, sans doute parce que cela symbolisait un réel changement. ; la couleur ensuite, puis la texture aussi : « J'adore ce gris mat, c'est vraiment joli. » C'est amusant car lors de notre première rencontre Clara semblait totalement désintéressée par l'allure de son téléphone mobile : elle en avait un parce que c'était pratique, en cas d'urgence. C'était « utilitaire », un point c'est tout ! Son premier portable, ses parents le lui avait acheté quand elle a quitté le foyer familial : elle avait de la route à faire seule, « donc par sécurité, c'était indispensable. » Aujourd'hui, quand on lui demande pour quelle raison elle s'était équipée de son tout premier portable, elle nous dit que c'est parce qu'elle en avait envie ; « c'est quand même agréable de pouvoir joindre et être jointe où qu'on soit ! » Bref, les raisons premières se sont transformées, sans doute parce que le temps passant a fait tomber l'argument sécuritaire dans l'oubli. Le mode de fonctionnement actuel prend le dessus et dépasse le fonctionnement originel : aujourd'hui, son téléphone mobile fait partie de sa vie, elle l'a toujours avec elle.

**« Le téléphone portable, c'est un outil sympathique !
Et puis, c'est comme le sèche-linge, à partir du moment où on en a un, on
ne peut plus s'en passer ! »**

Marie-Catherine, 53 ans, mère au foyer, vit à Quimper en Bretagne.

Pourtant très bavarde et utilisatrice assidue du téléphone fixe, Marie-Catherine a longtemps été réticente au téléphone mobile. La raison invoquée était simple : elle n'avait absolument pas l'utilité d'un objet associé à la mobilité alors qu'elle avait une vie si sédentaire. En effet, ne travaillant pas, elle passe beaucoup de temps chez elle ; elle considère qu'elle reste donc très largement joignable sur son fixe : « vu la vie que je mène » dit-elle, « ce ne sont pas des engins dont j'ai véritablement besoin ». De plus, ses amies n'utilisent pas ce mode de communication, et l'outil privilégié au sein de son réseau social reste le téléphone fixe. Et puis rares étaient les situations dans sa vie quotidienne qui avaient un caractère d'urgence. Pour ces raisons, elle était farouchement opposée à l'acquisition d'un téléphone portable.

Il y a encore quelques mois, Marie-Catherine communiquait donc exclusivement à l'aide de son téléphone fixe. Même les SMS étaient considérés d'un mauvais œil : « Je n'ai jamais envie d'envoyer de textos : je n'aime pas le texto car j'aime bien entendre le son de la voix. Et puis on ne dit rien dans un texto. » Bien que réfractaire, elle avait déjà une certaine maîtrise de l'outil, puisque dans quelques situations précises, elle utilisait le téléphone mobile de son mari : cela lui arrivait lorsqu'elle devait faire une longue distance seule en voiture par exemple, ou bien en vacances pour quelques contacts avec ses enfants. Mais comme sa conception des vacances répond à une logique de parenthèse dans le quotidien, elle ne joint jamais ses amies dans ces moments-là, souhaitant privilégier son entourage : « En vacances, je n'ai pas besoin de contact avec mes amis : j'envoie des cartes postales. Le côté être en relation constante, ça m'indiffère. Au contraire ça fait des vacances, ça fait une coupure. » On l'aura compris, le portable était bien loin d'être élevé au rang des objets indispensables...

Et puis tout a très vite changé. La date de son anniversaire est arrivée : parmi les cadeaux, un petit paquet, et puis un autre, plus gros. Le premier paquet, le petit, celui que lui offraient ses enfants, renfermait justement un téléphone mobile. Prudents, ils prirent de nombreuses précautions oratoires au moment du déballage. Ils insistèrent précisément sur le fait que c'était un téléphone associé à une formule à

carte, qu'elle était donc libre de recharger son crédit, ou pas, de s'en servir, ou pas. Totalelement libre, elle n'était pas liée à un abonnement. Le cadeau a finalement obtenu bien plus que le succès escompté : le plaisir égoïste des enfants, désireux de joindre directement leur mère où qu'elle soit, s'est transformé en un plaisir personnel, celui d'une plus grande indépendance sans doute. Revenons au deuxième paquet, le plus gros. Il contenait un ordinateur portable, tout petit, tout blanc. En quelques minutes, de nouveaux espaces communicationnels sont devenus accessibles à Marie-Catherine: la conversation mobile, les SMS, mais aussi les conversations sur MSN, et les mails.

Quelques mois plus tard, l'heureuse propriétaire de l'équipement acquis passivement à l'occasion de son anniversaire semble convaincue, au point d'avouer aisément : « Maintenant, sans portable, je serais embêtée. J'aime bien l'avoir même si je ne l'utilise pas. L'autre jour, j'étais partie faire des courses et je ne l'avais pas, et bien ça m'embêtait un peu quand même. Quand je m'en rends compte tout de suite, je fais la démarche de revenir le chercher. » Elle dit que c'est « grâce à ses enfants » qu'elle s'y est mise. Elle a appris à répondre à leurs SMS, elle s'est habituée à mettre son téléphone dans son sac à main : « Au début, je ne l'avais pratiquement jamais, parce que je ne me rappelais même pas que j'en avais un ! »

Maintenant, elle décroche systématiquement, même si parfois elle trouve que c'est désagréable : « L'autre jour j'étais chez une amie et mon téléphone a sonné ; c'était mon neveu, j'ai décroché mais j'étais ennuyée vis-à-vis de mon amie. » En fait, plusieurs raisons justifient son attitude face au mobile : d'une part, il est indéniable qu'elle fait du zèle ; d'autre part, elle ne maîtrise pas parfaitement son outil ; et enfin, elle calque rigoureusement sa pratique sur des habitudes liées au téléphone fixe. Elle est zélée car elle retire une certaine fierté d'être disponible pour les autres, et plus précisément, de penser à avoir pris son téléphone, de l'avoir entendu, d'avoir décroché en temps et en heure... Mais si elle décroche, c'est aussi pour arrêter cette sonnerie stridente : « Le mode vibreur, je n'en ai pas ! » Vérification faite sur l'objet en question, on s'aperçoit que le mode vibreur ne demande qu'à être activé... Au lieu de cela, elle décroche compulsivement, comme pour faire taire cet objet si bruyant, tout en préservant des règles de bienséance face à son interlocuteur : « J'ai décroché car il fait un bruit d'enfer. Pour que ça arrête de sonner, on peut appuyer sur le petit téléphone rouge je suppose. Mais je n'ose pas. Alors quelques fois, c'est gênant selon l'endroit où tu te trouves. » De plus, ses faits et gestes sont imprégnés de réflexes en lien avec sa pratique plus ancienne du fixe ; elle décroche toujours son fixe en

justifiant : « Pour moi c'est une évidence, à partir du moment où ça sonne, je réponds. »

Elle précise que sa consommation est aussi dépendante des pratiques de ses amies qui ont le même mode de fonctionnement qu'elle : « Ce sont des personnes de ma génération, qui ne sont pas forcément adeptes des nouvelles technologies, ou du moins aussi modestement que moi ! » Elle n'utilise donc pas son téléphone avec ses amies puisqu'elles aussi considèrent cela comme un outil de dépannage. Par conséquent, elle a conservé l'habitude de privilégier le fixe : « Si j'ai besoin de communiquer avec quelqu'un, j'ai plutôt tendance à utiliser le téléphone traditionnel. » Le téléphone portable reste « un outil de dépannage, un complément », et très peu de personnes l'appellent sur le sien ; mais ce n'est pas très étonnant puisqu'elle ne donne jamais son numéro, pour la simple raison qu'elle ne le connaît pas : « Il faut que je regarde à « Moi » dans le répertoire ! »

Elle reçoit beaucoup de SMS de ses enfants, qui apprécient grandement de pouvoir la contacter directement, d'avoir aussi la possibilité d'obtenir une réponse en peu de temps, « sans passer une heure au téléphone ! » D'abord par imitation, elle a joué le jeu des SMS ; et puis par goût, elle est devenue adepte de ce moyen de communication avouant que c'était « pratique pour dire des trucs ponctuels qui ne nécessitent pas une conversation ». Elle apprécie aussi la discrétion du texto qui « ne dérange pas les gens », qui « leur laisse la liberté de gérer la communication ». Même si Marie-Catherine dit qu'elle n'a pas la dextérité de ses enfants, elle apprécie cette nouvelle possibilité, de joindre sans téléphoner. Ses enfants s'amuse de la façon dont elle utilise le SMS ; pour transmettre une information simple, Marie-Catherine est obligée d'utiliser cinq SMS, parfaitement rédigés, formules de politesse à la clé. Manifestement, l'adaptation du message au support prendra davantage de temps...

Aujourd'hui, Marie-Catherine est une convertie ; elle ne regrette rien, l'objet lui convient, il est même « parfait : facile d'utilisation, la taille est idéale et je le trouve esthétique. » Elle reconnaît que « l'usage crée le besoin » et que tant qu'elle n'avait pas essayé « c'était comme le sèche-linge », cela appartenait à la catégorie des outils superflus. En réalité, une fois qu'on y a goûté, « on ne peut plus s'en passer ! »

« Ma sœur, elle sait pas se servir de son portable »

Nicole et Michèle, 69 et 72 ans, retraitées, vivent à Paris.

Nicole et Michèle sont sœurs. Elles occupent le même appartement, y reçoivent de temps en temps leurs enfants et leurs petits-enfants.

Elles forment un couple, marqué par une extraordinaire complémentarité. Michèle est l'aînée. Toutes deux reconnaissent qu'elle est le « moteur » sur les questions technologiques au sens le plus large. Elle initie les achats, les usages, les appropriations et les décisions. C'est également elle qui pratique le plus la télévision et les médias en général ; c'est elle qui gère le budget et qui s'occupe de trouver les affaires à faire. En bref, Michèle c'est l'économe du foyer.

C'est donc Michèle qui a décidé l'acquisition d'un portable il y a déjà huit ans. Elle était encore active, alors que Nicole était déjà retraitée. Mais l'enjeu de cette décision était lié à une situation pratique qui en a montré l'utilité. Toutes deux avaient raté un avion et se sont retrouvées seules à attendre à l'aéroport, ne pouvant pas prévenir facilement leur famille. Nicole a alors convaincu Michèle de l'opportunité d'un tel investissement.

L'achat s'est alors motivé en fonction de leur situation de couple, puisqu'elles ont souscrit un contrat « duo » chez SFR qu'elles ont encore à l'heure actuelle. Ce forfait leur permet de bénéficier d'un temps de communication gratuit entre leurs deux numéros de téléphone (soit une demie heure).

Si elles sont ainsi reliées par le forfait, elles sont très différentes dans leurs usages. Michèle change régulièrement d'appareils et cherche une certaine nouveauté dont Nicole n'est absolument pas désireuse. Aussi Michèle dispose-t-elle d'un modèle récent de téléphone qui lui permet de faire des photos de sa famille. Mais toujours à la recherche des bonnes affaires, elle a néanmoins choisi l'appareil le moins cher qui « faisait la photo ».

Nicole ne s'intéresse pas à toutes ces fonctions, car « de toute façon [elle] ne sai[t] pas s'en servir ». Il n'est pas jusqu'au répertoire que Nicole réprouve car l'opération est toujours plus compliquée de « retrouver un numéro » que « de le composer » : « en plus, cela fait travailler la mémoire ». Michèle condamne en des termes assez durs ce

refus de Nicole de « se mettre à la page », car elle, elle a enregistré tous les numéros « ce qui lui permet de savoir qui l'appelle ».

Du reste, pour Nicole, l'objet auquel se compare le plus facilement un téléphone portable, c'est un « clavier ». Le clavier concentre tous les enjeux de ses usages : bien lire les touches et l'écran pour composer et lire correctement les numéros. Pour Michèle, le téléphone portable ressemble à une « montre » parce que l'on s'en sert tout le temps. Là encore, le portable est donc comparé à deux objets donc, et à deux pratiques de regard très complémentaires : l'un très ponctuel (le « clavier »), l'autre chronique (la « montre »)...

Toutes deux préfèrent les téléphones avec un clapet, mais pour des raisons différentes : pour Nicole, cela protège bien l'appareil, tandis que pour Michèle cela permet de savoir que « la communication est bien coupée, comme avec le téléphone normal, quand on raccroche ».

Plus globalement, Nicole préfère le fixe au portable, car la qualité de communication est toujours meilleure et permet des longues conversations qu'elle ne passe jamais avec son portable. Michèle préfère le portable qui lui rend beaucoup de services. Elle stigmatise le fait que sa sœur ne réponde jamais. En effet, selon elle, son portable est toujours ouvert alors que celui de sa sœur est toujours fermé.

Néanmoins, le portable est pour toutes les deux réservé à l'extérieur et le fixe au domicile, cela reste une répartition stricte de leurs appels.

Pourtant, là où les rôles s'inversent de manière à nouveau complémentaire, c'est dans l'ouverture à d'autres usages éventuels du téléphone. Michèle qui est une grande consommatrice de télévision (notamment le sport) rejette d'emblée l'hypothèse de la télévision sur mobile, alors que Nicole y est favorable, trouvant « sympathique » l'idée « d'avoir sa petite télé » pour les « voyages et les moments d'attentes ». Michèle, quant à elle, trouve cela « grotesque » : « la télé c'est pour la maison ».

A tous les niveaux d'usages du mobile, les deux sœurs optent pour des préférences et des représentations différenciées. Le mobile leur permet d'inscrire dans un objet qui leur malgré tout devenu familier, la spécificité de leur relation de sœurs. Le mobile cristallise les rôles complémentaires de chacune : le fixe pour Nicole et le mobile pour Michèle. Force centripète et force centrifuge : tout se définit par le centre du foyer, vers lequel Nicole cherche à ramener les relations sociales et familiales (« j'ai remarqué que dernièrement les jeunes reviennent au fixe », comme s'ils revenaient finalement a

la maison) et avec lequel Michèle cherche à entretenir des liens qu'elle sait en voie de distension. Quand l'une cherche à revenir à l'intérieur, l'autre assume son rôle de jonction avec l'extérieur...

Le portable se rapporte à un fixe pour la première (elle compose les numéros) jusqu'à l'annuler comme téléphone (s'il devenait une petite télévision, ce serait « bien »), alors qu'il permet pour la seconde de maintenir un lien au-delà du cadre trop étroit du fixe...

Faire sonner pour être sonnée, ou comment profiter d'un système...

Lucie, 23 ans, étudiante, vit à Rennes.

Lucie habite seule, mais parle pourtant énormément! Etudiante, elle partage sa semaine entre les vingt mètres carrés qu'elle loue sous les toits et les amphithéâtres surchargés de l'université ; le week-end, elle réintègre régulièrement le domicile familial.

Chaque soir, elle s'endort, son portable allumé et posé à proximité, à portée de main, à portée d'oreille. Son portable ne fait pas figure de Tamagoshi comme disent certains ; non le sien est bien vivant, c'est son petit ami ! Son petit ami, le vrai, dort lui aussi, mais sous d'autres toits, à des kilomètres de là. Pour conjurer cet éloignement, le recours systématique à la conversation téléphonique s'est imposé. En digne représentant du jeune amoureux transi, Julien a chaleureusement attribué un numéro illimité à son interlocutrice préférée. Par conséquent, le portable, trait d'union entre deux tranches de vie éloignées, ne cesse de sonner, du lever au coucher. Il l'appelle, elle le bipe, il la rappelle, puis la rappelle encore. Pour tout, pour rien, surtout pour rien disent leurs proches, sans comprendre que pour eux, le portable, c'est tout : « C'est notre façon d'être ensemble. Le soir devant la télévision, lorsque nous commentons ensemble le même programme, c'est un peu comme si nous étions côte à côte dans le même canapé. »

Il ne se passe parfois que quelques minutes entre deux appels, un oubli, une précision à ajouter, motivant un rappel urgent. De temps à autre, leurs occupations respectives viennent réguler cette obsession d'être ensemble malgré la distance. Si le rythme s'emballe, « c'est qu'il est chez lui et qu'il s'ennuie » nous explique Lucie. « Quand c'est plus calme, alors c'est qu'il est occupé, ou qu'il est avec des amis. » Quand on approfondit le fonctionnement de cette relation, on s'aperçoit vite que de lourdes routines se sont mises en place : Julien appelle Lucie chaque matin au réveil, puis une fois avant le début des cours ; ensuite, il téléphone à chaque pause, et enfin, sur le trajet du retour de l'école. C'est le schéma classique, mais il est modulable, car les règles établies s'adaptent aux aléas de la journée: si Julien sait que Lucie est en cours, il différera son appel. De la même manière, cette dernière se livre à une pratique compulsive du « bip » : son forfait est petit, et elle optimise celui de son copain en se faisant rappeler systématiquement. Elle le bipe donc le matin, si le coup de fil habituel

se fait trop attendre, puis tout au long de la journée, dès qu'elle veut partager un moment avec lui. Elle semble moins intrusive et s'astreint à ne pas le déranger si elle sait qu'il est occupé ou accompagné.

Cette gestion de la distance sur le mode de la sur-communication se matérialise par des habitudes parfois oppressantes pour les personnes qui passent du temps avec Lucie. Sa sœur se souvient de plusieurs discussions trop souvent interrompues par cette présence de l'absent. « Si vous allez vous promener avec Lucie, sachez que bien qu'elle ait l'air toute seule, en fait son copain sera de la partie, grâce au miracle du téléphone portable ! » La jeune fille avoue que dans certaines conditions, c'est exaspérant : « L'autre jour, je préparais un exposé chez moi avec une amie et Julien n'arrêtait pas d'appeler ; j'ai été obligée d'éteindre mon téléphone pour que nous puissions travailler tranquilles ! »

Précisons qu'entre eux, tout passe par la voix ; le SMS n'existe pas, et MSN est une source de conflit : « On n'utilise pas trop MSN car les appels sont gratuits et quand on se parle sur MSN, ça part en vrille du fait des possibilités de mauvaises interprétations. » On l'aura compris, si la sonnerie du portable de Lucie retentit, et il y a de fortes chances qu'il s'agisse de son ami. Mais ce n'est pas toujours vrai !

Lucie ayant bien sûr d'autres contacts, sa vie est ponctuée de sonneries diverses : elle a associé ses contacts les plus réguliers à des mélodies bien particulières. Ainsi, dès que la sonnerie retentit, elle sait qui cherche à la joindre. Le soir après vingt heures, il y a des chances pour que ce soit Morgane : son forfait illimité lui offrant la liberté de téléphoner gratuitement en soirée, elle s'en donne à cœur joie. Lucie est souvent chez elle à ce moment-là, les potins vont bon train ! Après vingt-deux heures, Cyrielle pourrait elle aussi s'inviter à papoter, son forfait illimité prenant effet à cette heure plus tardive : malheureusement pour elle, son amie Lucie se couche très tôt, et après vingt-deux heures, elle déteste qu'on la dérange. Elle trouve d'ailleurs que le forfait de Cyrielle n'est vraiment pas intéressant !

Lorsqu'elle n'a pas cours, Lucie s'assoit parfois autour d'une table avec ses amis, et refait le monde, dans l'un des nombreux cafés rennais. Mais il se trouve qu'elle se livre à des discussions, confortablement installée chez elle, seule dans son petit studio, où finalement, elle n'est jamais tout à fait seule. On l'a compris, Julien son copain est très présent malgré la distance, mais ces amis aussi : Clémence habite à Nantes, Morgane à Quimper, Jean-Christophe à Rennes, Zoé à Brest, Charlotte, à Lyon, et bien d'autres encore sont éparpillés un peu partout en France. Et tout ce petit monde discute, se

fâche, se dispute, se réconcilie, s'amuse par téléphones interposés, ou encore se parle en se montrant sa nouvelle coiffure, sa nouvelle ceinture, s'échange des photos, des chansons, grâce à MSN.

Mais en fait, Lucie n'est plus très souvent connectée, au grand désespoir de ses amis ! Et quand elle se connecte, régulièrement pour relever ses mails, elle se cache derrière un statut qui lui donne une apparence « invisible ». Dans la journée, elle procède de la sorte pour ne pas avoir à répondre systématiquement à tout le monde : elle a une dizaine de contacts, des amis proches, et il se trouve qu'ils sont toujours connectés, donc toujours prêts à discuter ! En soirée, ce fameux statut invisible est la seule solution pour voir qui est en ligne tout en contournant les indésirables, comme son père qui, tapi à trois cents kilomètres de là derrière son ordinateur, risquerait d'engager la conversation !

Mais de toute façon, elle qui était toujours en ligne l'année dernière, ne l'est que très rarement aujourd'hui : l'année dernière, son ordinateur était toujours allumé puisqu'il lui servait à écouter de la musique dès qu'elle était dans sa chambre. Aujourd'hui elle ne procède plus de la même manière : elle écoute son Ipod qu'elle a directement branché à sa chaîne. Par conséquent, son ordinateur, qu'elle allumait principalement pour écouter de la musique, n'est plus aussi souvent allumé, du moins plus aussi systématiquement. De plus, elle a dissocié ses deux espaces de travail : sur une table se trouve son ordinateur, alors que sur son bureau, elle révise ses cours. Comme elle consacre l'essentiel de son temps à son travail scolaire, elle passe globalement peu de temps sur son ordinateur.

Le téléphone portable reprend alors toute sa place comme lien principal avec l'extérieur. Lucie a bien un fixe, mais elle ne l'utilise qu'avec sa famille : elle bipe ses interlocuteurs qui la rappellent immédiatement. Ce code lui permet de ne pas payer de communication inutilement puisque ses sœurs comme ses parents ont des Freebox leur donnant accès à des communications illimitées. Changer de forfait ? Non, ce n'est pas à l'ordre du jour. Cette configuration lui convient très bien. Même si c'est un contournement du système, elle peut réellement parler à son copain sans compter. Quant à ses amis les plus proches, ils possèdent eux aussi des forfaits avantageux dont elle profite largement.

Bibliographie

Ouvrages et articles

- AGAMBEN G., « Théorie des dispositifs », Poésie, n°115. Paris : Belin, 2006.
- ALLARD L., L'amateur : une figure de la modernité esthétique, Communication, Le cinéma en amateur, N°65. Paris : Seuil, 1999
- ARTUS I., « Osez la courtoisie », in Avantage, juin 2007.
- BARTHES R., La chambre claire. Paris : Seuil, 1980.
- BENASAYAG M., DEL REY A., Plus jamais seul, le phénomène du portable. Paris : Bayard, 2006.
- BOURDIEU P. (sous la direction de), Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie. Paris : Minuit, 1965.
- CERTEAU DE M., L'invention du quotidien. Arts de faire. Tome 1. Paris : 10/18, 1980.
- COCHOY F., Sociologie du packaging, L'âne de Buridan face au marché. PUF : Paris, 2002.
- DEBRIL Th., DUBUISSON-QUELLIER S., « Marée », « Charcuterie Traiteur », Le rayon traditionnel en grande surface, lieu d'expérimentation », Ethnologie française, N°1. Paris, PUF : 2005.
- DE SAINT PERN D., « Les bonnes manières sont de retour », in Marie-France, juin 2007.
- DE SINGLY F., Etre soi parmi les autres. Famille et individualisation. Paris : L'Harmattan, 2001.
- DUBOIS P., L'acte photographique. Paris : Nathan, 1990.
- GERGEN K.J., "The challenge of absent presence", Perpetual Contact, Mobile communication, Private talk, Public Performance, edited by James E. Katz and Mark Aakhus, Cambridge University Press, 2002.
- FERRARIS M., T'es où ? Ontologie du téléphone mobile, Paris : Albin Michel, 2006.
- FLAHAUT F., « Récits de fiction et représentations partagées », L'homme, N° 175-176. Paris : Seuil, Juillet/Décembre 2005.
- GOFFMAN E., La mise en scène de la vie quotidienne, vol.1 et vol.2. Paris : Minuit, 1973.
- ITO M., OKABE D., MATSUDA M., Personal, Portable, Pedestrian. Mobile Phones in Japanese Life, , Massachusetts Institute of Technology, The MIT Press : 2005
- KATZ J.E., AAKHUS M., Perpetual contact. Mobile Communications, Private talk, Public Performance. Cambridge : Cambridge University Press, 2002.
- KEBLANER D., L'art du peu : essai. Paris : Gallimard, 1983.
- LAPLANCHE J. et PONTALIS J.B., « Principe de plaisir », Vocabulaire de la psychanalyse. Paris :PUF, 1967.
- LICOPPE C., « Sociabilité et technologies de communication. Deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles », Réseaux, Vol.20, N°112-113, 2002.
- JAUREGUIBERRY F., Les branchés du portables. Paris, PUF, 2003.
- MARTIN C., Représentation sociales du téléphone portable chez les jeunes adolescents et leur famille. Quelles légitimations des usages ? Thèse de Doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, sous la direction de Jacques Walter. Université de Metz, 2004.
- ODIN R. (sous la direction de), Le cinéma amateur. Communications n°68. Paris : Seuil, 1999.

ODIN R., Les films de familles : 'de merveilleux documents ?' Approche sémio-pragmatique , in Le film de famille. Actes de Colloque, sous la direction de Nathalie Tousignant. Bruxelles : Publication des Facultés universitaires Saint-Louis, 2004

PAPILLOUD C., Brève autopsie du happy slapping, www.libertysecurity.org

PEYRET E., « Le téléphone portable, outil antifâcheux. Passage en revue des usages postiches du mobile », Libération, mardi 25 juillet 2006.

Rapport du GRIPIC 2005, Le téléphone mobile aujourd'hui, usages, représentations, comportements sociaux, www.afom.org

RELIEU M., Parler en marchant. Pour une écologie dynamique des échanges de paroles. , Langage et société, n°89. Paris, Maison des sciences de l'homme, 1999.

RIVIERE C.A., Téléphonie mobile et photographie : les nouvelles formes de sociabilités visuelles au quotidien,, Sociétés n°91, 2006.

RUEFF M., « Qui dans ses poings a recueilli le vent ? Le téléphone portable et la structure des relations de personnes (I) et (II) », Philosophie, n°80-81. Paris, Minuit : décembre 2003 et mars 2004.

SCHAEFFER J.-M., L'image précaire. Du dispositif photographique. Paris : Seuil, 1989.

SCHAEFFER J.-M., Pourquoi la fiction ? Paris, Seuil, 1999.

SIMMEL G., « La mode », Philosophie de la modernité, rééd. Paris : Seuil, 1981.

TISSERON S., Enfants sous influence. Les écrans rendent-ils les jeunes violents ? Paris : Armand Colin, 2003.

TRONC J.N., « Le Téléphone mobile, un terminal universel ? », Esprit, n°5, Mai 2006.

WEBER F., L'économie domestique, entretiens avec Julien Ténédos. Aux lieux d'être, Paris : 2006.

Œuvres filmiques

BYEONG-GI A., Phone, 2002.

BULLOT E., La parole électrique, 2005.

BULLOT E., Note sur La parole électrique. http://www.festivalpocketfilms.fr/article.php3?id_article=158

CAMPBELL'S M., Casino Royale, 2006.

CALTABIANO R., www.anti-slapping.net

FLEISCHER A., Chinese Tracks, 2006.

FOURNIER-CHRISTOL R., Coup de fil rasoir, 2005.

GALIENNI, Décroche !, 2005. www.galienni.typad.com

HUNT J., Hellphone, 2007

LECONTE P., Les bronzés, 2006.